This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 312 168

UNIVERSITY
LIBRARY

Il a été imprimé

20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Van Gelder

VALBERT

OU

LES RÉCITS D'UN JEUNE HOMME

DU MÊME AUTEUR

—

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

CONTES CHRÉTIENS

(Gracieux petits volumes in-32 à 1 fr. le volume.)

I. — Le Baptême de Jésus, ou Les Quatre degrés du scepticisme.

II. — Les Disciples d'Emmaüs, ou Les Étapes d'une conversion.

III. — La Femme adultère, ou Les deux Justices (En préparation.)

TEODOR DE WYZEWA

VALBERT

OU

LES RÉCITS D'UN JEUNE HOMME

Cela vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? Qu'avez-vous à y perdre?

(BLAISE PASCAL, *Pensées.*)

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1893

Tous droits réservés

PQ2645
Wy17V3

Je dédie ce livre à mon maître et ami

ROBERT DE BONNIÈRES.

T. W.

855

VALBERT

OU

LES RÉCITS D'UN JEUNE HOMME

PROLOGUE

Où le chevalier Valbert se présente a l'auteur, qui le présente au public

A Bayreuth, les soirées d'août sont fraîches, et un petit vent parfumé descend tout exprès des collines pour calmer les nerfs. Un soir d'août, en 1888, le premier acte des *Maîtres Chanteurs* m'avait amusé et ému plus qu'à l'ordinaire. Après une sandwich mangée au restaurant du théâtre et quelques poignées de mains, « oh ! » « ah ! » « quel chef-d'œuvre ! » confraternellement échangés avec nos plus aimables wagnéristes français, j'étais allé me promener à l'aise dans

le jardinet planté de jeunes pins, qui remplace de si charmante façon les foyers et les fumoirs de notre Opéra. Et comme le hasard m'avait accordé un cigare assez bon, comme aussi mes oreilles et mon cœur résonnaient encore des jolis rythmes entendus, je compris que l'appel des trompettes annonçant la fin de l'entr'acte ne s'adressait pas à moi. Rentrer au théâtre, écouter le second acte tandis que le premier me laissait encore une si riche matière de rêveries, je ne pus m'y résoudre. Je revins sur la terrasse, mais seulement pour serrer de nouveau quelques mains, pour revoir une gracieuse figure de jeune Américaine entrevue au restaurant; et lorsque j'eus achevé ces plaisants travaux, je franchis lentement la foule des dames et demoiselles de Bayreuth qui, tous les jours de représentation, s'amassent autour du théâtre et y demeurent debout, immobiles, de quatre à neuf heures, occupées à examiner les toilettes

des étrangères, afin d'être elles-mêmes vêtues à la dernière mode de Paris ou de Londres, deux ans après, lors des fêtes suivantes.

Lentement je remontais la colline qui mène à la Tour de Victoire, par un joli chemin sinueux et boisé. J'étais à peine arrivé à la *Bürgerreuth*, je veux dire au cabaret qui domine le théâtre, avec une si large vue de plaines et de montagnes, lorsque je fus accosté par un personnage inconnu qui, en français, me nomma de mon nom et me demanda du feu. Je fus troublé extrêmement, et mon pauvre cigare s'éteignit du coup ; car, outre que la joie des rêveries espérées me parut compromise, je vis bien qu'il me faudrait, seul avec ce Français pendant plus d'une heure, engager, sur les mérites et les agréments de la musique wagnérienne, un entretien qui dépasserait les « oh ! » « ah ! » « quel chef-d'œuvre ! », où j'avais eu quelque peine déjà à me résigner.

— Monsieur, me dit l'inconnu, votre cigare n'est pas éteint. Il me rappelle mon enthousiasme pour Wagner, que tous les hivers semblent amortir, et qui se rallume de lui-même dès que je reviens à Bayreuth. Tirez quelques bouffées, il se rallumera et me dispensera, s'il vous plaît, d'aller prendre une allumette dans la taverne que voici.

Je tirai, tirai, mais mon cigare ne voulut point se rallumer. Ce fut pour moi la première occasion de constater l'un des traits du caractère de mon interlocuteur : une façon obligeante et autorisée de faire des prédictions que l'événement se gardait toujours de réaliser.

Je me sentis en faute. Si mon cigare s'était rallumé, j'aurais offert le feu demandé, et je serais parti. A défaut du feu, je me décidai à sacrifier mon heure de rêverie.

— Monsieur, dis-je, n'est-ce pas que voilà une belle représentation ? Il a plu ce matin,

mais je crois que ce soir nous pouvons être tranquilles. Est-ce que vous êtes décemment logé, et ne trouvez-vous pas que Mlle Malten est très supérieure, dans Éva, à Mlle Bettaque?

Cette abondance de sujets de conversation ne troubla pas mon nouvel ami. Il était vêtu d'un complet gris assez élégant, mais un peu fané. Il portait des bottines vernies, une cravate bleu ciel et un petit chapeau de paille blanche. Avec cela, maigre et long, ni bossu ni boiteux, et pouvant avoir vingt-cinq ans. Sa barbe, taillée en pointe, était blonde, un peu rousse, comme aussi ses cheveux, qu'il gardait très longs; et il m'aurait semblé laid sans deux yeux d'un gris luisant qui lui donnaient l'air d'un philosophe étranger.

Il me dit, pendant que nous continuions de monter doucement dans le petit bois :

— Je m'appelle Valbert, ou, si vous excusez une fatuité que je déplore, le chevalier

Valbert. Je suis né aux environs de Kief, en Russie, où l'arrière-grand-père de mon père est venu s'établir, je ne sais trop quand, chassé de France pour avoir déplu à je ne sais trop qui. Ma mère est Polonaise ; et moi-même, bien que je vive depuis près de vingt ans en France, je n'en suis pas moins resté un Slave. Il en résulte que j'ai grand'peine à m'accoutumer à la vie, que je suis élégant et peu soigné, et que, sans cesser de garder sur moi-même et sur les autres une clairvoyance pleine de mépris, je suis sentimental, expansif, porté à l'exagération. De métier, un musicien. J'ai composé deux valses, une mélodie sur un sonnet de Verlaine, et je terminerai bientôt un grand drame musical où j'essaie d'exprimer toute l'intime passion des hommes et des choses. Voici d'ailleurs une de mes valses. Vous la verrez quand il vous plaira. C'est une petite ordure que je recommande à votre dédain.

Il me débitait tout cela du même ton obligeant et autorisé qui déjà m'avait frappé. Ses phrases, pourtant, s'arrêtaient à mi-chemin, comme s'il se fût repenti de les avoir commencées. Il ne me dit pas un mot de moi-même, et jamais je n'ai pu savoir comment il avait appris mon nom. Et comme, m'étant retourné dans une éclaircie du petit bois, je lui vantais la beauté du spectacle qui se déroulait au-dessous de nous, de ces merveilleuses nuances de vert et de bleu, si fondues, si parfaitement tranquilles et touchantes sous le soir tombant, il m'interrompit:

— Ce premier acte des *Maîtres Chanteurs* était trop beau: je n'ai pas eu la force de rentrer au théâtre avant d'avoir confié à quelqu'un la profonde joie qu'il m'a causée. Combien cet acte et cette pièce tout entière sont différents du reste dans l'œuvre de Wagner! Je crains qu'il n'y ait eu chez ce maître un conflit entre sa nature primitive,

qui était d'un symphoniste brillant et sensuel, et la tendance au symbolisme que lui avaient suggérée son éducation allemande, sa haute intelligence, ses lectures et préoccupations philosophiques. De là, dans la plupart de ses œuvres, dans *Tristan*, dans l'*Anneau du Nibelung*, même dans *Parsifal*, cette espèce d'effort à dépasser son pouvoir réel qui, tout en me frappant de respect, échoue à me causer un entier plaisir. Du moins le plaisir qui me vient de ces œuvres est-il intermittent, soumis à de continuelles variations. Tel jour c'est tel acte de *Tristan* qui me paraît superbe, tel autre jour il m'ennuie. Rien de pareil pour les *Maîtres Chanteurs*. Ici Wagner s'est abandonné à sa nature de musicien. Il a fait une symphonie, la plus sensuelle de toutes, la plus chaude, la plus colorée, la plus... »

Mais pourquoi vous répéterais-je les raisonnements de Valbert sur Wagner, les

Maîtres Chanteurs, et vingt autres sujets d'esthétique et de philosophie? Encore n'est-ce pas de vingt sujets qu'il m'aurait parlé sur ce ton, mais de cent, mais de mille, car le malheureux avait l'air de tout savoir et d'être résolu à tout me dire. Mais je l'interrompis :

— Monsieur, lui dis-je, expliquez-moi plutôt bien au juste ce que c'est que l'amour. C'est un problème dont l'humanité s'occupe depuis des siècles sans être jamais parvenue à le résoudre. D'excellents ouvrages que j'ai lus ces temps derniers ont encore contribué à me le rendre plus obscur. Ce qu'on appelle l'amour, est-ce que seulement cela existe? Et pourquoi? Et comment? Vous qui semblez vous entendre à tant de choses, dites-le moi?

— Hélas! répondit Valbert après avoir paru disposé à me fournir tout d'une traite l'explication demandée. Hélas! mon cher Monsieur!

Longtemps nous marchâmes en silence, revenant sur nos pas. Je regardais toujours l'admirable théâtre de collines et de bois que, bien avant Wagner, le Créateur avait disposé autour de moi pour m'exciter à la vertu. Valbert regardait aussi, mais d'un regard distrait, embarrassé.

Et c'est seulement lorsque le second acte était fini, et que la foule internationale nous heurtait à nouveau de ses clameurs enthousiastes et affamées, alors seulement mon compagnon me fit une réponse plus claire. Il me déclara que lui-même n'avait jamais pu savoir ce que c'était que l'amour. Jamais pourtant il n'avait cessé d'être amoureux, au plus loin qu'il se souvenait de sa vie.

— Voulez-vous, ajouta-t-il, que je vous raconte les principaux épisodes de mon amour? En nous mettant à deux pour les revoir, peut-être y trouverons-nous la solution du problème qui nous émeut.

— Certes, lui dis-je, voilà ce que je veux! Mais j'ai besoin moi-même de me préparer à vous entendre: et vous savez qu'il y a dans le troisième acte des *Maîtres Chanteurs* un quintette, des danses et des marches d'une beauté surnaturelle, sans compter certains chœurs où les voix des femmes se balancent avec des douceurs de caresses au-dessus de la masse des voix. Je demeure à Bayreuth tout le temps des fêtes, et vous me paraissez homme à en faire autant. Consentez donc à ce que nous nous rencontrions ailleurs qu'ici, chez moi par exemple, et demain dans l'après-midi. Vous me direz un des épisodes que vous avez l'obligeance de proposer à ma curiosité ; une autre fois, je vous demanderai la suite. En attendant, adieu, car voici notre compatriote M. R.. qui vient vers moi, et qui se fâcherait à coup sûr si je ne lui disais pas toute mon admiration pour la façon dont on a joué ce second acte. Adieu et à demain!

Le chevalier s'éloigna. Lui aussi, sans doute, avait vu venir un ami qui réclamait de lui le même office. Le troisième acte des *Maîtres Chanteurs* m'offrit mille délices nouvelles, qui me firent amèrement regretter de n'avoir pas entendu le second. Et je ne revis plus Valbert avant l'heure fixée pour notre rendez-vous.

En revanche, je lus sa valse. C'était vraiment très médiocre, sans l'ombre de talent. J'en fus soulagé ; il me parut que j'aimais davantage mon nouvel ami. Celui-ci était, je le voyais bien, à peu près aussi intelligent que moi-même : ni trop peu pour en être ennuyeux, ni trop pour en être fâcheux. Il n'avait pas, comme moi, abdiqué toute prétention à l'immortalité ; mais il n'y avait aucun droit, et je compris que son ambition allait me donner une occasion de le plaindre, c'est-à-dire de m'intéresser, de m'attacher à lui. Je ne tardai pas à savoir, d'ailleurs, que ce grand drame

qu'il avait parlé d'achever bientôt n'avait jamais seulement été commencé: il m'avoua qu'il en parlait depuis dix ans dans les mêmes termes, et qu'il avait tous les jours, depuis dix ans, la solide intention de s'y mettre le lendemain matin. Décidément il me plut; et j'eus la plus vive joie à le voir arriver, le jour suivant vers deux heures, dans ma modeste chambre de *pèlerin*.

LES

RÉCITS DU CHEVALIER VALBERT

LES

RÉCITS DU CHEVALIER VALBERT

PREMIER RÉCIT

Où le chevalier Valbert révèle de précoces dispositions pour toutes sortes de vertus et de vices.

> Il n'y a plus d'enfants ! Y en a-t-il seulement jamais eu ?
>
> Léon Mauger.
>
> (*L'Éternel Problème*, t. III, p. 9.)

Le lendemain du jour où je l'avais rencontré dans les curieuses circonstances que j'ai rapportées, le chevalier Valbert vint me faire visite chez moi. Par un désir naturel de lui être agréable, je m'étais mis à mon piano en l'entendant monter, de sorte qu'il me trouva très occupé à jouer sa valse avec les nuances marquées. Mais il ne parut ni surpris ni touché de mon attention. Il avait l'air pressé de commencer son récit, comme s'il l'eût préparé en chemin et craignît de l'oublier.

Pourtant la vue de ma chambre l'émut et nous passâmes un instant à en admirer les détails.

C'était une énorme chambre au premier étage, donnant sur les champs. En temps ordinaire elle était habitée par Mlle Angelina, la jeune fille de mon hôte; mais il était d'usage de m'y installer pendant le mois des fêtes wagnériennes. Les murs étaient tendus d'un papier vert pomme où un chasseur entouré d'une trompe, une dame à cheval coiffée d'un énorme chapeau de bergère, des chiens et un lapin, alternaient régulièrement avec des bouquets de roses bleues et d'églantiers mauves. Le plafond était peint à fresque : on y voyait une espèce de galette polychrome, ayant à ses deux côtés deux banderoles. *Gott sei gelobt ! Dieu soit loué !* disait l'une ; et l'autre répondait: *Gott sei gelobt !*

La décoration murale se composait, en temps ordinaire, de trois cartes photographiques représentant les divers états de la

bataille de Kissingen, et de deux chromolithographies, l'une au-dessus du lit, l'autre en face de la fenêtre.

La chromolithographie qui surmontait le lit était touchante, rien de plus. Un bel ange gardien, vêtu de rose et de bleu, avec ses ailes jaunes déployées, marchait dans un petit sentier, sous une façon de jet de lumière, tenant par la main une fillette en chemise à qui il semblait défendre affectueusement de mettre son doigt dans son nez. Mais l'autre image, celle d'en face la fenêtre, oh! celle-là était d'un art surnaturel, et Valbert ne se fatiguait pas de la contempler! Sous un grand arbre dénudé, dans une campagne sauvage, une jeune châtelaine en robe bleue était assise, nonchalante et les yeux rêveurs. Au second plan, à peine perceptible, accourait un chevalier le chapeau à la main. Il courait avec des élans prodigieux: peut-être même criait-il, pour forcer la belle songeuse

à se retourner vers lui. C'est elle que je voyais le matin, en m'éveillant ; et comme je la voyais toujours immobile avec la même expression mystérieuse, je faisais mille conjectures sur sa destinée. Au train dont il courait vers elle, le chevalier l'aurait vite atteinte, et je m'inquiétais pour elle. Ne la punirait-il pas de ne s'être point retournée à ses appels, soit qu'il fût un mari, et qu'il la condamnât à ne plus venir s'asseoir dans cette campagne désolée, soit que plutôt il fût un amant, et qu'alors il la contraignît à s'éprendre de lui, avec tous les tourments de cœur et d'esprit que vaut à une jeune femme si rêveuse un amour trop passionné ? Un jour j'ai questionné à ce sujet Mlle Angelina, mon hôtesse. Son âme blonde et naïve fit de son mieux pour me rassurer. Elle m'affirma que le chevalier était le fiancé de la jeune dame, qu'il ne criait pas, mais courait pour la surprendre, et que, sitôt mariés, il allait la rendre tout à

fait heureuse. Je lui fis observer qu'il était bien petit: c'est, me répondit-elle, pour montrer qu'il est encore assez loin.

Lorsque j'arrivais, vers le quinze juillet, tous les deux ans, dans cette hospitalière maison, Mlle Angelina et ses parents, me sachant un peu critique d'art, s'empressaient de suspendre aux murs, pour me charmer, de nouveaux objets. Au-dessus de mon canapé, notamment, le chevalier trouva un curieux portrait du roi Louis II, en chapeau tyrolien, le veston de chasse recouvert d'une foule de décorations, et les yeux levés au ciel, non sans un soupçon de strabisme. On lui avait donné pour pendant un porte-épingle en tapisserie qui était l'œuvre de Mlle Angelina elle-même: une jeune fille y était représentée, avec des perles dans les yeux, qui offrait un morceau de pain à un cygne, tandis qu'un autre cygne, dans l'attente de la même faveur, ou simplement par galanterie, faisait des grâces

de l'autre côté. Je montrai bien d'autres choses encore au chevalier Valbert : les petits carrés de tapis épars sur le plancher, une photographie de sous-officier bavarois enchâssée dans le dossier d'une chaise, une boîte à musique qui ne savait jouer qu'un seul air.

Lorsque nous eûmes ainsi terminé l'inspection du curieux musée que ma chambre était, et lorsque le chevalier eut dûment essayé la sonorité de mon piano, nous nous installâmes sur le canapé. Nos cigares imprégnaient l'air d'une douce odeur de tabac. Et bientôt Mlle Angelina en personne vint nous faire ses amitiés. Elle nous apporta une théière, deux tasses démesurées, quelques prunes sur un gâteau et le journal de Bayreuth. Elle parut plaire à mon ami, qui longuement dévisagea sa pâle figure boursouflée où luisaient ses dents blanches.

— Et maintenant, dis-je, dès que nous fûmes seuls, racontez-moi ce que vous avez appris de l'amour.

*
* *

— Mon premier amour, répondit Valbert, est déjà fort ancien. J'avais six ans lorsque je le ressentis. C'était en Russie, aux environs de Kief, où je suis né. Mon père y possédait un domaine, et j'étais élevé comme un petit seigneur. J'avais pour mon usage spécial un professeur de français, un vieil ivrogne avec qui je passais mon temps à construire des maisons en planches ; et j'avais aussi une maîtresse de piano, qui m'apprenait surtout à mépriser mon professeur de français. Sans parler de ma nourrice, qui m'adorait. Elle me conduisait les soirs d'été au bord du Dnieper en me récitant des contes pleins de sorcières et de bons rois. Je n'en ai oublié aucun, et

je crois que vous gagneriez à ce que je vous les redise, au lieu de mes petites aventures sentimentales. Voulez-vous savoir, par exemple, comment le méchant vieillard a échoué à se débarrasser de sa belle-fille, parce qu'il y avait une tête de cheval qui se balançait sur la porte d'une hutte, tout au fond du bois?

— Vous préférez l'histoire de mon premier amour? poursuivit Valbert sans que je lui eusse rien dit. Sachez donc que j'étais à cette époque un aimable petit garçon. J'avais une tête ronde avec un nez pointu dont j'étais fier. Mes yeux brûlaient de malice. Et comme j'étais l'unique enfant de mes parents, comme je bredouillais le français et jouais des mazurkas sur tous les pianos, les familles du voisinage s'amusaient à me faire la cour. Souvent mon père m'emmenait avec lui chez les propriétaires des villages environnants; nous arrivions dans l'après-midi; mon père, en attendant le souper, allumait une longue

pipe et entamait une longue partie de whist ; et moi je restais à jouer avec les enfants, mais plus volontiers encore je m'installais sur les genoux d'une dame, à qui je posais, tout de suite, les plus embarrassantes questions.

De mon état d'esprit d'alors, je n'ai pas gardé le moindre souvenir. Les événements ont, depuis, modifié tellement les circonstances de ma vie, que cette première enfance a emporté avec elle la petite âme que j'y avais. Je me souviens seulement de ces détails extérieurs ; je me rappelle surtout les dimanches, et comment, notre village étant pourvu d'une église, c'est chez nous que se réunissait, ces jours-là, toute la noblesse de la région. Ah ! comme on me dorlotait ! On ne venait pas sans m'apporter un cadeau : c'était devenu un usage, et je m'entendais parfaitement à le faire respecter. A une vieille dame qui avait oublié de me rien offrir, je reprochai sans ombre de scrupule la blancheur exagérée de

Et je me rappelle que, à passer ainsi des heures et des heures dans ce contact féminin, j'avais senti vraiment un souffle chaud me traverser les veines. Peut-être est-ce cela, Monsieur, l'*amour*, ce mystérieux sentiment dont vous semblez si en peine? Ma chère aimée avait une odeur qui me grisait : quelque méchante eau de Cologne, sans doute, achetée à un juif de passage. Joignez-y qu'à l'exemple de la plupart de mes compatriotes j'étais ivre à l'état naturel, comme si un préhistorique Polonais avait bu assez de champagne, de son vivant, pour exciter encore les cerveaux de ses arrière-descendants. Il n'est pas folie que je n'aie commise. Le soir, au souper, Mlle Irène m'ayant parlé de la nécessité d'un trousseau pour entrer en ménage, je m'échappai de table et revins lui rapporter tous mes vêtements, puis tous ceux de mon père. J'étais dans cette phase de l'amour où l'on se rue, sans penser, à tous les héroïsmes.

J'imagine que ces excès même eurent pour effet de m'ouvrir les yeux sur la puérilité de mon attitude. Le lendemain, je me réveillai tout confus, et je me demandai sérieusement si j'étais aimé autant que j'aimais. Il n'en fallut pas davantage pour me pousser au plus affreux désespoir. J'avouai à mes parents que Mlle Irène ne m'aimait pas. Et quand ils m'eurent répondu que cela tenait à mon peu de progrès en arithmétique, je résolus d'abord de m'appliquer à cette science avec assez d'acharnement pour étonner le monde entier ; et puis je résolus, au contraire, d'en négliger l'étude tout à fait, de manière à punir la cruelle jeune fille que mon amour n'avait pas vaincue.

Il me suffit de revoir Mlle Irène, quelques jours après, pour me reprendre à l'espoir, Elle était brune ; elle avait de grands yeux verts, le teint très pâle, avec la troublante odeur que je vous ai dite ; une longue natte

de cheveux flottait entre ses épaules. Je l'aimais. Elle m'avait apporté ce jour-là un petit moulin dont une ficelle faisait tourner la roue. Elle me demanda elle-même l'honneur de se promener avec moi dans notre jardin ; et je lui montrai, la tenant doucement par la main, quelques arbres, au fond du verger. qui étaient ma propriété personnelle. « Je vous les donne ! » lui répétais-je, les yeux enflammés. Elle dut finir par en accepter l'hommage. Et nous allions, le long des allées, et j'imagine qu'elle-même se sentait émue à me voir si frémissant de tendre émotion. Je lui rapportai, sur une famille de voisins, certains détails qu'on avait dits à table, et que j'avais retenus pour les lui redire. Je lui racontai l'histoire de Jonas dans sa baleine, qu'on venait de m'apprendre, peut-être aussi l'histoire de la tête de cheval protectrice, que vous avez refusé de connaître. J'avais l'impression de la posséder toute à moi. Un mot

seulement un peu dur, et je la verrais agenouillée à mes pieds ! Et je m'exaltais dans cette étrange pensée, et, pour éviter à mon amie toute humiliation, je lui serrais la main doucement, tendrement, avec des regards pleins de pitié. Et surtout je goûtais la certitude d'être aimé pour toujours : je savais que cette promenade enchantée ne finirait point.

En cela pourtant je me trompais, car nous revînmes à la maison. Mais ce fut pour que Mlle Irène m'apprît un jeu de cartes délicieux, où je la battais dès la seconde partie. Elle me donna sa main à baiser, lorsqu'elle dut me quitter. Au tournant de la route, elle m'entendit qui courais derrière sa voiture : elle rouvrit la portière, et je lui baisai la main de nouveau ; je baisai de tout mon cœur sa petite main, si parfumée sous le gant de fourrure !

J'aimais, j'étais aimé ! Je songeais au désespoir de mon adorée, loin de moi pendant ces huit jours. Et j'en pleurais et j'en exultais.

Toute idée de mariage avait disparu : à quoi bon nous marier, avec un amour si profond? Notre vie durant, il nous suffirait de nous promener la main dans la main, parmi ces arbres du verger qui désormais lui appartenaient!

Un jour, je cassai le moulin qu'elle m'avait donné, pour voir un peu ce qu'il y avait dedans. La chose faite, je fus désolé. On m'avait habitué à toutes les superstitions : je compris que mon amour ne serait pas éternel. Et voilà que, dans un accès de passion, je me jetai en pleurant au cou de mon amante, et que je l'embrassai longtemps, longtemps, et que je la suppliai de rester chez nous pour toujours. Je lui promis de la servir humblement, étendu à ses pieds comme un chien fidèle. Je lui jurai que tout mon bonheur me venait de ses yeux, que la vie m'était pénible, que je rêvais souvent de mourir.

Ce sont toutes choses que personne ne

m'avait apprises. Je les débitais pourtant comme si je les avais senties, et pourtant je ne puis dire, non plus, que je les aie senties. Était-ce pure malice, désir de l'émouvoir à jamais? Ou bien obéissais-je déjà à ce besoin qui depuis lors m'a fait commettre tant de folies, un étrange besoin de continuer sans répit une scène commencée, jusqu'au moment où tout à coup la honte m'arrêtait? Une voix me disait : « Pousse, pousse, tu l'étonneras, et ainsi tu achèveras de la conquérir! » Vous le voyez, Monsieur, j'étais mûr de bonne heure pour les joies de la psychologie.

Mlle Irène me supporta, ce terrible soir, avec une indulgence sublime. Celle-là déjà, décidément, j'avais bien su la choisir, comme j'ai toujours bien su, depuis lors, choisir toutes les créatures que j'ai prises pour victimes de ce que j'appelais mon amour. Celle-là était la plus pure de toutes, la plus douce, la plus souriante. Son âme aussi avait un par-

fum. Légèrement elle m'embrassait, elle me répétait que nous allions nous marier, l'année prochaine, le mois prochain, la semaine prochaine. Elle fit tant que je finis, en effet, par lui demander pardon. Et tout le reste de la soirée je la poursuivis de larmes nouvelles, la suppliant d'oublier mes folies, lui affirmant qu'elle ne pourrait, de sa vie, les oublier, ni cesser de me mépriser.

Et le lendemain ou le jour d'après, mon premier amour était fini. Je ne ressentais plus rien à la pensée de Mlle Irène, rien qu'une honte amère, et quelque chose comme une envolée de souvenirs lointains, où elle m'apparaissait une sainte. Pourtant je m'obstinais à parler de ma passion, je me complaisais à en décrire les phases fictives, et quelquefois il m'arrivait de me laisser prendre moi-même à ces forfanteries. D'autres fois il me semblait que j'avais, par ma faute, creusé un abîme entre la jeune fille et moi, où notre bonheur

à tous deux s'était effondré. Et j'affectais une irrémédiable mélancolie, et je m'épuisais en rêves divers pour lui donner aliment.

Cela dura deux ou trois semaines, jusqu'au sombre jour d'automne où nous quittâmes la Russie. Mlle Irène vint avec ses parents nous dire adieu, dans notre vieille et chaude maison que je n'ai plus revue. Lorsqu'il fallut nous séparer, je la regardai fixement dans les yeux, et avec tant de tristesse que désormais, je le compris, elle ne cesserait plus d'en souffrir. Et je me rappelle seulement après cela que, dès que nous fûmes dans la lourde berline, je me sentis calme et joyeux délicieusement, tout à la curiosité des pays que nous allions traverser. Pendant notre séjour à Cracovie, je me rappelle que j'écrivis deux mots de tendresse à Mlle Irène, sur une carte postale dont les claires couleurs m'avaient séduit. Je mis la carte moi-même dans une boîte aux lettres du vieux

Marché-aux-Draps. J'y goûtai un moment de parfait amour : j'avais laissé le bonheur aux lieux où était Irène : avec elle ma vie aurait été une joie, et maintenant il ne me restait qu'à souffrir.

J'ai revu Mlle Irène à Paris, dix ans après, en 1878. Elle est venue pour l'Exposition, avec son mari — un brave gentilhomme du gouvernement de Volhynie — et ses trois enfants. Je l'ai conduite au Trocadéro, tout fier de mon expérience de Parisien. Elle m'a interrogé sur ce que j'apprenais au collège, m'a posé à ce sujet deux ou trois questions de géographie, elle m'a offert une livre de chocolat Potin, et puis elle est repartie, ayant quelqu'un de sa famille qui l'attendait à Carlsbad. Je crois me rappeler qu'elle était une grande et belle femme, très brune, en effet, volontiers pédante, et mise avec une élégance démodée qui la rendait un peu ridicule. Sa visite, d'ailleurs, m'a laissé fort indifférent,

sauf pour l'entrée à l'Exposition qu'elle m'a value, et pour le chocolat, dont j'étais alors très friand.

Et c'est plus tard seulement, beaucoup plus tard, que, de la brume où s'est perdue toute cette enfance vécue en Russie, j'ai vu émerger le souvenir lumineux de mon premier amour. Mes parents eux-mêmes l'ont tout à fait oublié. Il n'y a que ma vieille nourrice qui, invariablement, me conseille d'attendre le veuvage de Mlle Irène, toutes les fois que je lui annonce mon intention d'amener une femme, le soir, dans mon appartement.

*
* *

Valbert se tut : je vis que c'était mon tour de parler.

— Mon cher ami, dis-je, ce n'est point de cette espèce d'amour-là que je voudrais que vous m'entreteniez. Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui à six ans n'ait pas voulu se marier, et avec la première femme venue? Pourquoi seulement n'avez-vous pas mieux profité de l'indulgence, en effet bien extraordinaire, que vous témoignait Mlle Irène? Vous l'amusiez, c'est clair! vous auriez dû la flatter, lui parler en enfant; elle était riche, elle vous aurait comblé de ses cadeaux. Mais vous, vous n'avez reçu d'elle qu'un petit moulin : encore l'avez-vous cassé! Comme elle a

dû être heureuse de vous voir partir! Elle vous prenait pour un *petit analyste*, je le jurerais; et il n'y a rien qui choque davantage les jeunes filles un peu distinguées...

Et je fis encore à Valbert une foule de remontrances; mais, pourvu qu'on lui parlât de lui, les plus cruelles ne l'auraient point fâché. Et je lui donnai rendez-vous pour le lendemain. Si loin de Paris, et ne connaissant personne à Bayreuth, je n'avais guère le droit d'être trop difficile dans le choix de mes distractions.

Nous nous étions mis à la fenêtre; nous convînmes que le spectacle que nous y avions était d'une beauté parfaite. En face de nous, là-bas, se dressait le théâtre de Wagner, dont les teintes d'un rouge vif s'accentuaient à merveille sur le fond vert du petit bois. A droite, des champs immenses qui lentement s'élevaient, semés de quelques maisons blanches; et si loin ils s'élevaient qu'ils devenaient une

large colline, verte et calme, sous le calme ciel bleu. Et derrière la tache sombre du cimetière tout plein d'arbres, à gauche, c'était Bayreuth : un entassement de hautes maisons de pierre, dominées par la tour ronde de l'église catholique, par les deux tours de l'autre église, avec des éteignoirs en guise de clochetons.

Sur la route, à nos pieds, nous voyions passer de longs chariots, traînés par de maigres bœufs; ou bien des paysans s'avançaient solennellement au pas de leurs bottes, coiffés d'énormes casquettes, une grande pipe de faïence se balançant sur leur poitrine. Des femmes s'en retournaient aux villages, les pieds nus, les cheveux ceints tout à l'entour d'un mince fichu rouge, portant des paniers sur leur dos. Des oies aussi se promenaient, avec des exclamations en cadence : elles cherchaient de leur mieux à divertir des enfants du voisinage, qui restaient cependant graves,

silencieux, sereins, les yeux bleus luisant comme des boules sous leurs cheveux d'étoupe.

Tout cela dans un air imprégné de paix et d'oubli, que remuait par instants un léger coup de vent. Les nerfs s'arrêtaient, la pensée prenait des rythmes vagues, les images devenaient plus lointaines et plus douces, un large flot d'émotion envahissait toute l'âme. On sentait que l'univers tout entier, les hommes et les choses, avait droit désormais à une tendre pitié.

C'était l'heure où la nature se chargeait elle-même, à défaut de Wagner, de réaliser dans nos cœurs un moment apaisés le grand miracle de *Parsifal*.

DEUXIÈME RÉCIT

Où, après une manière de préface de l'auteur, qui aurait été mieux placée en tête du livre, le chevalier Valbert se fait voir en d'assez piteuses conjonctures.

> Mon âme est basse, dit la baronne, mais je n'y peux rien.
>
> Ad. Valin.
>
> (*Les Deux Secrets*, p. 27.)

Le chevalier fut exact à nos rendez-vous, le lendemain et les jours suivants. Il me débitait ses histoires tantôt sur un ton dégagé et plaisant, d'autres fois avec tous les signes d'un irrémédiable chagrin. Et, quand il avait fini, je lui répondais sur les tons les plus divers.

J'ai tout à fait oublié mes réponses : je crois cependant qu'elles n'auraient eu pour le public aucun intérêt. Je me rappelle, en

revanche, à peu près exactement, les histoires que m'a dites Valbert. Les voici dans leur suite. La moindre digression achèverait, il me semble, d'en rendre la lecture ennuyeuse.

Les récits de Valbert ne sont, à dire vrai, que des épisodes isolés, sans lien apparent les uns avec les autres. Imaginez qu'un éditeur publie à part, les extrayant des *Mémoires* de Marmontel ou des *Confessions* de Rousseau, tous les passages qui se rapportent à des aventures d'amour : c'est quelque chose d'approchant que vont vous paraître, toutes proportions modestement gardées, ces récits de mon ami.

Dans quelle intention bien au juste me les a-t-il contés ? Peut-être était-ce vraiment pour me renseigner sur l'amour ? Peut-être pour m'étonner, car il avait conservé à près de trente ans, cette manie d'enfance. Peut-être était-ce pour tuer son temps et retarder de quelques jours l'entreprise de son fameux grand drame ?

Ou bien encore c'était pour se confesser de folies et de fautes qui pesaient à sa conscience. Oui, le motif véritable devait être celui-là. Mon ami était un garçon bizarre ; une incroyable timidité l'entraînait aux fanfaronnades les plus extravagantes : mais j'atteste que le fond de son âme était limpide comme un pur ruisseau caché parmi les ronces et les plantes sauvages. Et toute sa vie n'était qu'un effort à se dégager de ces mauvaises herbes, pour laisser voir ensuite la belle source fraîche et vive qu'il sentait jaillir en lui. J'ai dit que c'était un garçon bizarre ; mais il me semble, en y songeant, que c'était surtout un pauvre garçon.

Et si je ne sais pas bien au juste dans quelle intention Valbert m'a conté les récits qu'on va lire, je sais parfaitement, en revanche, dans quelle intention je me suis mis à vous les répéter. Vous y verrez en quelques exemples les abominables suites, je ne dirai

pas de l'*intelligence*, mais d'une conception *intellectuelle* de la vie. Comme il y a des hommes qui naissent sourds ou aveugles, Valbert était né *intellectuel :* aucune infirmité n'est plus terrible que celle-là. De nature, il avait été disposé à ne goûter d'autres plaisirs que ceux de la pensée : tristes plaisirs, qui se résolvent en souffrance pour soi-même et les autres ! Il pensait au lieu de sentir, il pensait au lieu d'agir. Il était plus sourd que les sourds, plus aveugle que les aveugles : car, en dehors de sa pensée, le reste du monde n'existait pas pour lui. Et par le spectacle des misères que lui a values l'amour, le saint amour créé pour nous alimenter de repos et de joie, vous jugerez combien a été infortunée cette vie d'un jeune homme que j'ai trouvé, à vingt-six ans, usé de corps et d'esprit, impuissant, inutile, sans un ami ni une amie.

Ah ! si les récits de Valbert pouvaient

maintenir hors des voies maudites de l'intelligence et de la réflexion ne serait-ce qu'une seule âme, parmi celles qui m'entendent ! Jeunes âmes encore assez fortes pour diriger votre route, gardez-vous de croire à votre existence, sortez de vous-même pour ne vivre plus qu'en autrui ! Ouvrez vos yeux, vos oreilles, votre cœur ; et fermez votre cerveau où gît un poison meurtrier ! Ne vous abrutissez pas dans la science et dans la pensée ! Les prairies sont si vertes, les oiseaux ont de si douces chansons, il y a tant de délices sur les lèvres des femmes ! Et tant de créatures sont là qui souffrent, autour de vous ! Entendez comme elles vous appellent !

Pendant que Valbert me racontait ses histoires, souvent je lui voyais un air suffisant et moqueur ; mais c'était encore un des mensonges de sa timidité. Sous cet air d'emprunt, le malheureux saignait de remords et de désespoir. Il y avait sous ses

plaisanteries comme un sanglot, que je crains bien de ne pouvoir réussir à vous faire entendre. Écoutez pourtant la suite de ses aventures.

*
* *

Voici ce qu'il m'a raconté, à notre second rendez-vous :

— Sachez, Monsieur, me dit-il, que sitôt arrivés à Paris mes parents eurent des embarras d'argent, et que vers 1876 ils étaient très pauvres. Ils demeuraient aux Batignolles, comme il sied à des gens venus de Pologne; mais, moi, ils m'avaient mis en pension dans un grand collège de la rive gauche, et j'y étais interne. Ma bonne volonté était grande; je ne cessais pas de m'exciter à devenir fort dans les diverses matières que l'on m'enseignait; et malgré cela j'avais dès ce moment un penchant à la réflexion qui me rendait incapable de m'appliquer au travail. J'avais

redoublé ma quatrième : en troisième, cette année-là, j'étais parmi les derniers. Je dois ajouter que je n'avais aucune intelligence, dans le sens où les gens de collège entendent ce mot-là ; je n'étais doué ni pour le thème, ni pour la version, ni pour les sciences, pas même pour la gymnastique. Mes professeurs s'étaient depuis longtemps aperçus de mon inaptitude, et mes parents, et moi-même, avec ma clairvoyance accoutumée. Je ne rachetais, non plus, ce défaut essentiel ni par un talent de causerie, ni par d'autres grâces naturelles. Et j'étais, en outre, fort peu soigneux de moi-même, au point que mes camarades me battaient parce que j'avais les cheveux mal peignés. Le dimanche, je sortais après la messe ; mon père me conduisait au Jardin des Plantes ; ou bien je restais seul avec ma mère et ma vieille nourrice, qui m'aidaient à falsifier, avant que mon père ne les vît, mes

notes hebdomadaires de leçons, de devoirs, de conduite.

Quant à mon âme de ce temps, je vous aurai tout dit de ce qu'il m'en souvient en vous disant qu'elle était nulle. Je réfléchissais en moi-même, et je rêvassais, voilà tout : et par instants j'éprouvais un gros sentiment de révolte contre mes compagnons de classe, que je voyais riches, beaux, bien placés dans les compositions. Mais l'habitude d'être battu aggravait ma lâcheté native; avec personne je n'étais ami, mais je souriais à tout le monde. Un malheureux voyageur que des sauvages tiendraient enfermé dans une caverne, avec la menace de manger un de ses membres au premier geste qui leur déplairait; ainsi je me représente aujourd'hui ce que j'étais au collège. Les sauvages, c'étaient mes camarades, qui me battaient; mon maître d'étude, qui me privait de sortie; mes professeurs, qui m'injuriaient et m'humiliaient

en mille manières, avec l'âpreté basse qui s'épanouit spontanément dans l'âme de ces gens-là au contact des mauvais élèves. Et ainsi je vivais.

La tranquillité un peu monotone de cette vie fut troublée, vers le mois de mars, par une passion imprévue.

Le hasard, vers ce moment, me donna pour voisin d'étude un garçon de quinze ans, René de Sainval, que je m'étais habitué depuis quelque temps déjà à considérer comme un personnage tout à fait surnaturel. Il était riche et, lorsqu'on distribuait, le samedi, la pension hebdomadaire où j'avais la honte de toucher cinq sous, il était le seul de l'étude qui reçût dix francs. Mais qu'était sa richesse, Monsieur, et l'heureuse intelligence qui lui assurait sans effort tous les premiers rangs, qu'était-ce auprès de la beauté souveraine de son âme et de sa figure? Il avait les cheveux noirs, de grands yeux

ardents que dessinait sous les paupières un large trait bleu ; sa bouche était dédaigneuse et fine, avec des dents toutes petites. Il y a au British Museum un dessin florentin, le buste d'un pensif jeune homme avec des yeux de feu, qui me charme aujourd'hui encore par le souvenir que j'y retrouve de René de Sainval. Et sa voix m'apportait les doux échos de son âme, qui planait sur les choses.

Dès que je l'eus pour voisin d'étude, ma réflexion et mes rêvasseries prirent un cours nouveau ; et il en devint l'unique objet. Je me sentais comme honoré au-delà de mon mérite : je crus devoir, sur-le-champ, m'appliquer à mon thème latin pour me rendre digne d'un tel voisinage. René me demanda mon nom : nous étions dans la même classe depuis six mois, mais je ne fus pas autrement fâché de ce qu'il eût si longtemps négligé de l'apprendre. Et, dans une peur confuse de lui sembler trop au-dessous de son

amitié, je lui racontai à voix basse que mes parents étaient nobles et riches, que j'avais une sœur très belle, et que si j'étais si mal vêtu, c'était seulement par ordre du proviseur, pour me punir de ma paresse. Je vis bien pourtant que j'avais les mains trop rouges et trop sales pour que mon nouveau voisin prît un vif plaisir à les serrer souvent.

Huit jours, j'affectai à son endroit une indifférence absolue. Je me contentais d'épier tous ses gestes et de refuser obstinément les petits services ou cadeaux qu'il m'offrait en bon voisin : j'espérais le frapper par la noblesse de mon désintéressement. Et lorsqu'il se retournait vers moi pour me demander le texte d'une version, je me sentais rougir, rougir de honte, sans doute, comme j'aurais fait sous le regard de l'un de ces princes enchantés dont m'avait parlé ma nourrice.

Tout entière, désormais, ma pensée coulait vers lui. Je ne désirais rien de précis,

pas même l'honneur de me promener avec lui dans la cour du collège. Mais j'imaginais mille combinaisons où je pourrais le sauver d'un danger, et puis reprendre mon allure froide, le laissant écrasé de la grandeur de mon âme. Je me jurais de devenir, dès le lendemain, laborieux et intelligent : je lui ferais ses devoirs, qui l'ennuyaient à faire. Je rêvais qu'un coup de chance inespéré avait rendu à mon père sa fortune de jadis, et que René, un dimanche, venait déjeuner chez moi. Et alors je me rappelais avec angoisse comment, un des jours passés, les parents de René s'étaient croisés avec les miens, dans le parloir du collège. Il avait bien vu que ce n'était point par ordre du proviseur que mon père portait une redingote tout usée, et ma mère un vieux chapeau avec des fleurs à treize sous. Et je reprenais pied hors de mon rêve, sous ce cruel souvenir, et je sentais que René ne serait jamais mon ami.

Un dimanche, nous étions tous deux privés de sortie, mais lui seulement jusqu'à midi, et pour quelque négligence légère. Nous étions seuls de notre étude à rester au collège ce jour-là : nous passâmes ensemble l'heure de la récréation. J'avais lu autrefois un roman de Walter Scott, *Peveril du Pic:* je le lui racontai. Je lui offris une tablette de chocolat, que j'achetai à crédit chez notre marchande du préau. Je possédais un crayon qui se fermait et se mettait dans la poche, ma mère me l'avait donné au nouvel an : je courus le chercher dans mon casier, à l'étude, et je lui en fis cadeau. Mais nous nous séparâmes à midi sans que notre situation réciproque se fût en rien modifiée.

Et quand je vis, le lendemain, que René continuait à ne pas vouloir me comprendre, je résolus de ne plus songer à lui. Pourquoi lui avais-je donné ce crayon, que ma mère toute pleurante m'avait fait promettre de gar-

der, en souvenir de son tendre amour et de sa pauvreté? Je lisais *Notre-Dame-de-Paris*, qu'un camarade m'avait prêté. De temps en temps je relevais la tête ; dans mon cerveau échauffé une phrase sonore se formait, et il me paraissait que j'allais devenir, moi aussi, un grand romancier.

Et puis, un beau soir, au moment où je me félicitais d'avoir tout à fait oublié René, l'idée soudaine me vint de lui écrire. La somnolence habituelle du maître d'étude nous rendait faciles les conversations; mais les choses que je ressentais, apparemment, devaient être exprimées par écrit. Je priai René d'être mon ami. Je lui dis que j'avais eu dans ma famille des malheurs terribles dont lui seul pouvait me consoler. Rien de plus. J'avais arraché une page d'un cahier; et, au moment de la plier, j'y fis une tache avec mon porte-plume. Puis je donnai le billet à René ; il le prit d'un air étonné qui acheva ma honte.

La chose faite, je me mis à bredouiller une leçon de Tite-Live; j'avais l'impression comme d'un coup de foudre qui allait éclater sur moi et m'anéantir à jamais. Mon voisin, cependant, ne fit point mine d'être fâché. Se tournant vers moi et sans prendre la peine d'écrire, il me demanda ce que j'avais. Et je lui répondis, en baissant les yeux, que je n'avais rien, que je le suppliais de ne pas faire attention à ma lettre. Et je vis trop clairement qu'il y consentait. Au lieu du coup de foudre attendu, c'était comme si un froid venin se fût lentement répandu dans mes nerfs.

Et tous les soirs, dans le chaud loisir de mon lit, je pensais à René. J'avais la certitude que j'aurais gagné son cœur si j'avais répondu autrement à sa question, le jour du billet. Oh! le lendemain matin, je travaillerais, et à la distribution des prix je l'étonnerais par le nombre de mes nomina-

tions! Je parlai de lui à ma mère, comme d'un ami très intime : et ma mère me dit qu'il fallait lui être reconnaissant, qu'elle-même, un jour, lui ferait entendre combien elle l'aimait de m'aimer. Mon père me proposa sa bonne conduite en exemple : l'ornant d'emblée de toutes les perfections, il me conseilla d'apprendre de lui la sobriété, l'économie, la franchise, sans lesquelles on n'est rien dans la vie.

Peut-être, en effet, est-ce à l'ignorance de ces précieuses vertus que je dois de n'avoir été rien dans la vie; et peut-être mon petit camarade René de Sainval avait-il de quoi me les enseigner. Mais je ne me souciais point de les apprendre, et de lui moins que de personne. Je serais fort en peine, par exemple, de vous dire exactement ce que j'attendais de lui, en échange des ruses, projets, espérances, et autres complications psychologiques dont je lui offrais secrètement l'hom-

mage. Je présume que l'idéal suprême de mes rêves aurait été de me promener toute la vie, la main dans la main, avec lui. Jamais en tout cas l'ombre d'une pensée vicieuse, ou simplement sensuelle, ne me traversa l'esprit dans cette occasion. René m'apparaissait comme l'incarnation de la sagesse, de la richesse, de l'élégance : de la beauté aussi, mais d'une beauté si pure, si dégagée de toute matière, que j'eusse craint de la profaner en y attachant un désir.

Vous vous demandez, après cela, Monsieur, ce que vient faire le petit René dans la série de mes aventures d'amour. Ce qu'il y vient faire, je ne le sais pas moi-même ; mais je sens, avec une évidence impérieuse, qu'il y doit avoir sa place, et que je ne pourrais vous rien dire de ma vie qui vous révélât mon âme plus à fond.

Lorsqu'elle eut à quitter la Russie pour s'installer dans un misérable petit logement

des Batignolles, ma mère, je me rappelle, ne crut devoir emporter que deux choses, parmi toutes celles qui lui appartenaient : une traduction polonaise d'*Atala* et une selle tcherkesse, une grande selle garnie de fourrure, avec des clous dorés sur les bords. Et pareillement il me semble que j'ai rapporté de là-bas un appareil singulier, un appareil exotique et sans emploi ici : quelque chose comme un cerveau polonais, ou, si vous préférez, un cerveau amoureux. Imaginez un homme dont le cœur et les sens seraient paralysés, mais dont le cerveau aurait fonction de les remplacer. De naissance, mon cerveau avait faim d'amour : il aimait n'importe qui et n'importe quoi, les prophètes de l'histoire sainte, le lion d'Androclès, la sœur de ma nourrice, et Dieu sait combien de chimères qui tour à tour lui apparaissaient, l'enfiévraient un moment, s'effaçaient pour ne plus revenir.

Parfois, cependant, le hasard fournissait à mon appareil cérébral des objets d'un contour plus précis, d'une matière plus résistante, et qui l'occupaient plus longtemps. Et je crois que le petit René fut l'un de ces objets. Je l'ai aimé d'un étrange amour sans désirs, que j'aurais pu tout aussi bien ressentir pour un livre ou pour un tableau : mais c'est lui que j'ai aimé, et pendant de longues semaines je n'ai vécu que de sa pensée. Tantôt je me voyais séparé de lui à jamais, après un adieu où je lui avais révélé enfin les royaux trésors de mon âme. Tantôt je me figurais au contraire qu'un miracle nous avait rapprochés, et que nous étions amis pour toujours. Je lui racontais mon histoire : lui seul était admis à consoler mes douleurs. Il m'expliquait les livres que je devais lire, il les lisait avec moi, il m'expliquait le monde. Il acceptait la dédicace d'un poème que je composais pour lui plaire. Il dessinait mon portrait : je

le lui arrachais des mains à peine fini, et tout au travers de la vie je le portais sur mon cœur.

Et voici que le miracle dont je rêvais parut vouloir s'accomplir.

Il faut vous dire que René était bon camarade et aimait à obliger. Il fit un jour pour moi une narration sur l'histoire de Stradella avec des brigands. Le professeur me complimenta de ma narration, elle fut lue en public et montrée au proviseur. Et non seulement René me laissa tout le mérite de ce devoir dont il était l'auteur, mais le plus curieux est que, dès ce jour, il se prit d'amitié pour moi. Je crois que la raison en était, au fond, dans la gratitude pleine de repentir que je lui avais alors témoignée. Mon affection pour lui, qu'il sentait confusément et qui d'abord avait paru plutôt l'écarter de moi, à présent il en était baigné, comme d'un flot qui monte sans cesse et où l'on finit par

s'abandonner. Nous nous promenions ensemble pendant les récréations. Nous causions pendant les heures d'études. Dix fois par jour, en nous séparant ou nous rejoignant, nous nous serrions la main.

C'est un dimanche de juillet que nous passâmes ensemble toute l'après-midi. Nous étions convenus de nous rencontrer au Luxembourg, près du *Roland Furieux*, et de ne plus nous séparer jusqu'au soir. Ma matinée avait été radieuse et folle. Je répondais à peine aux questions de mes parents ; je me voyais conduisant René à Suresnes, où j'étais allé une fois l'été précédent ; ou bien je me complaisais à imaginer une longue promenade sur les quais, depuis le Point-du-Jour avec ses cafés-concerts jusqu'au Jardin des Plantes, et là-bas, plus loin ! Je dis à mon père que les parents de mon ami René m'avaient invité à dîner ; et par la même occasion je lui demandai de me remettre

dix francs, pour une quête au profit des Alsaciens-Lorrains qui allait se faire au lycée le lendemain matin. Ma mère m'avait promis de me donner deux francs si j'avais un prix : je lui assurai que les résultats des compositions étaient connus, et que j'avais un des prix les plus jalousés, le prix de récitation. Je fis recoudre un bouton à ma tunique, qui me parut décidément à jamais trop large pour moi. Je partis des Batignolles avec douze francs : un coiffeur m'en prit trois, moyennant quoi il me rasa, me coupa les cheveux, et me reprocha en termes pleins d'aigreur le nombre exagéré de mes pellicules. Et longtemps avant l'heure convenue j'étais au Luxembourg. Je tremblais maintenant que René ne vînt pas. Il vint. Je le vis s'approcher, de son pas élégant et tranquille : et ce fut alors comme si le ciel s'était rouvert devant moi.

Les premières heures de notre rendez-vous furent d'un ennui si terrible, Monsieur,

que nous nous serions séparés presque tout de suite si nous avions su où aller. Ce que nous avons fait de cette mortelle après-midi, je ne m'en souviens plus : je crois que nous avons traîné dans des tavernes, à lire les journaux, et que nous avons fini par échouer dans un café-concert qui existait à cette époque dans les environs du bal Bullier. Nous n'avions rien à nous dire, lui du moins, et j'en étais blessé, et moi-même je ne pouvais trouver aucun sujet de conversation.

C'est vers sept heures seulement que nos âmes s'amollirent. J'avais invité mon ami à dîner ; je l'avais conduit au bouillon Duval de la Madeleine, qui m'apparaissait un restaurant de grand luxe, réservé aux gourmets et aux grands seigneurs. Je vis bien que René ne jugeait pas les bouillons avec les mêmes égards ; mais bientôt la chaleur du gaz, le bruit des tables voisines, le spectacle du boulevard sous nos fenêtres, tout cela nous donna

une animation douce, gaie, pleine de sympathie. Nous causâmes de nos professeurs, dont l'un était naturellement tout bon et tout sage, tandis que l'autre était un sot très méchant. Je dis à René comment j'avais rencontré un camarade dans la rue du Havre, en descendant de chez moi. Nous eûmes un regret pour les élèves privés de sortie.

Par degrés, l'entretien devint plus intime. René me fit entendre que sa sœur allait se marier, ce qui me remplit de honte pour la mienne, que je lui avais dépeinte si belle, et qui n'existait pas. J'essayai de réparer ce désastreux mensonge par une foule d'autres du même genre. Je dis à René que bientôt je serais riche : je lui offris de l'emmener alors pour un long voyage en Italie et en Grèce. Et les détails de ce voyage me procurèrent, à les imaginer, une joie infinie.

Ennuyé de m'entendre parler sans cesse, René crut devoir changer de conversation. Il

me dit qu'il était amoureux d'une cousine, rencontrée l'hiver passé dans un bal d'enfants. Elle s'appelait Alice. Ah ! cet aveu fut pour moi comme un coup de poignard! Je résolus de dire ce soir-là même à René tous les droits que je m'étais acquis sur son cœur. Je lui montrerais mon âme: l'admiration et la pitié l'attacheraient à moi pour toujours. Mais, en attendant, je jugeai à propos de lui répondre que moi aussi j'étais amoureux d'une jeune Polonaise amie de mes parents : elle avait refusé un beau parti, obstinée à me rester fidèle; même j'avais sa photographie, au collège, dans un livre de messe qu'elle m'avait donné.

Après le dîner, nous entrâmes au Café de la Paix, où je dépensai le reste de mes douze francs. René voulut absolument m'offrir quelque chose à son tour. Je demandai un verre d'absinthe, la boisson préférée des grandes âmes.

A neuf heures, avant de rentrer au collège, nous nous promenâmes dans le petit jardin qui va du Luxembourg à l'Observatoire. C'est là qu'il s'agissait de tout avouer : si j'y manquais, ma vie était perdue. Je préparais des phrases, je les voyais écrites, devant moi, avec les accents et les virgules. Ma sensibilité s'était hallucinée, peut-être sous l'effet de l'absinthe. Je tournais la tête, par instants, au milieu d'une causerie banale, et le visage de René m'apparaissait inondé de cette atmosphère mystique qui flotte, à de certains jours, autour des figures du Vinci. Et toujours je retardais mon explication. « Il est temps de rentrer ! » dit René. Un moment encore nous décidâmes de nous promener ; et je compris que c'était seulement à la porte du collège que je devais révéler mon cœur. Encore un moment, et nous revînmes vers le collège.

Alors un vent de folie me traversa la tête,

et, sans réfléchir ni préparer mes phrases, je suppliai René « d'être désormais mon ami ».

Il me répondit par un : « Je ne demande pas mieux » un peu surpris, qui, comme autrefois sa réponse à mon malheureux billet, arrêta net mon exaltation, me plongeant dans un abîme de honte et de désespoir. Et nous montâmes nous coucher, après nous être serré la main.

Et ce fut tout. Le lendemain, sans trop savoir pourquoi, je m'entendis avec un camarade pour changer de place à l'étude. Je ne vis plus René que de loin en loin ; je ne lui dis plus que d'insignifiantes paroles, affectant une indifférence tragique dont peut-être il ne s'aperçut même point. Je continuais à l'aimer, cependant, et à songer à lui, pendant les semaines qui nous séparaient des vacances : mais déjà il m'y fallait un effort, et mille rêves nouveaux se glissaient en moi. Je réso-

lus d'écrire un sonnet, où je mettrais ma douleur : longtemps je mûris le premier et le dernier vers. A la distribution des prix, cette année-là comme les autres, je ne fus point une seule fois nommé ; ma mère me donna encore deux francs, pour me consoler. L'automne suivant, mon père obtint pour moi une bourse entière au collège de Châtellerault. Je n'ai plus revu René de Sainval : on m'a dit qu'il était entré dans la diplomatie, et que l'Académie française l'avait couronné pour un *Éloge* un peu emphatique, mais très solidement composé.

Et maintenant, Monsieur, me dit Valbert quand il eut fini cette histoire, maintenant je vais être plus à l'aise pour vous raconter mes aventures d'amour.

TROISIÈME RÉCIT

Où l'on voit le chevalier Valbert s'égarer déja dans des amours illicites

> Vous êtes là à me dire que vous l'aimez! Au fond, qu'en savez-vous?
>
> Bonnaire.
>
> (*Les vrais enfants*, acte II, sc. III.)

Voici quelle fut la troisième aventure que me raconta Valbert:

— En 1879, me dit-il, j'étais élève de rhétorique au collège de Châtellerault: élève interne, ai-je besoin de vous le dire? J'avais seize ans, et ma figure commençait d'être ce que vous la voyez. J'avais grandi démesurément; ma moustache poussait et manifestait déjà, comme le nez du père Aubry, un fort penchant vers la tombe; mais tout de même, sans devenir beau, je cessai un peu d'avoir

l'air gêné et provisoire que j'avais si longtemps gardé à Paris. Peut-être même y avait-il dans mon aspect d'alors quelque chose de piquant : car j'imagine qu'on y pouvait lire le reflet d'un étrange phénomène psychologique qui se produisait en moi.

Comment ce phénomène s'est produit, et pourquoi il a choisi pour se produire ce moment et cet endroit, je ne saurais vous l'expliquer. Toujours est-il que de la créature médiocre et insignifiante que j'avais été se dégageait, par degrés, un personnage tout autre. Non seulement les choses qui naguère m'avaient échappé me devenaient accessibles, à l'arithmétique près où je suis resté tout le temps étranger : mais encore j'acquérais une faculté de pénétration, une finesse de raisonnement, une habileté d'expression qui me remplissaient de stupeur, et qui d'ailleurs n'ont point tardé à s'en aller de moi comme elles m'étaient venues. Je puis le dire sans

trop de vanité : j'ai été, pendant ces deux ans passés à Châtellerault, le garçon le plus intelligent que possédât cette paisible petite ville. Je me sentais toujours incapable de prendre plaisir au travail : c'est un défaut dont je n'ai pu en aucun temps me débarrasser; je continuais à ne pas faire de devoirs, à ne pas apprendre de leçons, à rêver d'autre chose. Mais ma rêverie s'était clarifiée ; elle avait pris désormais un corps et une direction. Je lisais énormément : je me passionnais pour les œuvres d'art, sans encore y rien entendre de bien positif; je sondais les abîmes de la métaphysique. Dans les compositions j'étais souvent le premier, et cela seul aurait suffi à me valoir un bien-être matériel tout différent de mes misères de Paris. Les professeurs s'intéressaient à moi, les maîtres d'études me traitaient avec mille égards, les élèves ne songeaient plus à me battre. Et ma qualité de Parisien achevait

de me conquérir le respect de ces inintelligences locales.

Tous les quinze jours il y avait sortie. Les élèves avaient le droit, ces jours-là, d'aller passer l'après-midi chez des personnes de la ville recommandées par leurs familles et connues du principal. Moi seul, la première année, je ne sortis jamais, faute d'avoir à Châtellerault ce qu'on appelait un correspondant. En 1879, au contraire, j'eus la joie de découvrir une famille qui consentit à me recevoir les jours de sortie.

C'était un médecin, M. Derville, et sa femme ; ils étaient un peu amis d'une amie de ma mère. Ils demeuraient au rez-de-chaussée d'une vieille maison, sur cette grande esplanade qui est l'orgueil de Châtellerault et qu'on nomme *le Plan*. Mon correspondant était un excellent homme d'une trentaine d'années, fort en peine de gagner sa vie. Sa femme, une Toulousaine plus jeune que lui de

cinq ans, venait de perdre un enfant et se trouvait enceinte de nouveau quand je la vis pour la première fois.

A dire vrai, ces sorties du dimanche n'étaient pas pour moi une distraction bien vive. Je les attendais avec impatience et comptais beaucoup sur elles; mais, lorsqu'elles arrivaient, je ne savais comment en user. Je sortais à une heure ; et jusqu'à six heures je flânais dans des cafés, où je lisais la *Revue des Deux Mondes*, les journaux de Paris, les journaux de l'endroit. Ou bien je m'en allais errer aux bords de la Vienne, tout occupé à la lecture de quelque livre que j'avais pris en cachette dans la bibliothèque du médecin. A six heures, je rentrais chez les Derville; nous dînions, et puis l'on me ramenait au collège.

Ces sorties avaient même pour moi un côté très déplaisant: c'était leur lendemain, et la conversation entre élèves où il me fallait prendre part. Mes camarades étaient, en géné-

ral, plus jeunes que moi, mais ils étaient solides, sanguins, et depuis longtemps ils avaient appris tous les secrets de l'amour. Leur plus grande joie était, le dimanche, de fréquenter certains lieux de plaisir ; et, le lendemain, de se raconter les prouesses qu'ils y avaient accomplies. Et tout en leur tenant tête avec mon autorité d'*homme qui avait connu mieux que ça à Paris*, je me désolais intérieurement de ne pas connaître cet amour dont j'affectais d'être blasé. J'avais, pour m'en écarter, un vague dégoût, ou plutôt comme une certitude instinctive que le plaisir obtenu ne m'indemniserait pas de la fatigue dépensée. Mais, surtout, j'étais empêché par une honte affreuse : il y avait dans les arts de l'amour tout un côté pratique dont j'ignorais les détails ; et je tremblais à l'idée qu'on pourrait découvrir mon inexpérience sous mes vantardises.

Un lundi de novembre, mes camarades témoignaient un contentement d'eux-mêmes

tout à fait agaçant. Ils avaient passé l'après-midi de la veille en compagnie de quelques jeunes ouvrières, et ils ne tarissaient pas sur l'agrément qu'ils en avaient rapporté. C'est alors que le désir me vint de me montrer décidément leur égal. Je dis à l'un, puis à l'autre, que j'étais amoureux de ma correspondante.

Je dis cela au hasard d'une inspiration et sans y trop songer. Mais ma déclaration me valut trois jours de parfait bonheur. Je comprenais qu'en effet j'avais là une occasion de m'élever à mes propres yeux. Seulement un peu de prudence, et je m'assurerais une conquête d'un prix infini! Je passai mes heures à me voir en pensée seul avec Mme Derville dans le jardin de sa maison, et lui baisant la main, tandis que je l'éblouissais de l'éclat de mon esprit. Mais le malheur était que, dans ces imaginations, une autre femme prenait la place de la véritable Mme Derville. Je voyais devant moi une figure aperçue jadis à

Paris, ou bien encore toute fictive. Quand je voulais fixer ma pensée sur Mme Derville, mon rêve s'arrêtait, et je me sentais vaincu.

Et comme la prochaine sortie était encore loin, je cessai d'y songer. Tout au plus me disais-je par moments que ce jour-là allait inaugurer dans ma vie une époque nouvelle, décisive.

Arriva la sortie. Je trouvai Mme Derville dans sa cuisine, vêtue d'un méchant peignoir bleu et les cheveux en désordre. A peine si je l'avais vue jusque-là. Je la considérai soigneusement. Elle était blonde avec des yeux noirs, petite ; et sa taille commençait à être déformée par cette grossesse qu'elle ne cherchait pas à cacher. Je la jugeai si laide que je ne fis pas un effort pour me rapprocher de son cœur. Elle me demanda des nouvelles du collège : c'était, avec le temps de la veille et du lendemain, sa santé, et certaines questions de cuisine, notre seul sujet de conversation.

Le lendemain, je dis à mes camarades que j'avais passé la sortie en tête-à-tête avec ma bien-aimée; mais je dis cela sans y attacher d'importance, et mon âme eut une dizaine de jours tout à fait paisibles. A mesure qu'approchait la sortie suivante, pourtant, l'image de Mme Derville s'effaçait de mon esprit, et avec elle l'idée de sa laideur. Et je recommençais à me voir en pensée, me promenant dans le vaste jardin avec une femme qui était elle sans toutefois être elle.

Cette série d'alternatives dura jusqu'aux vacances de la nouvelle année. Mes parents se trouvaient alors si embarrassés qu'ils ne purent m'envoyer l'argent d'un voyage à Paris. Pendant cinq jours, je sortais du collège tous les matins vers neuf heures, et jusqu'à neuf heures du soir je restais confié aux soins de mon correspondant.

Comme le temps était pluvieux et froid, j'employai ces journées à lire dans un coin, à

taper sur le piano, ou bien, quand le médecin sortait, à causer avec sa femme, qui m'interrogeait sur Paris et l'Exposition. C'est dans ces longues heures d'indifférente causerie que j'aperçus certaines particularités assez surprenantes. Je découvris, par exemple, que les yeux de Mme Derville, au lieu d'être simplement noirs, étaient encore très profonds, pleins d'un feu sensuel qui attisait les miens. Je découvris aussi qu'elle avait une peau si fraîche et si blanche que c'était une fête de la regarder. Et parfois, lorsqu'elle consentait à sourire de mes anecdotes, c'était comme si les deux petites rangées de ses petites dents eussent mordu mon cœur. A part cela, une excellente femme, très douce, indulgente à toutes mes folies, ni coquette ni prude. Je négligeai, les derniers jours, d'aller lire les journaux au café, et dès qu'elle était seule au coin du feu, je courais la rejoindre.

Le dimanche d'après nous eûmes sortie de

nouveau, et deux heures passées avec Mme Derville suffirent à me remettre sous le charme. Cette fois, tous ses mouvements me donnaient un léger frisson nerveux ; je ne détachais pas mes yeux de sa figure ; je jugeais son mari heureux de la posséder, et je me sentais rempli d'affection pour lui.

Et quand je rentrai au collège, le soir, je découvris que j'étais amoureux. Je le découvris mieux encore le lendemain, lorsque mes camarades m'interrogèrent sur l'emploi de ma sortie : car, au lieu de me vanter à mon ordinaire, je rougis, et ne pus rien dire. Oui, cette fois c'était bien la vraie Mme Derville qui s'asseyait à côté de moi dans le grand jardin, qui marchait le long de la haie, doucement appuyée à mon bras ! Je ne cessais point de penser à elle. Par instants, j'imaginais que son mari était mort, et que nous le pleurions ensemble. D'autres fois, je me voyais si bien accueilli, et j'apercevais tant de flamme dans ses yeux,

que sans aucun apprentissage tous les secrets de l'amour m'étaient révélés, et que les plus étonnantes délices nous baignaient l'un et l'autre.

Ces rêveries étaient coupées de cruels retours au sentiment de la réalité ; mais elles ne tardaient pas à me rejoindre, au coin d'un discours latin ou d'un roman que je lisais. Comme tous ceux qui ont la certitude d'être aimés, j'étais bon, sensible, ouvert à toutes les pitiés. Je soupçonnais mon professeur d'être amoureux : je le plaignis d'être trompé. Et j'employai toute la soirée qui précéda la sortie à préparer pour le lendemain mille artifices de séduction. Je résolus d'interroger Mme Derville sur son enfance ; je profiterais de son attendrissement pour lui raconter la mienne ; nous nous aimerions en souvenir d'un passé commun.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces subtiles combinaisons se trouvèrent, le lendemain,

impraticables, et n'eurent d'autre effet que de me rendre gauche, emprunté, tout pénétré du néant de mes espérances. J'eus cependant ce jour-là une aventure que je ne puis me rappeler sans un petit frémissement mêlé de honte et de plaisir. Ah! ce fut vraiment une des journées les plus effectives de ma vie!

Empêché lui-même par des visites, mon correspondant me demanda de conduire sa femme à Cenon, petit village sur la Vienne, où l'on allait en bateau, et où il y avait un jardin à tonnelles avec toute sorte d'amusements forains. En un moment Mme Derville fut prête à sortir; elle me permit de porter son ombrelle et un gros fichu dont elle voulait se couvrir les épaules à la tombée du soir.

C'était un jour de février. Le temps était froid, mais clair, et un petit soleil tremblotant versait doucement sur les âmes son mélancolique sourire. Ma reconnaissance pour ce bon M. Derville, qui n'avait évidemment eu

d'autre intention que de m'être agréable, ma joie de tout l'univers d'amour et de confidences qui s'ouvrait devant moi, ma certitude d'événements décisifs qui ne manqueraient pas de m'arriver, autant d'idées qui se battaient fiévreusement en moi, tandis que je conduisais ma bien-aimée à travers les petites rues de la vieille ville vers le port où nous allions prendre le bateau. Je m'ingéniais à découvrir de quelle façon je pourrais montrer à Mme Derville le trésor de compassion que j'avais dans le cœur : oublieux de son état, qui la forçait à marcher lentement, je courais, tout au désir de lui rendre quelque service extraordinaire, jusqu'à ce qu'enfin elle me pria d'aller moins vite, et même de la laisser s'asseoir, pour reprendre haleine un moment.

Sur le bateau, je ne cessai pas de la regarder d'un regard plein de fervente tendresse : la force d'amour que n'avaient pu dire mes paroles, je la mettrais dans l'expression de

mes yeux ! Je répondais à peine, comme par des soupirs, aux réflexions de ma compagne sur la beauté du délicat paysage qui nous entourait. Aujourd'hui, ces bords de la Vienne m'apparaissent en effet comme le plus élégant, le plus discret et le plus intime des lieux d'enchantement : je ne puis me les rappeler sans avoir l'impression d'une douce et tranquille féerie, avec leurs petits arbres, les gentilles vagues de la rivière, les amples prairies d'alentour. Mais alors, je n'avais d'yeux que pour les misérables comédies de mon âme.

Et je fus heureux de débarquer à Cenon, d'installer Mme Derville dans une tonnelle du jardin, de lui offrir, sur les cinq francs empruntés la veille à un camarade, des crêpes dont elle me dit qu'elle avait envie. Elle se sentait tout égayée, elle riait, elle me traitait avec une familiarité charmante. Nous projetions des prénoms pour l'enfant qu'elle attendait ;

elle souhaitait un garçon, à cause de l'embarras que l'on a, plus tard, pour marier les filles. Et moi je lui jurais que ce garçon serait mon élève, mon ami ; tous les ans, je viendrais le voir, de Paris, avec des cadeaux pour ses parents et pour lui.

Je partais de là pour lui raconter mes espoirs d'avenir, que je sentais tout à coup en moi se préciser, s'enfler, monter d'un élan certain aux destinées les plus hautes. J'allais entrer à l'École normale, et puis je quitterais dédaigneusement l'Université pour écrire dans les journaux, pour faire représenter des opéras, des drames immortels. Les crêpes furent servies ; Mme Derville, qui les avait tant désirées, refusa d'en manger ; et je sus contenir la petite colère que j'en éprouvais. Je commençai à lui parler de Paris. N'est-ce pas qu'elle y viendrait, avec son mari, aux vacances de Pâques ? Je parlais et je voyais, avec une sorte d'extase, ses beaux yeux noirs

se fixer sur moi, toujours plus ardents. A un moment où je disais que mes camarades de Paris m'avaient rendu très malheureux, je m'aperçus qu'elle allait pleurer. Je me sentis aimé.

Elle, cependant, soudain m'interrompit, me saisit le bras. Elle m'avoua qu'elle se trouvait mal. Le bateau sifflait, prêt à repartir. Je l'y fis monter, et tout le long du chemin je la tins appuyée contre moi, sanglotante des douleurs qui la déchiraient. Je ne songeais plus à mes illusions si brusquement déçues. J'éprouvais un immense besoin de la servir, de la consoler, de mêler mon souvenir à celui de ses souffrances. Sans cesse, je lui demandais comment elle se sentait ; à mon tour je pleurais, mais avec aussitôt quelques plaisanteries pour montrer que j'étais un homme.

Je la ramenai chez elle, un peu remise de son accès. Moi-même j'étais tout tremblant.

Je comprenais qu'être garde-malade, c'était le seul rôle où je pusse prétendre auprès d'elle, et que cette fois je l'avais bien rempli.

Le soir, Mme Derville fut pour moi d'une amitié douce et active. Elle me recommanda de soigner un rhume que j'avais trop laissé durer. Elle me fit ordonner par son mari une tisane, qu'elle tint à me préparer elle-même. Elle ne gardait plus de son voyage à Cenon qu'un souvenir lointain, comme imprégné de tendresse. Lorsque je la quittai, vers neuf heures, elle me dit qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir m'accompagner jusqu'à la porte du collège.

Je passai la quinzaine qui suivit à contempler une photographie dérobée dans son album, une photographie où elle était de cinq ans plus jeune, en robe blanche, avec des fleurs dans les cheveux. Je méditai le plan d'une nouvelle, dont l'héroïne s'appellerait

Marthe, du prénom qu'elle portait. Au surplus, j'étais fort tranquille ; et c'était même comme si, malgré la photographie, son souvenir se fût de nouveau embrumé, pour laisser la place à des figures imaginaires. Parfois seulement je me rappelais ses petits cris d'angoisse, sur le bateau. Je rougissais en songeant combien elle avait dû me trouver ridicule. Sans doute elle riait de moi, avec son mari !

La veille de la sortie suivante, je reçus une lettre de mon correspondant, me disant que sa femme était très malade, sans d'ailleurs qu'il y eût de danger, et qu'il me priait de rester au collège, ce dimanche-là. Le lundi matin, un externe m'apprit que Mme Derville avait fait une fausse couche ; on avait dû appeler un second médecin pour la délivrer.

Je supportai cette nouvelle assez aisément, et je m'occupai de toute sorte de sujets étran-

gers à mon amour, jusqu'au jour de certain congé que nous eûmes, et où je sortis pour la moitié d'une semaine. Peut-être était-ce les vacances du Mardi Gras, ou encore la fête de notre principal.

Je trouvai Mme Derville, ce jour-là, étendue sur un canapé, maigre, pâle, les épaules couvertes de son lourd fichu. A peine si elle me tendit la main, en m'apercevant : elle écarta mes questions, qui parurent lui déplaire, m'affirma qu'elle était guérie et se portait comme d'habitude. Des visites survinrent, qui m'empêchèrent toute l'après-midi de causer seul avec elle. Je la jugeai une sotte provinciale, impossible à aimer, décidément. Et je passai la soirée dans un café, à lire les journaux.

Le lendemain elle fut plus tendre. Elle me sourit ; je dus entendre ses doléances sur les tracas et la fatigue que sa maladie avait valus à son mari. Elle restait étendue sur le

canapé ; et moi, assis auprès d'elle, je lui lisais un roman nouveau de M. Daudet. Ce jour-là encore, pourtant, je la quittai avec l'impression de l'avoir ennuyée et de m'être ennuyé.

Mais le soir, après que je fus rentré au collège, elle eut une crise d'évanouissement ; et je la trouvai si misérable, le lendemain matin, si pâle, si fiévreuse, que la passion afflua dans mon âme, d'un jet soudain et terrible, comme si durant des semaines un obstacle l'eût contenue, et qu'enfin elle l'eût franchi. Je vis ma bien-aimée belle éperdument, je compris qu'elle allait mourir, je compris qu'il me fallait mourir avec elle. Et je me jetai à genoux devant elle, et je saisis sa main toute glacée : « Est-ce que vous êtes très malade ? lui demandai-je. Pourquoi ne pas vous confier à moi ? Ne savez-vous pas comme mon cœur vous est tendrement dévoué ? » Et je pleurai, je pleurai sincère-

ment, avec tout au plus un orgueil de ces larmes qui me venaient si chaudes. Elle ne me dit rien. A un moment je lui baisai la main : je vis qu'elle pleurait aussi.

Je continuai à lui lire le roman de M. Daudet : mais sans cesse je m'arrêtais pour la regarder, et elle ne s'arrêtait pas de me regarder avec un triste sourire.

Son mari revint. Le dîner fut silencieux et morne. Je sentais bien que moi seul aurais désormais le pouvoir d'arracher à la mort cette âme charmante, qui m'adorait.

Les jours suivants se passèrent pour moi en des méditations si singulières, Monsieur, que je n'ose pas vous les révéler. Car tantôt je me désespérais, songeant à la fin prochaine de mon bonheur, aux souffrances aussi qui tourmentaient l'agonie de mon amante ; et tantôt je me prenais à être impatient de sa mort. Vivante, je l'eusse oubliée, et Dieu sait même si elle se fût résignée à me livrer son

cœur ! Morte, elle me laissait un souvenir radieux : elle vivait à jamais triomphante et belle dans ma mémoire ! J'assistais en pensée à ses derniers moments. Je la voyais s'enquérir de moi peut-être, ou bien au fond de son cœur me plaindre, pour cet immense chagrin qu'elle me causait. Ainsi je m'exaltais dans un orgueil fastueux ; et il s'y mêlait une angoisse, un désir de la revoir, de mourir à ses pieds.

Un matin, le principal m'apprit que Mme Derville était très malade et avait avec insistance demandé à me voir. Ma joie fut profonde : j'étais aimé, j'étais aimé !

C'est dans son lit que j'ai revu Mme Derville, à ces dernières heures de notre amour d'hiver. Elle était encore plus maigre et plus pâle : elle sommeillait, lorsque j'entrai dans sa chambre ; un moment après elle ouvrit les yeux, elle me sourit, me fit signe de m'asseoir près d'elle. Elle s'informa des détails de

ma vie de collège. Est-ce que nous jouions aux barres, dans la cour ? Elle y jouait avec ses amies, à la pension : toujours c'était elle qui courait le plus vite. Ainsi elle me parlait, me traitant comme un enfant, avec ce triste sourire qu'elle insinuait dans mon cœur. Mais moi je la regardais, et si humblement, si pieusement, qu'elle se mit à pleurer. Elle me dit qu'elle allait mourir. N'est-ce pas qu'elle allait mourir, et que c'était tout à fait la fin ?

Je voulus la consoler, mais un besoin plus fort m'emporta. Je m'agenouillai tout contre son lit, j'arrosai de mes larmes sa pauvre main blanche et frêle. Je me rappelai une prière que m'avait apprise ma vieille nourrice, une prière en polonais qu'il était bon de dire dans les grands dangers. Et longtemps nous restâmes sans nous parler, souriant et pleurant.

Mme Derville me remit une médaille qu'elle portait à son cou. Je dus lui jurer que

je ne la quitterais jamais, ne la donnerais à personne. Elle me fit jurer, aussi, d'aimer toujours son mari, d'être pour lui comme un frère plus jeune. Elle me donna ses deux mains à baiser, et puis elle prit les miennes, elle les baisa à son tour. Voilà ce que lui dicta sa misérable faiblesse, comme si elle eût voulu se rattacher à plus d'êtres dans la vie, ou y laisser plus de regrets !

De nouvelles larmes furent suivies d'un nouveau sommeil. Réveillée, elle reprit l'espoir : moi aussi j'étais plein d'espérance, elle m'aimait trop pour mourir. Je me voyais, en pensée, me promenant avec elle dans le grand jardin, lui racontant ma vie, lui lisant les livres que j'écrirais pour lui plaire. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le dimanche de l'autre semaine. Je détachai mes lèvres de ses petites mains, je les y collai de nouveau. Elle put comprendre, en me quittant, que j'allais encore pleurer.

Elle mourut le surlendemain, comme pour couper court à la série de mes évolutions sentimentales. Je passai le jour qui suivit sa mort dans un désespoir muet, avec la vision constante de l'abîme où s'était engouffrée ma vie. Je pris une joie farouche à paraître insouciant et gai devant mes camarades. La nuit je pleurais dans mon lit, je récitais des prières, je me relevais pour aller boire à la fontaine du lavabo, je saisissais la médaille que Marthe m'avait donnée, et je la couvrais de baisers.

Et lorsque j'eus assisté à la messe d'enterrement, où mon âme fut remplie d'une piété mystique, je résolus de m'étourdir désormais par tous les moyens pour ne pas succomber à un chagrin si profond. Et grande fut ma colère contre moi-même, le lendemain, en découvrant que mon mal s'était adouci, que ma rêverie, contrainte à ce sujet funèbre, en dépit de moi s'échap-

pait vers des ambitions, des projets d'avenir.

Pourtant c'était trop vrai, et je n'y pouvais rien ! J'oubliais, j'oubliais, avec une rapidité terrible ! Seule survivait en moi la partie égoïste et vaniteuse de ma folle passion : sorti de ma vantardise, mon amour y retournait tout entier. Un professeur m'ayant abordé dans la cour du collège, je lui avouai que j'avais été plongé, par la mort d'une femme adorée, dans une désolation éternelle. J'écrivis à mes parents que tout espoir de mariage m'était désormais impossible : je devais ma vie au souvenir d'une créature angélique, qui était morte en m'aimant.

Mon correspondant quitta Châtellerault vers le mois d'avril. Moi-même je revins décidément à Paris à la fin de cette année. Je fus admis, sans grand éclat, à la première partie du baccalauréat ; et j'obtins de préparer la seconde au lycée Fontane, où je ne me

souviens pas qu'il me soit rien arrivé que de m'ennuyer.

Et voilà, Monsieur, me dit le chevalier en terminant son récit, voilà quelle a été mon unique rencontre avec l'adultère.

QUATRIÈME RÉCIT

Qui serait a donner des doutes sur le bon sens du chevalier

> Malheureux ! Mais ta tête va enfler, si tu y fourres tant de livres !
>
> Dumontier. (*Le Fin mot*, p. 16.)

Pour peu qu'il vous plaise, Monsieur, me dit Valbert la fois suivante, mon histoire va maintenant se passer à Douai, où j'étais étudiant en droit pendant l'hiver et le printemps de 1880. Mon père, enfin nommé professeur dans un lycée, me donnait une pension mensuelle de cent francs ; et puis, tout de suite en arrivant à Douai, j'eus moi-même de nombreux élèves que je préparais au baccalauréat, si bien que je disposais tous les mois d'une moyenne de trois cents francs pour faire le garçon.

Aussi fis-je vraiment le garçon pendant cette belle année, c'est-à-dire que je ne fis rien du tout, sinon de fumer, de lire, de lire toujours, et d'alimenter sans relâche la haute opinion que je m'étais formée de moi-même. Depuis mon départ de Russie je n'avais connu partout que la contrainte et la gêne : j'aspirais enfin voluptueusement la douce sensation d'être libre et d'avoir de l'argent. Je n'avais pu encore, toutefois, assouplir mon indolence native aux mille petits sacrifices que réclame une tenue correcte. Ma mise procédait par de fâcheux sursauts. Tantôt je me commandais un vêtement à la mode, je me faisais raser, et j'étonnais la population douaisienne par le raffinement de mes élégances; et tantôt mes vêtements, vite déchirés ou salis, recommençaient à me donner la mine d'un bohême fumeur de pipes dans les estaminets, sans compter une longue chevelure dépeignée, et la barbe la plus broussail-

leuse que vous puissiez concevoir. Mais j'imagine que vous avez vu plus d'un slave dans votre vie ; et je ne veux pas m'expliquer davantage sur ce point, dont le souvenir m'est pénible. Rasé et propre, j'avais une figure assez banale, en somme point déplaisante ; mais il suffisait de m'avoir vu sale et hirsute pour garder de moi une impression pitoyable et, je le crains bien, décisive.

Et dès ce moment déjà rien au monde n'avait plus de véritable intérêt pour moi, sauf les femmes et l'amour. Encore me trouvais-je, sous ce rapport, dans les dispositions les plus singulières. Ma race, mon tempérament, l'afflux de tout mon être vers mon cerveau, tout cela ne me permettait pas d'être bien sensible aux plaisirs matériels de l'amour. Je continuais à ne point même vouloir connaître ces plaisirs, toujours esclave d'une niaise vanité : je m'obstinais dans mon ignorance par honte de la laisser voir. Mais à présent je m'y obsti-

nais sans impatience ni regret; j'éprouvais plutôt un dégoût à la pensée qu'un jour ou l'autre il me faudrait apprendre des détails si grossiers, et pratiquer un art où excellaient tant de brutes. Souvent je passais des heures en tête-à-tête avec une fille, sans ressentir une seule fois le désir de lui avouer mon incompétence. Je préférais la tenir toute surprise de mon détachement, comme si de trop nombreuses expériences m'eussent à jamais blasé. Et ce n'était point faiblesse physique, mais vraiment j'étais blasé sur les plaisirs matériels de l'amour. J'en avais eu la notion trop tôt jadis, au collège, dans ma fièvre de tout connaître. Et ce que j'avais appris alors, je l'avais appris si vite, dans un tel désordre, que le dégoût m'en était venu en même temps que la notion. Je peux dire qu'à dix-huit ans, et sans avoir quasi jamais éprouvé de sensations agréables ou rares, il n'y avait plus une sensation possible dont je fusse curieux; je

n'aurais pas allongé la main pour cueillir le fruit le plus savoureux, ni dressé l'oreille pour entendre la plus douce voix.

Mais plus mon corps était au repos, voyez-vous, plus mon cerveau s'affolait en tendres espoirs et en rêves amoureux. Les romans que j'avais lus étaient maintenant en train de me brûler le crâne. Et jour et nuit j'appelais mon amante, celle qui enfin descendrait du ciel pour se traîner à mes pieds, fascinée par la tragique grandeur de ma mélancolie. Je l'appelais, je l'attendais, par instants il me semblait la voir. Et c'était alors de lascives images, où devant celle qui s'humiliait devant moi je m'humiliais à mon tour, baisant avec des sanglots de passion ses belles mains immaculées, qui versaient l'oubli dans mon cœur. Et puis je me redressais, amèrement je révélais à celle qui m'aimait que je ne l'aimais pas, car j'avais lu Heine et les *Fleurs du mal.* Et puis je me prosternais de nou-

veau, avec un flot de larmes, comme avait fait Julien Sorel, mais plus noblement. Et quant aux femmes que je rencontrais dans la vie réelle, elles me faisaient l'effet de ces notes en prose que déposent les pédants au bas d'une page de vers.

Il y avait à Douai un théâtre où l'on jouait, quatre fois par semaine, l'opéra, le drame, le vaudeville et l'opérette. Je n'y allais jamais, pendant les premiers temps de mon séjour, me persuadant à moi-même que j'avais entendu à Paris toutes les pièces que l'on y donnait. Un soir, pourtant, je me laissai entraîner, et je vins m'asseoir au premier rang des fauteuils d'orchestre. On jouait un drame. Lequel? Je ne sais plus; mais je me rappelle que les premiers actes me causèrent un ennui profond.

Puis ce fut un tableau, vers le milieu de la pièce, où je vis une jeune femme vêtue de blanc avec un voile de mousseline blanche

sur la tête. Assise dans une chambre d'aspect lamentable, elle paraissait attendre quelqu'un; et en attendant elle se plaignait de son infortune; et elle avait pour s'en plaindre une petite voix élégante et pure, dont je fus remué.

Je considérai de toutes mes forces cette infortunée jeune femme. Je découvris qu'elle était brune, assez grande, et si frêle et si noble, avec sa taille fine, ses longues mains gantées, son mince visage pâle cloué de deux yeux noirs, que j'eus l'idée d'une princesse véritable, montée sur cette scène à la seule fin de me voir et de m'aimer. Elle était plus attirante cent fois que tout ce que vous avez pu connaître ou rêver. Tout en elle n'était que grâce légère, enchantement discret et subtil, comme des jeunes fées dans les contes; et par moment sa lèvre supérieure se retroussait en forme de sourire; et sous l'éclair de ses dents blanches son gracieux visage s'illuminait d'une tiède lumière: et alors tout

n'était plus en elle que malice naïve, naïve et perverse, un soleil d'avril flottant sur de noirs abîmes.

Dès lors je ne vis plus qu'elle. Si bien qu'elle-même fut frappée, bientôt, de mon obstination à la regarder; et comme je me trouvais par hasard proprement vêtu ce soir-là, elle eut quelques sourires que je pus prendre pour moi. Elle se montra d'ailleurs fort peu dans le reste du drame. Elle était fille d'un grand seigneur, et on l'avait enfermée dans cette triste chambre pour des motifs qui ne l'en ont fait sortir qu'à l'avant-dernier tableau.

Sur l'affiche, elle s'appelait Mme Floriane. Je m'en retournai chez moi, cette constatation faite; et tout le long du chemin et la nuit suivante et le jour suivant, à intervalles tantôt courts, tantôt plus éloignés, Mme Floriane se présenta devant moi, souriante, toute blanche dans son vêtement blanc; et j'avais comme

l'impression d'un fruit très doux, très parfumé, qui fondait dans mon cœur.

Je revis Mme Floriane dans les rôles les plus divers; car elle était seconde chanteuse d'opérette, ingénue de drame, et soubrette de vaudeville. Sa beauté continuait à me produire une jouissance étrange, toute sensuelle, toute esthétique plutôt, car aucun désir de possession ne venait s'y mêler. Il me semblait seulement que j'avais rêvé d'elle depuis que j'étais né; et je goûtais le bonheur de la trouver enfin réelle devant moi. Et bientôt je commençai à être impatient de sa vue. Les soirs où le théâtre était fermé, quelque chose d'essentiel me manquait, j'avais de la peine à vivre.

Cela dura plusieurs semaines. Je m'étais abonné à un fauteuil du premier rang. Je m'y installais dès le début de la représentation, avec un livre ou un journal que j'affectais de lire lorsque Mme Floriane n'était pas en scène;

peut-être avais-je confusément l'idée qu'elle me regardait de la coulisse. Et dès qu'elle paraissait je la regardais, me forçant à l'oubli de toutes choses pour m'enivrer de sa vue. Sa légère parole ajoutait au charme de ses yeux et de son sourire : douce, divine musique, je ne pouvais m'en rassasier. Je m'interrompais bien par instants dans mon extase, une envie soudaine me venait de me manifester à cette jeune femme par quelque grande action, qui conquerrait son cœur ; mais c'était un rêve rapide, et je me reprenais à la contempler.

Un matin que je sortais du cours, mal vêtu et la barbe à moitié poussée, je croisai dans la rue une dame dont les traits me frappèrent, et je reconnus, après un moment de réflexion, que c'était l'actrice adorée. Je courus l'attendre au tournant de la rue, je la dévisageai soigneusement. Imaginez une petite dame plutôt vieille, couverte d'une rotonde

noire élimée, avec une méchante toque noire sur la tête. C'était bien elle, en effet, mais combien peu la même qu'au théâtre ! Son visage était usé, creusé, maquillé; rien n'y restait de l'idéale beauté qu'elle revêtait pour paraître en scène. Je me sentis honteux, malheureux, devant une désillusion aussi imprévue : mais, je ne sais comment, j'y pris la résolution formelle d'aimer cette femme, de lui révéler mon cœur, de la vaincre. Peut-être avais-je lu dans les livres qu'un royal amour rendait la vie aux agonisants : à celle-là mon amour allait rendre la jeunesse, la beauté, le pouvoir d'aimer.

Je combinai des plans. Et d'abord je résolus de me rapprocher d'elle. Une chambre était à louer, au second étage, dans la maison où elle demeurait ; je m'y installai aussitôt. Il me parut qu'elle ne résisterait pas à ce premier sacrifice. Le soir, j'allai la manger des yeux au théâtre ; et à la sortie je restai

devant la porte de ma nouvelle maison jusqu'à ce qu'enfin je la vis revenir. J'étais prêt à lui faire un beau compliment sur son talent de comédienne : ou du moins il m'avait semblé toute la journée que j'y serais prêt, car maintenant je tremblais de frayeur. Elle rentra. Elle fut un peu surprise de voir un homme qui, sans même la saluer, entrait derrière elle, montait le même escalier. Mais je la suivis sans même la saluer, ayant compris soudain qu'il s'agissait de me montrer digne, peut-être bizarre, aussi. Et elle dut être plus surprise encore, elle dut être ennuyée et vexée, lorsque, ayant allumé une bougie sur le palier de son appartement, elle reconnut en moi l'étrange personnage qui mettait tant d'insistance à la dévisager au théâtre.

Je remontai chez moi, je me couchai, et toute la nuit je combinai des plans. Puisqu'elle rentrait seule, le lendemain je l'attendrais

de nouveau; et cette fois j'aurais le courage d'engager la conversation. Mais le lendemain elle ne rentra plus seule: un jeune homme l'accompagnait, que souvent j'avais vu au théâtre, dans une loge d'avant-scène, occupé à lui sourire.

Ainsi s'écroula mon bonheur. Je n'avais pas songé un instant que Mme Floriane pût avoir un amant ; à présent j'en étais certain. Je les imaginais se moquant de ma passion muette. Je me jurai d'oublier cette créature sans cœur, de ne plus aller au théâtre.

Mais le soir de la représentation suivante le charme de la jeune femme me ressaisit tout entier.

Et de même que Mme Floriane avait pour moi une double figure, étant sur le théâtre jeune et belle, et étant à la ville une petite bourgeoise fanée et banale, de même j'eus à son égard désormais une double attitude: car, tout en essayant sans cesse de la rencontrer,

j'affectais de plus en plus une froide indifférence lorsque je la croisais dans la rue ; et sitôt qu'elle arrivait en scène, elle me voyait perdu d'extase, la pénétrant de mes yeux pleins d'amour.

Ingénieux et gracieux manège, n'est-ce pas? Longtemps, des semaines et des mois, je le pratiquai, avec la certitude qu'il ne pouvait manquer d'aboutir aux plus heureux résultats. Mais en vérité il n'aboutit à rien, de sorte que je finis par comprendre la nécessité d'agir. Soit donc, j'agirais !

J'écrivis à Mme Floriane. Je lui dis que j'étais compositeur, que je préparais une opérette avec un grand rôle pour elle ; je lui annonçai que je viendrais la voir, à ce sujet, le surlendemain vers deux heures. J'eus des mots spirituels. Je signai de mon titre de chevalier. Et je cachetai l'enveloppe et je l'envoyai.

Un camarade à qui je montrai le brouillon

de ma lettre, le lendemain matin, me déclara que j'avais absolument le devoir d'aller à ce rendez-vous, que moi-même j'avais fixé. Je ne ressentais pourtant aucune envie d'y aller: Mme Floriane était trop laide, et je savais trop qu'elle me méprisait. A quelle ridicule démarche m'avait encore poussé là ma folie d'agir!

Je m'embellis de mon mieux, à tout hasard. J'achetai des bottines vernies, une cravate avec une épingle d'argent. Puis, dûment réconforté par plusieurs tasses de café, je vins sonner à la porte de l'actrice. Une vieille sorcière, sans doute la bonne, m'ouvrit; elle me demanda ma carte, la porta dans une chambre où j'entendis des bruits de voix; et Dieu sait l'extravagant mélange de joie, d'angoisse, d'orgueil et de désespoir que j'éprouvai en ces quelques minutes d'attente sur le palier. Enfin la vieille reparut : elle me dit que sa maîtresse ne pouvait me recevoir ce jour-là.

Évidemment elle ne pouvait me recevoir, ni ce jour-là ni jamais! Je me répétai cela en descendant l'escalier, sans me rendre compte bien au juste si j'en éprouvais du plaisir ou de l'angoisse. J'imagine que je me serais jeté volontiers à l'eau, pour peu que j'eusse trouvé une rivière sur mon chemin : mais en même temps je songeais à l'épouvante qu'aurait été pour moi cette visite, si l'on m'avait reçu. Qu'aurais-je dit? Parmi tant d'attitudes possibles que j'avais préméditées, comment aurais-je eu la force de me décider à en choisir une?

Et voilà que, deux jours plus tard, la vieille sorcière, m'accostant au passage, m'informa que Mme Floriane serait chez elle le lendemain, et que je pourrais venir. En quelles paroles vous peindrai-je l'immensité de ma joie, ma certitude triomphante d'être enfin compris et aimé! Oh! les bonnes heures que j'ai passées! Je m'intéressais à tout, je pro-

jetais des articles de journaux, des sonates, des discours de réception à l'Académie. Je donnai vingt francs à une enfant qui portait des roses dans un panier. Je ne dormis point de la nuit, combinant des plans, imaginant des entrées, des mots, d'expressifs silences. Et, dès que je fus levé, je recommençai à m'embellir, et je vécus dans un radieux enthousiasme jusqu'à midi, où une petite pluie me mouilla les pieds.

Je m'accordai encore le temps de fumer deux cigares ; après quoi j'irais. Installé au café tout contre un bon poêle, je réfléchis ; et il m'apparut peu à peu que mes illusions vaniteuses me déshonoraient. Mme Floriane, en vérité, s'inquiétait bien de me comprendre ! Je lui avais proposé un rôle dans une opérette, elle voulait s'informer de ce qui en était. Rien de plus. J'étais insensé de tant m'émouvoir, de préméditer tant d'entrées ! J'irais, je lui développerais mon idée:

et ce qui viendrait ensuite, je le verrais à mesure.

Mais je m'aperçus alors que, parmi des projets si divers, j'avais malheureusement tout à fait oublié de me munir d'un projet d'opérette. Et maintenant, du diable si j'avais le loisir d'y songer ! Puisque Mme Floriane ne m'aimait pas, pourquoi l'aimerais-je ? Et comment me présenter devant elle avec cette cravate que je venais de tacher ? Et si l'officier, son amant, était là, s'ils allaient tous les deux se regarder avec un sourire quand on leur annoncerait ma visite !

Toutes ces pensées s'agitaient en moi ; mais la vérité est que, de moment en moment, je voyais s'effacer devant moi la Mme Floriane du théâtre pour céder la place à l'autre Mme Floriane, celle de la rue, la petite dame ratatinée, ridée, si tristement prosaïque. C'était celle-là que j'allais trouver, je le pressentais. Et à celle-là, que lui dirais-

je ? Et à supposer qu'elle me demandât de l'aimer, de l'épouser, toute ma vie serait perdue !

Aussi décidai-je bientôt, pour en finir avec mes scrupules, que j'avais le devoir de ne pas me rendre ce jour-là chez Mme Floriane. Il s'agissait de lui montrer que je ne tenais pas à elle. Un autre jour j'irais, avec une opérette tout achevée que je lui jouerais au piano. J'y mettrais des mélodies si lascives et si dolentes qu'elle se pencherait sur moi, transfigurée de bonheur sous le chaud parfum de mon amour. Et en attendant je m'en fus boire des chopes dans un estaminet du faubourg d'Esquerchin, avec un étudiant en philosophie qui m'énuméra indéfiniment les incomparables mérites de ses professeurs.

Comment je passai ensuite les jours et les nuits à me désoler d'avoir manqué ce rendez-vous, comment j'écrivis, déchirai, récrivis vingt projets de lettres sur les tons les plus

variés, comment je me crus autorisé à prendre devant le monde un air de morne désespoir : ce sont des choses que je ne vous dirai pas, vous me reprocheriez d'être par trop monotone dans le récit de mes subtilités intérieures. Je ne puis pas non plus, pourtant, vous dire d'autres choses, car c'est la vérité même que je veux que vous sachiez. Au théâtre, j'avais des reproches dans mes yeux, souvent des larmes. En ville, je continuais de rencontrer sans cesse Mme Floriane et de passer près d'elle sans la regarder. Qu'espérais-je ? Quelle chimère nouvelle m'étais-je mise dans la tête ? Je ne sais plus. Mais je me rappelle que je vivais dans une angoisse tragique, c'est-à-dire que tous les jours je trouvais un quart d'heure ou deux pour me lamenter sur ma sottise, mon amour, l'amertume sans nom de ma destinée. J'avais laissé échapper une occasion miraculeuse : jamais plus je n'arriverais à la ressaisir !

Un soir il y eut bal masqué au théâtre, et j'y allai, aimant, comme Baudelaire, à retremper ma mélancolie dans la joie des foules. A peine entré, j'aperçus Mme Floriane assise dans une loge, entourée d'un groupe d'officiers. Et voici qu'un moment après je la vis descendre dans le bal, seule, souriante. Elle venait vers moi. Oui, elle s'approcha du lieu où j'étais, elle resta assez longtemps debout, me frôlant de sa robe blanche, comme si elle m'attendait. Je tremblais, je la regardais à la dérobée, et jamais elle n'avait été d'une beauté plus magique. A mon tour, enfin, je m'approchai d'elle, je la regardai bien en face, elle me sourit, nous échangeâmes un salut. Et puis un vertige me saisit, et je m'éloignai. Quand je revins, quelques minutes après, elle était remontée dans sa loge.

Le lendemain ou le surlendemain, elle quitta Douai, avec le reste de sa troupe. Je ne l'ai plus revue.

Croiriez-vous, Monsieur, que souvent je m'abîme l'esprit à méditer sur cette aventure? Elle m'est arrivée à une époque où d'étranges fleurs de démence s'épanouissaient dans mon cœur. Je n'éprouvais aucun besoin physique, je me trouvais riche et libre, au sortir d'années de prison ; j'étais plein de chimères, la vie m'apparaissait comme un rôle à jouer vis-à-vis de moi-même. Et puis les livres que j'avais lus avaient déposé en moi le germe de trop de rêves et de réflexions.

Ai-je aimé Mme Floriane, ai-je vraiment désiré l'approcher? Il me semble que c'était des romans et des poèmes que j'aimais en elle. Mon seul désir réel était de l'étonner, de m'étonner moi-même. C'est du moins ce que je crois, à de certains moments. Mais à d'autres moments, je crois que je l'ai vraiment, passionnément aimée. Vous ne pouvez pas vous figurer combien elle était séduisante

et jolie, l'extraordinaire jouissance que m'apportait sa vue. Elle avait un nez mince et droit, des yeux noirs pleins de malice, et cet adorable sourire qui la transfigurait.

Elle manqua à mes yeux, elle leur manque encore. Je ne puis entrer dans un théâtre sans avoir l'idée que je la découvrirai, parmi les figurantes, ou cachée sous un autre nom. Et dès l'instant où j'ai cessé de la voir, elle a pris sa place dans mon souvenir, plus légère, plus séduisante, plus parfaite qu'elle n'avait pu être dans aucun de ses rôles. Quand je veux concevoir mon idéal de la beauté féminine, c'est elle qui m'apparaît. Elle ? oui, ou tout au moins le résumé de lectures et d'imaginations qu'a été pour moi sa vue sur le théâtre, pendant cette fièvre de mes dix-huit ans.

CINQUIÈME RÉCIT

Où le chevalier Valbert achève enfin son éducation

> Ah ! dix ans, vingt ans de ma vie, pour être seulement pendant huit jours un homme comme tout le monde !
>
> Mme Amélie de la Chaumière.
> (*Le Bossu de naissance*, p. 397).

Un autre jour, voici ce que me dit Valbert :

— Lorsque m'est arrivée l'aventure que je vais vous raconter, Monsieur, j'atteignais à mes vingt ans, et je me proposais de conquérir Paris. Dans la petite chambre de la rue des Écoles où je logeais, au Luxembourg et sur le boulevard Saint-Michel, où je ne cessais presque pas de me promener, un jour ne se passait guère sans que j'eusse imaginé quelque nouveau sujet de roman ou le plan

d'un nouveau drame lyrique. Je voyais l'idée se former dans mon esprit, grandir, s'orner déjà de détails ingénieux ; rien ne me semblait plus agréable, ni plus facile, que de m'employer à un chef-d'œuvre qui se créait ainsi de lui-même. Je savourais la jouissance d'une dernière après-midi de paresse, résolu à me mettre au travail tout de suite après dîner. Et c'est seulement après dîner, sans doute sous l'influence du mauvais vin des gargotes, que j'apercevais soudain les difficultés de l'œuvre projetée, la banalité du sujet, et combien tout de même il serait imprudent de débuter dans l'art par une aussi chétive création.

J'avais alors coutume d'aller chercher un peu de consolation dans les brasseries du Quartier-Latin. Peut-être éprouvais-je dès ce moment le funeste besoin d'être dans la compagnie des femmes : car je ne trouve de repos qu'auprès des femmes, Monsieur, et d'autre

part je ne réussis pas à prendre goût à rien de ce qu'elles peuvent m'offrir. Le fait est du moins que j'allais tous les soirs dans des brasseries, où d'ailleurs c'est à peine si je causais avec les pauvres jeunes femmes chargées de me servir. Je m'asseyais à une table dans un coin sombre, je buvais un bock, et je me lamentais de l'impossibilité d'attirer sur moi l'attention du monde.

Je dois ajouter que mon père me donnait, comme autrefois à Douai, cent francs par mois : c'était tout l'argent que j'avais ; et ma pauvreté m'affligeait si profondément que je n'avais pas le courage de tenter le moindre effort pour la faire cesser. Mes beaux vêtements de Douai n'avaient pas embelli, avec l'âge ; j'avais plutôt l'air d'un nihiliste russe que d'un jeune psychologue affolé, comme on dit, de féminiité.

Un soir, dans je ne sais quelle misérable brasserie de la rue Saint-Séverin, je vis venir

à moi, pour me servir, une petite femme brune avec d'assez agréables yeux noirs, point jolie cependant, et enlaidie encore par un bandeau qu'elle portait autour du visage. L'infortunée créature avait mal aux dents; et comme il n'y avait personne que moi à qui elle pût se plaindre, c'est à moi qu'elle se plaignit. Elle s'assit tout près de moi, m'avoua pêle-mêle qu'elle était Alsacienne, que les drogues du pharmacien n'avaient pu seulement la faire dormir la nuit passée, et que son amant, un étudiant en droit, venait de l'abandonner après des années de bonheur. Peut-être fut-elle touchée de la commisération qu'elle lisait dans mes regards et dans le ton de ma voix; peut-être m'étais-je fait couper les cheveux ce jour-là, et mes manières lui donnèrent-elles l'illusion que j'étais riche, ou encore que je l'aimais! Elle ne relevait pas de mes yeux ses grands yeux brûlés de fièvre, et

tout son cœur elle l'épancha dans ses confidences plaintives.

Il n'y avait pas un mot qui fût vrai, d'ailleurs, dans ces confidences ; je ne tardai pas à le savoir. Ma jeune amie était menteuse, menteuse à un degré que jamais depuis je n'ai retrouvé chez une femme ; elle était absolument incapable de ne pas mentir. Mais elle mentait sans le vouloir, peut-être sans le savoir ; et pour ne rien offrir de bien relevé, son âme m'a toujours étonné par une honnêteté naïve, simple, sans prétention.

J'eus, en effet, tout le loisir d'analyser son âme, car, trois jours après notre rencontre dans cette brasserie, Sarah venait demeurer avec moi rue des Écoles, et nous avons vécu l'un près de l'autre pendant plus de six mois.

Quand je cherche à deviner les motifs qui ont pu lui donner l'idée de lier ainsi sa vie à la mienne, les hypothèses les plus diverses

m'accourent à l'esprit. Tantôt j'imagine qu'elle a simplement voulu s'épargner les frais d'une chambre à payer, pauvre comme elle était et absolument dénuée de tout sens pratique. Demeurant chez moi, elle n'en continuait pas moins d'aller à sa brasserie; mais l'argent qu'elle y gagnait lui servait à acheter des gants, des mouchoirs, toute sorte de menus objets de toilette qu'elle gâchait ou égarait à mesure. D'autres fois, il me semble qu'elle m'a cru, malgré tout, follement amoureux d'elle; elle serait venue, dans ce cas, par charité pour moi. Ou bien encore était-ce le mal de dents et les nuits sans sommeil qui l'avaient fatiguée, de sorte qu'elle accueillit ma proposition comme elle en eût accueilli toute autre de n'importe qui. Mais je puis vous attester qu'au moment où elle est devenue ma compagne, elle n'avait pour moi ni amour, ni sympathie, ni désir aucun; et quelques jours après qu'elle se fut installée

chez moi, je vis bien qu'elle en était à la fois stupéfaite et navrée.

Stupéfait et navré, je le fus moi-même cent fois davantage, et cela dès le premier instant de notre vie commune. Je ne devine pas quel est au juste le motif qui a décidé Sarah à accepter mon hospitalité ; mais il me paraît impossible que j'aie eu, moi, un seul motif pour la lui offrir. Ma détresse s'aggravait, les restaurateurs commençaient à me refuser le crédit, et souvent déjà il m'avait fallu me passer de dîner : mauvaise situation pour m'imposer, de plein gré, un surcroît de dépenses. La femme que je recueillais, en outre, m'était complètement indifférente, plutôt même désagréable, avec la vulgarité de sa figure et le feu trop sensuel de ses yeux. Je comprenais à l'avance que rien d'elle ne pourrait m'intéresser, ni son âme, ni son corps. Souvent j'avais rencontré, dans des conditions pareilles, des jeunes filles qui

m'avaient plu ; mais il suffisait qu'une femme me plût pour que je me crusse tenu à paraître la dédaigner ; et celle-là, qui ne me touchait guère, j'avais trouvé le courage de lui offrir tout de suite ma chambre, tout l'argent que je possédais, peut-être aussi les dehors de l'amour le plus passionné. Je lui aurais offert mon nom en légitime mariage, pour peu qu'elle me l'eût demandé. Et pas davantage que je n'avais besoin de cette femme-là en particulier, je n'avais alors besoin d'aucune femme chez moi. Je ne m'étais toujours pas essayé à l'amour ; mais je continuais, sans le connaître, à en être rassasié. L'idée seule d'un divertissement amoureux avait fini par me faire horreur, comme elle doit faire horreur, je suppose, aux prêtres qui ont vaincu très longtemps leurs premiers désirs. Pourquoi donc, me direz-vous, pourquoi cette offre de vie en commun ? Simplement, je pense, parce que c'est la loi de mon destin

de ne rechercher et de ne prendre jamais que les choses dont je ne veux point : ce qui fait croire aux autres, et parfois à moi-même, que je n'ai pas de désirs, tandis que j'en ai au contraire de si violents que leur violence m'empêche de rien tenter pour les réaliser.

Et dès le premier soir où j'eus Sarah dans ma chambre, je lui déclarai que je n'attenterais pas à son sommeil, étant à jamais las de plaisirs jadis trop goûtés. Je fis cette déclaration avec toute sorte de périphrases, d'anecdotes, et de soupirs; j'en attendais, à peine si j'ose vous l'avouer, les effets les plus heureux. Je persistais à m'imaginer que l'amour pouvait naître de l'admiration, et que l'admiration se confondait avec l'étonnement. Il me semblait que Sarah serait bouleversée de me voir à la fois si épris et si froid, qu'elle y reconnaîtrait aussitôt la marque d'une âme supérieure, et qu'elle ne s'empêcherait pas de tomber à mon cou, me fournissant ainsi

l'occasion de résistances magnifiques. J'ajouterai que nous étions en hiver, que ma chambre était sans feu, et que la peur d'un rhume achevait de me tenir au repos. Je baisai tendrement la main de Sarah, je fis mine de vouloir dormir ; cinq minutes après elle dormait, et j'eus beaucoup à faire pour la réveiller, le lendemain vers les midi.

Ce manège extravagant dura bien huit jours. Mais la surprise provoquée par mon attitude ne dura guère plus de vingt-quatre heures, malgré que je prisse soin toutes les nuits de répéter et de varier mes explications. Et ce ne fut point, comme je l'avais espéré, l'admiration ni l'amour qui succédèrent à la surprise. Ma compagne n'avait pas un goût très vif pour les problèmes de la psychologie. Elle s'accoutuma vite à ne tenir aucun compte de mes discours, à peu près comme elle eût fait des déclamations en chambre d'un acteur ou d'un professeur. Elle

me laissa libre de lui débiter tout ce que je voudrais, à la condition que je ne l'empêche pas de s'endormir au sommeil venant. Et pour le fond, elle me montra qu'elle n'était pas de celles à qui on en conte : je la vis bientôt qui se félicitait, somme toute, du repos que vaudrait à ses nuits sa cohabitation avec un jeune impuissant.

Tous les jours à midi et demie elle allait déjeuner à sa brasserie. Je l'y rejoignais vers trois heures, et j'y revenais encore le soir vers onze heures, souvent avec un ami à qui je présentais *ma maîtresse*. Je dus pourtant renoncer à ce dernier plaisir ; car il me parut que pour certains de mes amis — et sans que je pusse à l'avance deviner lesquels — Sarah avait des rires bien nerveux et des coups d'œil d'une inquiétante chaleur. Bientôt aussi je perdis l'habitude d'attendre la fermeture de la brasserie pour la ramener chez moi. Je la quittais avant minuit ; et à deux heures et

demie du matin elle revenait seule de la rue Saint-Séverin à la rue des Écoles.

Une nuit elle ne revint pas. Ce fut en vérité une nuit épouvantable. Je l'employai toute à guetter les bruits de pas dans la rue, à me reprocher ma folie, à imaginer mille hypothèses rassurantes, pour ensuite les démonter pièce à pièce. Présente, Sarah m'ennuyait, m'énervait, me gênait; mais son absence me désespérait.

Je me jurai le lendemain de ne pas aller à la brasserie; j'y allai pourtant dès quatre heures. Sarah se mit à peine en frais d'explications. Elle me laissa être tour à tour froid, amer, dolent, suppliant. Évidemment elle était résolue à se délivrer d'un compagnon trop exclusivement outillé pour la psychologie. Je lui défendis de venir chez moi la nuit suivante; je fus certain qu'elle viendrait; je méditai des paroles cruelles pour la congédier; je l'attendis avec une impatience dou-

loureuse ; et quand je compris, au petit jour, qu'elle ne viendrait pas, je pensai bien avoir atteint les dernières limites de ce qu'il est permis de souffrir à un homme.

Elle, cependant, lorsque je la revis, me déclara qu'elle avait craint de me désobéir ; et du ton le plus calme elle me demanda si je consentirais, la nuit suivante, à la recevoir chez moi. Et la nuit suivante elle vint, comme je le lui avais permis. Mais je l'attendais debout au milieu de la chambre, et sitôt entrée je lui dis que je la chassais. Elle aurait à dormir seule dans le lit cette nuit-là, puis à faire sa malle et à me quitter pour toujours. Trois heures durant, j'assénai à la malheureuse de méchants sarcasmes où mon orgueil s'affolait, et dont le seul souvenir suffit aujourd'hui pour me remplir de honte. J'étais résolu, je me le rappelle, à ne point la laisser partir ; mais je comptais sur ma cruauté pour me l'asservir tout entière. Elle implorait mon

pardon, elle me jurait de m'être soumise et fidèle, elle pleurait : et je n'étais que plus ardent à la torturer.

Elle s'était couchée, pour sangloter plus à l'aise. L'excès de sa douleur amena enfin une détente chez moi. Je m'interrompis au milieu d'une phrase vengeresse, je marchai vers le lit, je m'agenouillai et, prenant la main de Sarah, je la couvris de tendres baisers. Longtemps nous demeurâmes ainsi, sans nous parler. J'avais l'impression d'avoir accompli quelque chose de rare et de grandiose ; maintenant je me forçais à goûter les délices de la défaillance soudaine qui suit les crises trop violentes. Vous voyez qu'il m'était resté beaucoup du fruit de mes lectures, malgré tout ce que j'en avais dépensé pour Mme Floriane. Et comme Sarah ne cessait pas de sangloter, refusant d'accorder d'autre réponse à mes demandes de pardon, je me couchai près d'elle, je l'embrassai fiévreusement. Je la con-

jurai de dormir. Et elle s'endormit sans m'avoir dit un mot.

Mais bientôt, comme j'allais moi-même m'endormir, je vis Sarah se lever, se rhabiller, empaqueter ses robes et tout ce qu'il y avait chez moi qui lui appartenait. Je n'osais lui parler, à la fois honteux, vexé, terrifié, à l'idée qu'elle allait partir. Enfin je l'appelai : elle vint s'asseoir sur le lit, et quand je lui eus demandé ce qu'elle voulait faire, ce fut à son tour de me torturer. Elle me dit qu'elle allait me quitter, qu'elle m'aimait pourtant, et que mon intérêt plus que le sien la contraignait à ce départ. Elle pleura sur mes mains, elle me supplia de ne pas pleurer. Elle ne mit dans ses paroles aucun ton de reproche, mais une douleur et un fatalisme qui achevèrent de me désoler. Puis elle se releva, revint à ses paquets, toujours pleurante et me défendant de pleurer. Elle tira d'un album sa photographie : cela du moins,

je lui permettrais de me le laisser en souvenir d'elle? Je voudrais bien aussi lui écrire quelquefois, n'est-ce pas ? Mais peut-être valait-il mieux, pour elle comme pour moi, de ne plus nous connaître ?

Voilà comment un subtil psychologue, et qui portait dans sa tête plus de romans qu'on n'en a écrit, voilà comment il fut vaincu et bafoué, dès la première rencontre, par une simple fille incapable de penser ! J'eus le sentiment d'une irréparable défaite, si profonde, que rien désormais ne me ferait descendre plus bas. Et ce fut alors qu'une inspiration subite, imprévue, m'illumina l'esprit. Me dressant à demi sur le lit, je pris Sarah dans mes bras, je lui avouai toute mon âme. Elle sut enfin comment mon prétendu dégoût de l'amour était pure comédie, par où je voulais déguiser mon ignorance de l'amour. Elle connut mes tristes ruses, je mis à les lui révéler un emportement qui brûla tous mes

sens. Il me semblait que ce que n'avait pu faire l'admiration, la pitié le ferait, devant une misère si noblement confessée. Et joignant à mes explications toutes les marques d'un fol amour, je la suppliai de se remettre au lit, de rester un moment encore près de moi. Elle céda, toute souriante sous ses larmes. Et voilà quelle fut, Monsieur, ma première nuit d'amour.

Nous jurâmes de ne plus nous quitter. Sarah, maintenant très gaie, avait pour me consoler des caresses si tendres que longtemps je m'abandonnai au plaisir de pleurer. Elle me traitait comme un enfant surpris en faute, et aussitôt pardonné. Elle me déclara qu'elle était prête à m'aimer, si seulement je voulais renoncer à ma manie de dire et de faire des excentricités. Et tel était mon désir d'abaissement que je lui sus gré, encore, de ces humiliantes paroles.

Mais à peine l'eus-je laissée, ce matin-là,

sur la porte de sa brasserie, que le sentiment me revint de la fâcheuse défaite que j'avais subie. Comme toujours en pareil cas, les projets ambitieux se pressèrent en foule dans mon cerveau. Je résolus de me venger en écrivant des chefs-d'œuvre. J'y songeai toute la journée : je me promis de rompre sans plus tarder mes relations avec Sarah, qui seules, en m'occupant l'esprit, m'avaient empêché de rien faire. Aussi la rejoignis-je de très bonne heure à la brasserie, pour entreprendre plus à loisir l'explication décisive ; et je me rappelle que, sitôt assis auprès d'elle, je lui accordai les regards les plus tendres et les plus soumis, après quoi nous rentrâmes rue des Écoles, et employâmes notre nuit de la plus bourgeoise façon.

Et de la même façon nous employâmes les nuits suivantes, pendant cinq ou six mois, peut-être davantage. Ce n'est pas que j'y aie pris jamais un plaisir bien vif : mais j'avais

la conscience d'accomplir un devoir, et je m'y appliquais tout comme un autre.

Ces nuits de fièvre me valurent d'ailleurs quelques bonnes journées. J'allais de long en large sur le boulevard Saint-Michel, je regardais les passants : et je me disais que moi aussi j'étais un homme, un homme marié, peut-être même — qui sait ? — un père de famille bientôt. Je sentais qu'une responsabilité nouvelle m'était échue : je m'engageais à la porter dignement. Je la portais, en effet, d'un trottoir à l'autre, parfois jusqu'à l'Odéon, parfois dans les cafés. Je me créais des amis pour pouvoir leur parler de *ma femme :* car c'est ainsi que j'appelais désormais Sarah, avec un accent de gravité un peu triste qui me résonne encore à l'oreille.

Et notre vie commune se poursuivait, monotone et lente. De temps à autre je comprenais tout à coup la nécessité d'entrer plus à fond dans la nature : je suppliais Sarah de

quitter sa brasserie pour passer le reste de sa vie en tête-à-tête avec moi. Elle consentait volontiers, ayant toujours à se plaindre de quelque chose ou de quelqu'un dans les maisons où elle travaillait ; nous décidions de faire nous-mêmes notre cuisine ; le lendemain nous découvrions qu'il était plus pratique de manger au restaurant ; et comme nous n'avions rien à nous dire, et qu'ainsi le temps nous semblait bien long, Sarah m'avouait, le troisième jour, qu'elle irait l'après-midi remplacer une amie malade, dans une brasserie voisine, cette fois tout à fait idéale. Et la même scène recommençait la semaine suivante ou le mois suivant.

Mais ce n'est pas les faits de ma vie, ce sont mes sentiments que j'ai promis de vous raconter ; et je suis forcé de vous avouer que je n'ai éprouvé pendant cette période aucun sentiment d'aucune sorte. Je ne me souviens pas que Sarah ait jamais cessé de m'être

indifférente. Elle m'apparaissait comme *une femme*, voilà tout. Encore n'avais-je besoin d'une femme, absolument, que pour me donner la conscience de vivre comme tout le monde. Pas une fois, je n'ai rien trouvé d'intéressant à lui dire : et pour ce qu'elle me disait, elle avait beau mentir, sa sottise m'écœurait. Pas une fois je ne me suis demandé si elle était jolie ou laide. Les mois que j'ai passés avec elle ont été le seul temps de ma vie où les préoccupations amoureuses n'aient tenu aucune place. A de certains jours seulement, lorsque la maîtresse d'un ami m'avait écouté parler avec un sourire bienveillant, je me croyais aimé : il me semblait alors que toutes les femmes devaient m'aimer comme celle-là, toutes excepté Sarah : et je le maudissais dans mon cœur d'être un obstacle à tant de plaisirs !

Je vivrais encore avec elle, sans doute, à l'heure qu'il est, si elle-même n'avait pas enfin

trouvé le courage de me quitter. Une nuit, elle ne revint pas : le lendemain, elle envoya un commissionnaire pour prendre chez moi ses robes et son linge, qu'elle avait d'avance soigneusement empaquetés. Elle m'écrivit qu'elle allait travailler dans une brasserie de la rive droite, et que je ne la reverrais plus, à cause de la grande distance. La distance entre nous était trop grande, en effet : elle grandissait à mesure que nous nous connaissions davantage.

La même inertie qui m'avait si longtemps empêché de me séparer de Sarah m'empêcha de rien tenter pour me rapprocher d'elle. Après les premières nuits, où la nécessité d'un changement d'habitudes faillit me troubler la raison, il ne me resta plus qu'à m'abandonner aux cruelles voluptés du veuvage. Tantôt je me disais que j'avais, par ma froideur, brisé le cœur de ma femme, et je m'affligeais en conséquence ; tantôt je me disais

que ma femme m'avait trompé, et mon chagrin prenait l'allure qui convenait à cette hypothèse. Dans les deux cas, d'ailleurs, j'étais surtout sensible à l'idée d'être un homme comme les autres, ayant sa pleine part du lot commun. Et aujourd'hui encore ces six mois passés avec Sarah m'apparaissent comme une courte incursion qu'il m'a été donné de faire dans la nature : courte, mais pourtant trop longue, quand je songe à l'impression de vide et d'ennui que j'en ai rapportée. Je crains bien, décidément, que ni dans la nature, ni en dehors d'elle, mon pauvre cœur désaccordé ne trouve jamais ce qu'il cherche. C'est peut-être qu'au début il a cherché trop de choses, et qu'il ne lui reste plus la force, maintenant, de rien chercher du tout.

SIXIÈME RÉCIT

Où l'on jugera peut-être que le chevalier s'excite hors de propos

> Lucie venait à peine de mourir qu'il se prit d'amour pour elle.
>
> Louis Devenne.
>
> (*Les Mésaventures d'un faux bonhomme*, p. 8.)

Lorsque le chevalier vint chez moi la fois suivante, je vis qu'il paraissait triste, et qu'une fièvre brûlait dans ses yeux. — « Qu'avez-vous, lui dis-je, mon ami ? » car je commençais à l'aimer tendrement. Mais il rougit, se troubla ; et ce qu'il avait au juste, jamais je ne l'ai su. Voici du moins l'histoire qu'il me raconta :

— Par quel hasard suis-je entré, ce soir-là, au bal Bullier, où je n'entrais jamais ? C'était un dimanche d'octobre, mais si chaud qu'on

avait laissé ouvert le grand jardin d'été. Je me dirigeai vers ce jardin, sitôt entré; et tandis que l'orchestre, dans la salle, menait son tapage ordinaire, j'errai seul et morne, sous les lamentables lampions polychromes, regrettant l'argent que j'avais donné à la porte et ma soirée perdue. J'ai eu beau faire toute ma vie, la vue des gens qui s'amusent m'a toujours désolé. Jovial et bon enfant comme vous me connaissez, il me suffit d'aller dans un théâtre, un bal, une soirée, dans un lieu quelconque où il y a plusieurs personnes et qui paraissent gaies, pour me sentir tout de suite plein de haine contre moi et contre les hommes. Et ce n'est point raffinement psychologique ni perversité nerveuse. Enfant et plus ardent à jouer que je ne puis vous dire, je me rappelle que la vue d'enfants occupés à jouer me désespérait.

Et la première figure que j'aperçus à Bullier, ce soir-là, fut un étudiant qui avait été

mon camarade de collège, et qui m'avait à ce titre prêté cinquante francs le printemps d'avant. Il étudiait la philosophie : c'était cela, j'imagine, qui avait maintenu en lui cette bestialité dont il est d'usage qu'on se débarrasse dès la sortie du collège; car, malgré qu'il me sût pauvre et sans emploi, il se jeta sur moi, me contraignit à prendre un bock en sa compagnie et me déclara qu'il se plaindrait à mon père si je ne le payais pas dans le courant du mois.

Je dus, en outre, m'informer de sa santé et du progrès de ses études. Et comme j'avais vingt francs dans ma poche, je résolus, puisqu'il en était ainsi, de les dépenser le soir même. J'étais décidément trop malheureux, mes amis me trahissaient, seul l'amour d'une femme pourrait me sauver.

Mais en vain je considérai l'une après l'autre les jeunes femmes qui passaient près de moi. Je lisais dans leurs yeux un dédain si

insolent, ou une sollicitation si banale, que je ne me sentais pas le courage de confier ma destinée à de si fâcheuses créatures. Je ne la trouverais donc jamais celle qui aurait besoin des trésors de mon cœur, et à qui je pourrais les offrir, avec même un louis par-dessus le marché ? Non, il me faudrait toujours errer seul dans la vie ! Sarah aurait pu m'aimer, et je l'avais éloignée de moi ! Où était-elle à présent ? Je méditai de lui écrire. Je me regardai dans une glace : j'étais laid, mal vêtu, avec un nez trop long. Jamais aucune femme n'aurait besoin des trésors intérieurs d'un personnage aussi déplaisant. L'orchestre continuait son tapage : il me rythmait l'angoisse comme aux autres la joie. Je compris que Sarah elle-même ne m'avait pas aimé.

Je m'étais assis sur un banc du jardin. J'aperçus devant moi une créature extravagante qui, seule au milieu du sentier, dansait,

ou plutôt tournait, tournait, seule, extravagante, enroulant autour d'elle, puis déroulant au vent une écharpe rouge. A peine l'avais-je aperçue que je me sentis trembler. Et longtemps je la contemplai sans distinguer ses traits, ni rien d'elle que ce tournoiement continu de sa forme sombre et de l'écharpe rouge.

Le tournoiement s'arrêta. Je découvris alors que cette étrange danseuse était une fillette d'une quinzaine d'années, misérablement vêtue, avec un chapeau de vieille femme qui lui cachait le visage. L'écharpe rouge se trouva être une façon de châle ou de cache-nez, dont elle s'enveloppa les épaules sitôt la danse finie. Après quoi elle me vit qui la regardais : elle me sourit, s'approcha de moi, me demanda de lui offrir un bock.

Voilà donc pourquoi j'avais tremblé en l'apercevant ! Elle m'aimait, son sourire me l'avait prouvé ! Et j'avais pressenti que celle-

là m'aimerait ! Et quelle âme surnaturelle était son âme, pour la faire ainsi tournoyer, seule, dans ce triste jardin ! Et comme j'étais beau, avec mes longs cheveux mélancoliques, avec tout mon génie dans mes yeux ! Et comme elle était belle !

Belle, non certainement elle ne l'était pas ; je dus le reconnaître une fois pour toutes dès l'instant d'après. Elle avait le visage et le corps d'une enfant, mais d'une pauvre enfant anémique, nourrie au hasard, trop tôt jetée dans la vie. Même elle aurait été laide sans le charme bizarre de ses deux petits yeux verts, relevés sur les tempes à la japonaise, et qui contrastaient par leur naïve gaîté avec le sourire vieillot de ses lèvres. Elle n'était pas intelligente, non plus, ni adroite à son métier : car elle ne me dit rien pendant qu'elle restait assise près de moi, et les menus compliments que je lui adressai, elle ne parut point les comprendre. Elle avala d'un trait le bock que

je lui avais fait servir, se tint un moment encore immobile, puis se leva de sa chaise et voulut me quitter.

Ce prompt dénouement de notre liaison ne me fâchait guère: aussi bien, j'en étais à me demander comment je me délivrerais d'une compagnie qui m'ennuyait, et je me réjouis de pouvoir garder mon louis pour une occasion plus sortable. Je donnai pourtant mon louis à la jeune fille, quand je la vis se lever. Avec un tel chapeau et ce manteau gris, sans doute elle était si pauvre que ce royal cadeau, pensais-je, allait lui révéler la grandeur de mon âme. Et le fait est que l'enfant parut, non seulement heureuse, mais un peu surprise. « C'est pour moi? » me dit-elle en resserrant ses petits yeux. Elle eut un instant l'idée de se rasseoir près de moi; mais l'orchestre redoublait son tapage, et peut-être la singularité de mes compliments l'avait-elle effrayée. Du moins avant de s'enfuir elle me

tendit sa maigre joue tout empâtée de carmin : « Embrassez-moi ! » Je l'embrassai, et bientôt je la vis tourner, tourner, avec son écharpe autour d'elle ; et je la vis ensuite assise à une autre table, buvant le bock que lui avait offert un autre amoureux.

Mais à l'instant où j'allais sortir du bal l'enfant m'aperçut, elle me sourit de ses petits yeux verts relevés à la japonaise. « Embrassez-moi ! » me dit-elle en me tendant la joue. Je l'embrassai.

Quand j'eus la pensée de lui demander son nom et de lui avouer mon amour, j'étais déjà sur le boulevard Saint-Michel, séparé d'elle par les deux francs d'entrée du bal Bullier. Mais longtemps je marchai devant moi sans souci de mon chemin, et je ne dormis point de la nuit : j'étais tout au bonheur d'avoir gagné l'amour d'une aussi délicieuse maîtresse. Était-ce une ouvrière, comme beaucoup des jeunes filles qui viennent, le

dimanche, danser à Bullier? Elle allait pendant huit jours parler de moi à ses compagnes d'atelier. Ou bien était-ce une simple fille du boulevard, qui offrait son lit au premier venu moyennant quelques francs? Je savais du moins qu'à moi c'était tout son cœur qu'elle avait offert, et j'en étais ravi, tandis que j'aurais été fort embarrassé de me trouver dans son lit. Elle était si petite, si malingre, elle ressemblait si peu à une femme! Je ne pouvais croire qu'elle fût une femme, ni destinée à devenir jamais rien de pareil. Elle m'apparaissait comme une fleur de féerie, une délicate fleur enchantée : pour moi seul elle avait poussé, et je devinais qu'elle s'était épanouie au chaud éclat de mes yeux.

Oui, Monsieur, elle m'apparaissait comme une fleur enchantée! Et c'était vraiment une fleur enchantée, cette petite Marie dont j'ai pour la première fois, ce soir-là, respiré le sur-

naturel parfum. Chacun des morceaux de ma vie que j'évoque ainsi devant vous me trouble et m'émeut plus que n'ont fait, en leur temps, les aventures que je vous raconte ; et chacune des figures dont je vous parle, je la revois tour à tour qui me sourit tristement. J'aurais dû vous aimer et maintenant je vous aime, vous toutes, chères et pures images que j'ai profanées ! Mais pas une de vous n'a laissé dans mon cœur la mortelle détresse qu'y a laissée cette petite danseuse de Bullier, Marie, fleur enchantée d'une trop cruelle féerie !...

Excusez-moi, Monsieur, je vais reprendre mon histoire. Mais comment aurai-je la force de vous raconter par le détail une histoire si affreuse ? Sans cesse je m'efforce de l'oublier, et sans cesse elle me revient à l'esprit, plus présente et plus accablante !

Sachez seulement que la petite Marie était une fille publique : sachez que je la revis le

dimanche suivant, que sans hésiter elle consentit à venir demeurer chez moi, que je vécus huit jours en tête-à-tête avec elle, et qu'au bout de ces huit jours je l'ai chassée comme on chasse un chien!

Je l'ai chassée parce qu'elle ne m'aimait pas, ou plutôt parce qu'elle se refusait à faire semblant de m'aimer. Elle m'obéissait en toute chose, elle était heureuse de vivre avec moi, elle prenait en souriant sa part de ma misère. Elle s'étonnait à peine de mes excentricités, résignée à cela comme au reste. Seulement, elle se refusait à faire semblant de m'aimer. Quand je l'embrassais, elle ne paraissait y trouver d'autre plaisir que celui de me causer du plaisir. Je lui fournissais mille occasions de me témoigner une tendresse passionnée, et elle ne m'en témoignait point. Elle me rappelait régulièrement mes droits sur elle, mais sans affecter d'avoir besoin que j'en use. Je vous ai dit qu'elle avait

quinze ans. Elle ne savait rien de la vie, elle ne savait rien de moi, sinon que j'étais un jeune homme, et qui l'avais reçue dans mon lit. Tandis qu'elle aurait dû se fâcher de ma barbe mal rasée qui déchirait ses pauvres joues, et de mes déclarations apprêtées qu'elle ne comprenait pas, et des grossiers reproches que souvent j'y mêlais, elle me traitait comme elle eût traité n'importe quel autre homme, le plus beau, le plus riche, le meilleur homme qui l'aurait recueillie. Et voilà pourquoi je l'ai chassée !

Mais non, ce n'est pas vrai ! Je connais trop le secret motif de ma conduite envers elle ! Je l'ai chassée parce qu'elle était une créature surnaturelle, parce que sa supériorité m'humiliait, parce que j'aurais dû m'agenouiller devant elle, et qu'un stupide orgueil me défendait de m'agenouiller devant personne !

... Je vois que ce souvenir m'affole. Il faut

tout de même que j'essaye de reprendre la suite des faits, pour vous expliquer l'horrible impression qui m'en est restée.

Je demeurais alors dans la rue Lepic, à Montmartre. J'avais loué tout meublé un petit appartement de deux pièces, avec une cuisine. Et c'est là que j'ai conduit ma nouvelle maîtresse, le soir de ce dimanche où je l'ai revue. Elle était ravie de mes deux chambres, ravie de ma cuisine, où elle me promit de me faire la *popote*, ravie de mon piano : j'allais lui apprendre la musique, elle me pria de lui donner tout de suite la première leçon.

Le matin elle dormait, enfouie sous les draps. Sans me soucier d'elle autrement, je me levais, je jouais des fugues de Bach et des sonates de Beethoven. Tout à coup j'entendais de la chambre à coucher sa petite voix enrouée qui me criait: « Joue encore ce morceau ! » C'étaient les finales des sonates qui

lui plaisaient, avec leurs rythmes vifs; mais elle me déclarait que le reste était très ennuyeux, les fugues en particulier. Et je ne manquais pas de jouer des fugues, pour la punir de son mauvais goût.

Et puis elle se levait, et je la laissais seule jusqu'au déjeuner, après lui avoir donné quelques sous pour *faire son marché*. Elle aimait les épices, les salades, la viande de charcuterie. J'ai mangé aussi mal que possible pendant ces huit jours de notre vie en commun. Mais ce n'est pas de cela que je la haïssais. Je la haïssais notamment de vouloir toujours, dans l'après-midi, se promener avec moi, et de s'arrêter si longtemps aux devantures des boutiques, et de me demander à propos de chaque robe à l'étalage si cette robe lui irait bien, et de me proposer, lorsque je la menais au Luxembourg, de courir chacun d'un côté pour voir qui courrait le plus vite.

Elle me pria un jour de lui montrer la foire de Saint-Cloud. Nous louâmes un bateau ; cinq minutes je ris avec elle de ses enfantillages; mais, comme nous étions débarqués dans une île, qu'elle y avait cueilli des poires sur un arbre, et que le propriétaire de ces poires était venu nous réprimander, je me sentis plein de haine pour la petite folle qui m'avait entraîné dans une aussi sotte équipée. Je lui refusai la permission de ramer à ma place, pour le retour: je me fatiguais à ramer, je la maudissais de me valoir cette fatigue, je prenais un air abattu, elle riait, et son rire m'exaspérait. Nous montâmes sur les chevaux de bois. C'était moi qui, le matin, avais dit à Marie que j'adorais les chevaux de bois. C'était moi aussi qui avais proposé de louer le bateau, et qui avais eu l'idée de voler les poires. N'importe : je sentais que tout cela je l'avais fait à cause d'elle. Et quand nous allâmes manger des pommes de terre frites

dans une gargote voisine de l'église, Marie eut beau me demander ce que j'avais pour rester si maussade. Je lui répondis que je n'avais rien, et la nécessité de ce mensonge acheva de me la faire haïr.

Dès la première nuit, elle m'avait raconté son histoire. C'était une enfant si simple et d'une nature si droite, que toujours il lui a été impossible, non seulement de mentir, mais de déguiser ses sentiments, de feindre un goût ou un plaisir qu'elle n'éprouvait pas. Et c'est de tout cela que je la haïssais. Lorsqu'elle me trouvait risible, elle ne pouvait s'empêcher de rire; lorsque, dans la rue, un passant lui plaisait, elle ne pouvait s'empêcher de me le signaler. Et jamais elle ne voulait m'avouer que, moi, elle m'adorait! Elle mettait sans cesse son petit cœur à nu devant moi; j'aurais dû y voir les plus gracieuses roses qui aient poussé, en aucun temps, dans le cœur d'une femme; mais je

cherchais uniquement à m'y voir moi-même, et j'étais furieux de ne pas m'y trouver.

Voici donc son histoire. Sa mère était une fille publique, une affreuse créature qui avait quitté son village pour venir s'amuser à Paris. Du plus loin qu'elle se souvenait, la petite Marie avait vu sa mère courtisée, possédée par des amants de rencontre. A cinq ans, elle-même avait été livrée à un vieillard qui l'avait jugée plus à son goût que sa mère. Et pendant les dix années qui suivirent, elle avait été contrainte à se promener dans les quartiers riches avec des allures d'enfant vicieuse, pour exciter les flâneurs. Sa mère la battait lorsqu'elle rentrait sans rapporter de l'argent ; elle la battait lorsqu'elle rentrait avec de l'argent, car elle comprenait alors que sa fille se conduisait mal et qu'il fallait l'en punir. Un jour enfin la petite, dans ses allées et venues sur le boulevard Saint-Michel, fit la rencontre d'une brave fille qui eut

pitié d'elle. Sur ses conseils, Marie s'enfuit de chez sa mère, se logea dans un hôtel du Quartier-Latin. Elle allait à Bullier les soirs de bal; les autres soirs, elle se promenait au long des rues avec son amie; elle gagnait son pain du mieux qu'elle pouvait.

Mais ni la vie qu'elle menait, ni l'exemple de sa mère, ni le sang de sa mère, rien n'avait empêché la petite Marie de rester une enfant, avec toute la pureté et toute l'ingénuité et toute la fraîcheur d'une âme d'enfant. Elle n'aimait que jouer, courir, sauter, grimper aux arbres, habiller des poupées ou nourrir des oiseaux. Dès le lendemain de son arrivée chez moi, elle acheta des serins, et posa la cage au milieu de la table, dans la salle à manger, pour jouir de ma joie quand je reviendrais. Elle s'amusait des moindres choses. Les plus misérables boutiques avaient pour elle un attrait mystérieux. Elle me forçait à quitter mon piano pour venir voir, de la fenêtre, la

toilette comique d'une dame, ou la gentille allure d'un bébé. Elle causait aux chiens et aux chats, qui, d'ailleurs, l'adoraient d'instinct, tout de suite accouraient vers elle. Un jour que nous traversions les Tuileries, je dus assister, coup sur coup, à quatre séances de Guignol : elle aurait pleuré si je lui avais refusé ce plaisir.

Ou plutôt non, elle n'aurait pas pleuré ! Elle m'aurait détesté, mais elle n'aurait pas pleuré. Elle était trop fière pour pleurer. Car Marie n'était pas seulement une enfant, voyez-vous, c'était encore une petite princesse. Ni son métier ni le sang de sa mère ne l'avaient empêchée d'être une petite princesse.

Sa mère avait été jadis la maîtresse d'un vieux prince styrien, et c'est de lui qu'elle avait eu cette enfant. Marie aimait à se rappeler les visites de son père, les tendres baisers qu'elle en avait reçus. C'était un homme

grand et maigre ; il portait une perruque noire que la petite s'amusait à retourner sens dessus dessous. Puis, un jour, le vieillard était parti, et jusqu'à sa mort il n'avait plus donné de ses nouvelles. Quelque mauvais mensonge de sa maîtresse, probablement, la lui avait rendue odieuse ; peut-être avait-il douté qu'il fût le père de l'enfant. Mais il l'était, Monsieur, il l'était à coup sûr ; vous l'auriez juré tout de suite en voyant Marie.

Vous savez l'histoire de la fille de roi, toute en haillons et chaussée de sabots, qui gardait sous ce déguisement les formes délicates d'une jeune reine. On la fit coucher sur un lit très haut, vingt matelas superposés ; mais la fille de roi ne put dormir de la nuit, gênée par un grain de pois qu'on avait caché au fond du lit. Et de même, sous la chétive enveloppe de son corps tant de fois battu, Marie gardait l'âme d'une princesse : non point à la façon des princesses que vous pouvez avoir

connues, mais comme on voit dans les contes de fées.

Impossible d'imaginer une âme plus noble, plus désintéressée, plus dédaigneuse du monde. Je vous ai déjà dit sa véracité : ce n'est pas qu'elle crût le mensonge immoral, ni qu'elle aimât la vérité ; mais la tromperie lui paraissait indigne d'elle, comme aussi l'extrême passion, l'attachement aux choses, et toutes les formes du vice. Jamais elle n'enviait rien aux femmes qu'elle rencontrait. Je ne crois pas qu'elle ait jamais eu conscience des misérables hardes qu'elle portait. Mais elle considérait les robes les plus élégantes comme encore au-dessous d'elle ; elle en jugeait avec un goût sûr et léger, dont la native finesse ne manquait pas de m'humilier.

Un jour, je la conduisis au Musée du Louvre : là, du moins, je lui montrerais mon goût à moi. Mais non, c'est elle qui me montra son goût, comme toujours. Car elle était

souvent allée au Louvre, lorsque sa mère l'envoyait pour la chasse que vous savez. Elle avait choisi quelques tableaux, qu'elle fut enchantée de revoir. Elle ne s'inquiétait, en vérité, ni du nom des peintres, ni de leur pays ; mais elle se rappelait que dans tel tableau il y avait une belle robe de satin ; dans tel autre, un paysage calme et triste, suivant son cœur ; ailleurs encore un visage de femme si doux, qu'elle en avait pleuré. En musique aussi, elle jugeait de suite ce qui était fait pour lui plaire. Elle préférait les œuvres anciennes à celles d'à présent, sans même se douter qu'elles étaient anciennes. Elle avait appris à lire, mais la lecture l'ennuyait. Ainsi elle était à l'aise dans les œuvres d'art, comme si elle eût été élevée à les apprécier. Meubles, bijoux, toilettes, elle y reconnaissait aussitôt ce qui pouvait convenir à la fille d'un roi. Et vous l'auriez fait coucher sur cent matelas superposés, que le grain

de pois au fond du lit l'aurait empêchée de dormir.

Elle était fière ; elle ne savait ni pleurer, ni supplier, ni demander pardon. Toujours elle riait, mais il y avait sous son rire un flot profond de mélancolie ; et peut-être n'était-elle si gaie que pour éviter de l'entendre couler. Elle ne se faisait aucune idée de la valeur de l'argent. Elle ne désirait rien ; mais elle ne pouvait avoir vingt sous sans les dépenser aussitôt de la façon la plus folle. Car elle était aussi d'une bonté de princesse. Elle possédait un flair singulier pour découvrir partout les misères secrètes. A peine installée chez moi, elle connaissait déjà toute la vie de nos voisins. Elle avait notamment remarqué, dans la cour de la maison, une pauvre femme avec cinq enfants ; et elle donnait à ces cinq enfants l'argent que je lui avais remis pour s'acheter un chapeau. Ou bien elle apercevait dans une boutique un objet dont elle n'avait nul besoin,

mais dont la couleur lui plaisait; et tout de suite elle entrait l'acheter, elle me le montrait, s'ingéniait à m'expliquer le profit qu'elle allait en tirer; et le soir elle m'avouait en riant qu'elle avait donné son emplette à une amie de Bullier, qui précisément en mourait d'envie.

Toutes ces qualités dont je vous parle avec admiration, Monsieur, ce n'est pas d'aujourd'hui que je les admire. Je commençais déjà, lorsque j'ai rencontré la petite Marie, à me dégoûter de mon ancienne conception trop intellectuelle de la vie, et déjà je me figurais qu'il n'y avait pour me toucher que les sentiments simples, les naïvetés enfantines. Je me rappelle que, la première nuit que je passai avec Marie, je me fis un devoir de lui expliquer le détail de mes idées et habitudes morales. Je lui dis que j'étais noble de naissance et d'âme, que je ne croyais pas à la réalité du monde, que je haïssais les besoins

violents, et toutes les soi-disant joies qui viennent de l'esprit. Je n'aimais que les plaisirs ingénus, de courir, de sauter, de grimper aux arbres. Je n'admettais pas l'argent, je dédaignais le luxe le plus magnifique comme encore indigne de moi. Je déclarai à Marie que, si elle voulait rester auprès de moi, elle aurait à être bonne, charitable, pleine de sollicitude pour toutes les souffrances. Elle aurait aussi, je le lui déclarai, à ne jamais me témoigner d'autre sentiment qu'une résignation amicale : car je savais qu'il lui serait impossible d'éprouver d'autre sentiment, et toute fausseté me faisait horreur. Je lui énumérai enfin, comme étant les seules vertus que j'appréciais, toutes les vertus qu'elle avait. On l'aurait prise pour la soudaine réalisation de l'idéal moral qu'en cette première nuit je lui avais exposé. Mais je lui avais exposé mon idéal avec un sérieux si tragique, et peut-être un si manifeste effort

d'exaltation intérieure, qu'elle se mit à rire au plus beau de mon discours : et ce fut dès ce moment que je la détestai.

Car toutes ces vertus que je lui vantais, je les aimais par affectation ; tous ces goûts n'existaient que dans mon cerveau, où ils étaient venus pour réagir contre mes goûts d'autrefois. Et ces goûts et ces vertus étaient sa nature, à elle. Je lui expliquais la supériorité de Guignol sur les pièces de théâtre ; mais à mes explications elle préférait Guignol, et j'enrageais de la trouver si enfant. Je lui manifestais mon mépris de l'argent ; mais elle m'interrompait pour me demander dix sous qu'elle donnait à un pauvre ; et son mépris de l'argent me paraissait monstrueux.

Lorsque je la vis à Bullier, la seconde fois, je lui avouai que c'était son amour de la danse, surtout, qui m'avait attiré vers elle. J'avais été si touché de rencontrer une femme qui aimait la danse pour la danse, pour la

sensuelle ivresse et l'oubli de tout qu'elle procure ! Moi aussi, j'aimais la danse ; et je promis à l'enfant de danser avec elle bientôt, un autre soir où je serais moins ému. Mais il faut croire que cela encore n'était chez moi que pure comédie : car c'est surtout par son amour de la danse que la petite Marie m'a exaspéré. Elle éprouvait un besoin instinctif, irrésistible, de s'étourdir en dansant. Elle qui tenait si peu au reste des choses, par ce seul point elle était du monde. Tous les soirs après dîner elle me demandait de la conduire à Bullier, et toujours je refusais, prétextant un mal de tête ou quelque besogne ; et si vous aviez vu avec quelle douce moue résignée elle s'accommodait de mes refus ! Mais je l'apercevais qui, dans ma chambre, tout à coup. se levait, retroussait ses jupes, et tournait, tournait, se chantonnant à elle-même un rythme de valse ou de galop. C'est au sortir de ces crises qu'elle était le plus tendre pour moi.

Toute rouge et le souffle haletant, elle accourait sur mes genoux. « Embrasse-moi ! » me disait-elle. Mais dans cette tendresse même je soupçonnais un remords ; et je la haïssais, tandis que j'aurais dû m'agenouiller devant elle.

Un soir, un triste soir de dimanche, je lui permis enfin d'aller à Bullier. Un ami m'avait invité à passer la soirée avec lui ; cette fois au moins je serais libre et pourrais me plaindre à quelqu'un qui me comprendrait. Lorsque je rentrai chez moi, à deux heures du matin, Marie n'était pas rentrée : elle ne rentra qu'à neuf heures. Elle me dit qu'elle avait manqué le dernier omnibus, et qu'une amie lui avait offert son lit jusqu'au matin. Elle ne mentait pas, je n'ai pas eu un moment l'idée qu'elle mentait. Je lui avais donné la veille vingt sous pour l'omnibus. Bullier est loin de Montmartre, et la pluie et le vent, depuis le soir, n'avaient pas cessé. Mais tout de

même il me parut que je venais de recevoir un impardonnable affront. Si Marie m'avait aimé, par la pluie et le vent elle aurait traversé le monde pour me rejoindre. Et si elle ne m'aimait pas, de quel droit restait-elle avec moi ? J'aurais dû me demander de quel droit elle subissait la dure vie que je lui infligeais, mes continuelles bouderies, mon regard méchant qui arrêtait les naïves expansions de son cœur. Mais j'avais assez d'elle : je le lui dis, et lui ordonnai de s'en retourner à l'endroit d'où elle sortait.

Elle était résignée et fière. Jamais je ne l'ai vue pleurer ni implorer une grâce. Elle ne me répondit rien, ce jour-là ; elle prit dans un coin de la chambre sa misérable valise, et s'apprêta à y ranger ses effets. Et ce fut moi qui cédai. Pour la première fois depuis que je la connaissais, je devinai tout à coup l'être surnaturel qu'elle était. Une petite princesse, voilà ce que le hasard avait

mis sur ma route, voilà ce que j'allais en chasser pour toujours, sans autres motifs que mon égoïsme et ma vanité ! Du moins, je me jurai de réparer ma faute. Je rachèterais huit jours d'humiliation que m'avait valus cette créature en me montrant son égal.

— Marie, lui dis-je, je t'en prie, oublie ce qui s'est passé, et reste avec moi !

Elle ne fit point comme autrefois Sarah, qui avait feint de vouloir partir pour me contraindre à lui demander pardon. Elle s'interrompit dans ses empaquetages, repoussa du pied la valise, et resta. Mais partir ou rester lui était dès lors indifférent : je le lus dans ses clairs petits yeux, et je recommençai à la détester.

C'est l'après-midi de ce même jour, Monsieur, que je l'ai décidément chassée. Je sentais depuis le matin que j'allais la chasser, et je sentais que la chasser serait m'avilir tout à fait, et je la détestais d'être la cause de mon

avilissement. Je me souviens que ce fut une journée sinistre, où je vécus avec l'impression d'une fatalité qui planait sur moi. Il pleuvait, les rues étaient empêtrées de boue, et des cent francs que j'avais empruntés le dimanche précédent il me restait vingt sous. Nous allâmes déjeuner à crédit dans une crémerie de la rue des Abbesses. Puis je conduisis l'enfant à Passy, où j'espérais trouver encore à emprunter quelques francs. Nous fîmes à pied ce long trajet de Montmartre à Passy. Plusieurs fois je voulus déclarer à Marie que je l'aimais, que je la suppliais de me pardonner ; mais au lieu de lui parler je me contentais de lui prendre la main en marchant, et je m'indignais de ne pas la voir répondre d'une façon plus tendre à cette marque de tendresse. Je vous ai dit qu'il pleuvait, et que nous pataugions dans une boue terrible.

Sur la place du Trocadéro, je remis à Marie

mes vingt sous. Pendant que je ferais ma visite, elle allait rentrer à Montmartre, et préparer le dîner. Et quand je revins sur la place du Trocadéro, une heure après, avec cinq francs dans ma poche, j'aperçus la folle enfant qui m'attendait toute souriante au même endroit où je l'avais laissée. Elle m'avoua qu'elle avait rencontré un mendiant aveugle avec une petite fille jolie comme une chatte, et qu'elle leur avait donné les vingt sous, puisque aussi bien je lui avais promis de me procurer de l'argent. Voilà ce qu'elle me dit. Pourquoi me le dit-elle d'un ton si joyeux et si calme, au lieu de rougir de honte pour m'apitoyer ? Je la fis monter dans l'omnibus sans lui adresser une parole. Et sitôt dans ma chambre, je lui déclarai que cette fois tout était fini entre nous.

Je suis persuadé que si elle ne m'avait pas désobéi, et fût rentrée de suite à Montmartre avec les vingt sous, je l'aurais tout de même

chassée à mon retour. Je ne l'ai point chassée parce qu'elle a donné les vingt sous à la fille du mendiant, ni parce qu'elle a passé la nuit précédente hors de chez moi. Ce n'est pas moi qui l'ai chassée, non, Monsieur, je vous assure que ce n'est pas moi ! Une fatalité me poussait. Vous savez que je n'ai pas honte de vous confesser mes pires faiblesses ; mais ce n'est pas moi qui ai chassé la petite Marie, cette pure et douce fleur que le hasard avait fait pousser sur mon chemin pour le parfumer et l'orner, et pour m'aider à le suivre!

C'est la même fatalité qui, longtemps encore, m'empêcha de mesurer l'abîme de ma faute et de ma détresse. C'est elle qui m'empêcha de répondre à une lettre que je reçus de Marie, un mois après son départ. L'enfant m'écrivait qu'elle était très malade, à l'hôpital de la Pitié, et que je lui ferais plaisir en allant la voir. Je n'y allai pas, je refusai d'entendre désormais parler d'elle. Pourquoi? Une fata-

lité me poussait. J'ai toujours pensé que c'était toute ma vie de comédies et de mensonges qu'elle me faisait expier d'un seul coup.

Car peu à peu je reprenais conscience. Je découvrais enfin quel royal trésor j'aurais pu conquérir, et comment je l'avais dédaigné. Chacune des heures passées avec Marie se présentait à mon souvenir, je voyais chacun de ses gestes, j'entendais chacun de ses mots; et dans un lugubre contraste je me rappelais ma conduite à moi, mes paroles et mes attitudes, jusqu'à cette dernière journée de notre vie en commun.

C'est Rousseau, je crois, qui se plaignait de trouver toujours trop tard, en descendant l'escalier, l'esprit dont il aurait eu besoin pour faire belle figure dans le monde. Ce cuistre n'avait de soin que de son esprit. Mais, moi, Monsieur, j'ai l'infirmité naturelle de toujours éprouver trop tard, et quand

enfin je reste seul après une rencontre, les sentiments que j'aurais dû éprouver pendant cette rencontre. Ma tendresse pour mes amis ne déborde de mon cœur que lorsque je les ai perdus ; et je suis condamné à ne ressentir d'amour que pour les femmes qui m'ont quitté.

De l'amour, jamais je n'en ai ressenti pour la petite Marie, ni avant ni après ces huit jours vécus avec elle. Elle n'était pas jolie, elle ressemblait trop peu à une femme ; et puis elle était trop parfaite, trop supérieure à moi pour m'inspirer de l'amour. Mais cette perfection que j'aurais dû tout de suite deviner et vénérer, je l'ai appréciée seulement lorsqu'il m'a été impossible d'en jouir. Et de jour en jour m'est apparue plus terrible la faute que j'avais commise.

Car je m'étais privé d'un trésor comme jamais plus je n'en rencontrerai au monde. Et j'en avais privé aussi le monde tout entier. Ces

princières vertus que je découvrais dans l'âme de Marie, je sentais qu'elles périraient vite sous les coups de la misérable existence où j'avais trouvé l'enfant engagée, d'où j'avais eu le devoir de la tirer, et où je l'avais au contraire repoussée plus avant. Ainsi le remords a grandi en moi, comme une plaie qui s'étendait et qui me brûlait. Je souhaitais que Marie fût morte ; je m'accusais de sa mort.

Elle n'était pas morte, cependant; mais j'avais eu raison de souhaiter qu'elle le fût. Je l'ai retrouvée quatre ans après, l'hiver passé, dans un autre bal, au Moulin-Rouge, où j'étais entré par hasard. Elle était devenue tout à fait jolie, avec un délicat visage souriant où scintillaient, plus naïfs qu'autrefois, ses petits yeux à la japonaise. Ou plutôt elle n'était pas jolie; mais elle avait pris en devenant femme les formes qui convenaient à une jeune princesse. Tout en elle était noble

et gracieux. Parmi ces vulgaires filles qui l'entouraient, vraiment elle s'épanouissait comme une fleur royale.

Elle avait pris les formes d'une jeune princesse, mais son âme d'autrefois s'était évaporée ; et quand je pus enfin l'observer, après une nuit d'humble et remerciante tendresse, je compris que ma tendresse avait été vaine, et que mon remords n'était pas près de cesser. J'avais devant moi une fille semblable à toutes les filles, plus désintéressée peut-être et plus indolente, mais tout de même incapable de voir autre chose dans l'amour d'un homme que l'argent, les cadeaux, et mille petits plaisirs de caresses et de flatteries.

Je découvris cela tout de suite : mais malgré que je l'eusse prévu, je me refusai à le croire. Deux mois durant, j'ai essayé de raviver au fond de l'âme de cette jolie jeune femme un reste de l'âme surnaturelle de la petite

Marie de Bullier. Vous ririez bien si je vous disais tout l'argent que m'a coûté cette entreprise. Et je n'ai rien demandé en échange, rien, pas même la faveur d'un baiser. Je voyais Marie tous les jours ; je guettais un geste, un mot, un sourire, qui me rendît la radieuse enfant de jadis. Elle était très touchée de ma bonté. Elle acceptait avec une affectueuse indulgence les excuses qu'à tout moment je lui présentais. Mais pas une fois elle n'a compris ce que je lui voulais. Un jour, je me trouvai si endetté que je dus m'interrompre de lui donner de l'argent. Elle me proposa alors de me prêter cent francs, car je vous ai dit qu'elle avait un cœur excellent. Et je vis clairement dans ses yeux que de jour en jour désormais elle comprendrait moins ce que je lui voulais.

Et je lui ai dit adieu, je ne la reverrai plus. C'est une brave fille qui a le corps et le visage d'une jeune princesse, et qui vaut mieux infi-

niment que la plupart de ses pareilles. Mais ce n'est pas elle qui pourrait me consoler de la perte de la petite Marie, que j'ai chassée de chez moi par une pluvieuse soirée d'automne, chassée et tuée, tandis que j'aurais dû passer ma vie à la servir, agenouillé devant elle.

SEPTIÈME ET DERNIER RÉCIT

Où l'on trouvera toutes sortes d'aventures

Misère ! Misère !
R. Wagner.
(*Parsifal*, acte III.)

Les meilleures choses ont une fin. Nous étions arrivés au dernier jour des fêtes de Bayreuth : encore une représentation de *Parsifal*, ce soir-là, et le lendemain matin en route pour Paris ! Aussi étions-nous convenus avec Valbert de déjeuner ensemble vers onze heures et de ne plus nous séparer qu'au théâtre. Peut-être en coûtait-il au pauvre garçon d'avoir à me débiter d'une seule traite le reste de ses confidences, ou d'avoir à les raccourcir. A peine s'il mangeait. Et quand il eut fini de me voir manger, s'asseyant tout

près de moi sur la terrasse du restaurant, il me dit :

Il y aura cinq ans bientôt, Monsieur, que j'ai rencontré au bal Bullier la petite Marie, dans sa toilette de Cendrillon ; et c'est l'hiver dernier seulement que j'ai retrouvé au Moulin-Rouge le sépulcre blanchi qui avait pris la place de cette surnaturelle créature. Vous pensez bien que, dans l'intervalle de ces quatre ans, mon cœur n'est pas resté en repos : c'était un cœur trop heureusement doué pour demeurer inactif.

Je ne vous raconterai pas cependant le détail de mes efforts, pendant ces années, pour fixer mon amour, et pour donner à mon besoin d'exaltation sentimentale un objet nouveau. Aucun de ces efforts ne m'a réussi, aucun même ne m'a laissé un souvenir un peu saillant. Après d'interminables hésitations, je choisissais une femme ; je l'abordais, imposant de prodigieux sacrifices à ma timidité et à mon goût de

silence ; cinq minutes je m'ingéniais à dire des paroles, à prendre des attitudes, qui me fissent aimer ; et bientôt ma défiance des autres et de moi-même, ma fatigue, mon sentiment de l'universelle inutilité, tout cela m'arrêtait dans la poursuite commencée. De temps en temps aussi je m'avisais de remplir les devoirs de mon sexe ; c'était encore un sacrifice : j'évitais au moins d'y rien engager de mon cœur ni de ma pensée.

Les trois premières années qui ont suivi ma rencontre avec Marie, je les ai vécues, en somme, dans un lamentable état d'inquiétude, de remords, d'abattement et d'ennui. Parfois je me sentais plein d'ardeur, avec un beau chemin triomphal se déroulant devant moi ; puis des crises survenaient de désespoir mêlé de regrets ; et puis les crises se passaient, me laissant une amertume vague, une honte, un désir de me racheter un jour à mes propres yeux par quelque trait d'héroïsme.

Une maladie d'estomac se joignit à cet état moral, la quatrième année, pour achever de m'isoler du siècle. Toute nourriture m'écœurait, et, par contrecoup, tout le reste des occupations humaines. Je ne sortais pour ainsi dire plus jamais de chez moi. Je redoutais comme une épreuve terrible la nécessité de causer, même avec mes amis les plus chers. Et j'avais, naturellement, renoncé au travail : je me jurais seulement de me mettre à l'œuvre bientôt, au premier rayon de santé.

Je passais mes journées étendu sur un canapé, sans autre compagnie que des cigares et un chat. Il n'y avait pas jusqu'à la lecture qui ne me fût devenue pénible. Je m'entraînais, en particulier, à détester les philosophes, et tous les auteurs à idées, les raisonneurs, les constructeurs, et ceux-là aussi qui m'avaient autrefois suggéré ma conception du monde. Car je n'ai pas besoin de vous dire — après ce que vous savez de moi — que je

m'étais spécialement attaché dès ma jeunesse aux théories des idéalistes, Platon, Berkeley, Fichte. J'avais appris d'eux que l'univers extérieur était un rêve de ma pensée, que toute réalité réelle était en moi seul, et tout pouvoir de créer. Mais à présent il m'apparaissait que ces philosophes m'avaient appris cela d'une façon bien embarrassée, avec toute espèce de réticences et de périphrases ; et il m'apparaissait que sans eux j'aurais découvert à merveille l'essentielle vérité qu'ils m'avaient enseignée. Toujours est-il que je les trouvais, en fin de compte, infiniment ennuyeux, comme les autres : et c'est en quoi vous auriez de la peine à me démontrer que je me trompais.

Les poètes m'ennuyaient aussi. Je n'appréciais désormais chez eux que la musique de leurs vers. Encore les *Fugues* de Hændel, les *Fantaisies* de Mozart et les *Sonates* de Beethoven suffisaient-elles amplement à me fournir la somme de musique dont j'avais

besoin. Parfois il m'arrivait de lire, avant de me coucher, une *Méditation* de Lamartine : je la choisissais au hasard et la lisais d'une haleine, sans m'inquiéter un instant du sens des paroles : et cela même, peut-être ne le faisais-je que par une manière de scrupule, pour m'affirmer que je n'avais pas absolument renoncé à ma part des plaisirs de la poésie. Car, en vérité, la musique avait dès lors accaparé toutes mes facultés de jouissance artistique. Hændel, Mozart, Beethoven, je passais à mon piano les heures que je ne passais pas dans mon lit ou sur mon canapé. Je jouais toujours les mêmes morceaux, y découvrant toujours des beautés nouvelles. Et cette divine musique entretenait autour de moi comme une atmosphère enchantée de rythmes légers et de douces couleurs.

Les romanciers m'ennuyaient aussi... Mais au lieu de vous énumérer les écrivains que je ne lisais pas, j'aurai plus vite fait de vous

nommer ceux que je lisais. Je n'en lisais que trois : Michelet, Dickens et Dostoïevsky, et jamais depuis lors je n'ai lu que ces trois-là. C'est que seuls ils m'aidaient à *tromper le temps* de la façon qui me plaisait. Ces hommes d'une imagination violente m'empêchaient de former des jugements sur leurs œuvres, vain et stérile jeu de pédants où je n'étais que trop porté ; ils m'entraînaient de force devant les figures qu'ils créaient pour moi, me contraignant à les chérir, à les plaindre, ou à les haïr, à vivre enfin avec elles en dehors de cette réalité ordinaire où le temps me paraissait si long, si monotone, si difficile à tromper. Je suis doué, pour mon bonheur, d'un manque de mémoire incroyable ; à mesure que j'achève la lecture d'un ouvrage, j'en oublie les épisodes et même le sujet : de telle sorte que je puis relire indéfiniment les mêmes récits, rejouer indéfiniment les mêmes morceaux. Et ainsi,

par la grâce de ces bons magiciens, je ne passais pas mes journées sur un misérable canapé, dans une misérable chambre de la rue Lepic, mais à Londres, à Pétersbourg. ou à Versailles, toujours en compagnie de personnes qui m'étaient familières, qui ne se gênaient pour moi ni ne me gênaient, et qui *vivaient*, tandis que les plus chers de mes amis me faisaient l'effet d'inutiles fantômes.

Et ces livres même que je lisais, je ne les lisais guère : j'avais alors mieux que des livres, en vérité, pour m'occuper tout entier.

Je vous ai trop souvent parlé déjà des contes de ma nourrice. Mais c'est qu'ils ont eu sur moi une influence énorme ; et je les soupçonne d'avoir contribué plus sérieusement que Berkeley et ses confrères à me suggérer ma conception de la vie. Mon esprit en tout cas s'en est imprégné à jamais, de sorte que je ne puis avoir une pensée sans les y mêler. Et je me rappelle que dans l'un de

ces contes il y avait une princesse, une jeune princesse plus belle que le jour. Sa marâtre l'avait enfermée au haut d'un donjon, comptant sans doute l'y laisser mourir de solitude et d'ennui. Mais, dès le premier soir, une araignée reconnaissante rendit à la jeune princesse le spectacle du monde, dont on avait voulu la priver. Elle apporta sur le noir plancher de la cellule quelques bribes de terre ; elle y planta de petits arbres, de petits buissons, de petits épis, qu'elle fabriqua je ne sais plus comment ; elle y mit aussi de petits chats et de petits oiseaux, et de petites fermes avec des petits fermiers. Elle fit tant, que la jeune princesse retrouva en miniature, au haut de son donjon, tout ce qu'elle regrettait d'avoir perdu parmi les délices de la terre. Et je n'ai pas besoin de vous dire que la méchante marâtre en creva de dépit.

Eh bien ! j'étais moi-même pareil à cette prin-

cesse, pendant ces longues semaines de vie solitaire sur mon canapé. Comme elle dans le haut donjon, j'étais emprisonné dans mon cerveau. Seule de tout mon corps, ma tête vivait. Quand j'avais essayé de marcher devant moi, elle m'avait empêché d'avancer, trop encombrée des sentiments et de projets; j'avais alors ressemblé à ces enfants hydrocéphales qui ne peuvent faire un pas sans tomber. Mais désormais, je m'étais résigné à l'immobilité. Je ne tentais plus d'agir. J'avais rompu tout rapport avec le monde. Et voilà que le monde se reconstituait dans ma tête ; voilà qu'il venait à moi, qui avais renoncé à aller vers lui ! En devais-je la grâce à l'araignée protectrice qui, suivant les croyances populaires, habite le cerveau des rêveurs? Je ne sais; mais de jour en jour ma tête se peuplait de nouvelles visions. Sans faire un mouvement, sauf pour me tourner d'un côté sur l'autre ou pour allumer un cigare, je vivais une vie d'action, de

lutte, de triomphe. Les passions les plus variées me brûlaient tour à tour. Je voyageais au gré de ma fantaisie, tantôt parcourant sur un petit cheval kirghiz les steppes nues de mon pays, ou traversant à la nage le Dniéper entre des glaçons, tantôt m'asseyant à mi-hauteur de collines plantées d'oliviers pour suivre au loin le jeu des barques sur les flots bleus du Midi. Général, j'entrais vainqueur dans Varsovie, et la Pologne m'acclamait J'étais aussi le maître de la musique moderne : j'entendais les applaudissements fiévreux d'une foule qui était pourtant une élite, l'élite des royales jeunes femmes et des critiques de génie : à jamais je me l'étais conquise par les lentes et dolentes modulations de l'*Ondine*, un grand drame que je venais de finir jusqu'à la dernière note — dans ma tête, naturellement.

Créant pour la princesse prisonnière un petit monde en raccourci, l'araignée reconnaissante y planta surtout des violettes et des

lys : c'est du moins ce que ma nourrice m'a souvent affirmé. Mais dans mon petit monde à moi, dans ce délicieux monde de féerie qui avait daigné me monter à la tête, ce sont surtout des femmes et des jeunes filles que vous auriez rencontrées. Combien vous en auriez vu, Monsieur, combien ma simple et franche tendresse pour elles vous aurait touché! La fleur d'amour qui germait dans mon âme, elle s'est alors épanouie, comme ces roses qui s'ouvrent vermeilles et parfumées au premier soleil du printemps. Jamais avant ni après je n'ai été si parfaitement amoureux : jamais non plus je n'ai été si parfaitement heureux, car je suis né pour aimer. Aucune trace ne me restait de ma timidité, de mes hésitations, de mon égoïsme méfiant. J'aimais, j'étais aimé, toute ma vie n'était qu'un doux jeu. Ombres chéries qui me nourrissiez de vos sourires, mes seules amantes, hélas! pourquoi vous ai-je perdues?

Je me promenais au bord d'un lac immobile et bleu, tenant à mon bras la petite Marie, princesse de mon rêve, ma seule bien-aimée. Enfin ses yeux avaient pu lire dans mes yeux, et, sans rien oublier, nous nous étions tout pardonné. Nous avions, elle et moi, comme le sentiment d'une faute à racheter; et c'est cela qui rendait notre amour si parfait. Elle me montrait, avec son cri d'enfant surprise et ravie, la voile rouge d'un canot sur l'horizon rose: elle poursuivait les papillons, elle s'épuisait à courir, et puis elle revenait prendre des forces au foyer de mes yeux. L'adorable enfant était devenue une jeune femme sans cesser de rester enfant. Et j'étais pour elle un amant, un maître, un frère aîné, j'étais pour elle le monde tout entier. Joyeusement elle battait l'une contre l'autre ses petites mains de princesse. Et, quand le soir tombait, nous rentrions dans notre maison sous les vieux chênes ; je sentais le bras de

Marie qui frémissait à mon bras ; nous marchions sans nous parler, heureux d'entendre enfin résonner dans nos deux cœurs les mêmes harmonies; nous marchions lentement, immortellement, tandis qu'à nos pieds sommeillait le grand lac sombre, et que s'éveillaient sur nos têtes nos fidèles amies les étoiles.

Ou bien les hasards de mon rêve m'avaient conduit à Londres, et j'allais épouser ma seule bien-aimée, la timide jeune fille que, depuis l'enfance, j'avais adorée, Ruth, la sœur blonde et rose du brave organiste Tom Pinch. Oui, depuis l'enfance, je l'avais adorée. J'étais encore un enfant moi-même, lorsque Dickens me l'avait montrée allant attendre son frère dans la Cour des Fontaines. Les pavés de la cour se soulevaient pour la voir ; les fontaines, pour lui faire hommage, sautaient de vingt pieds plus haut qu'à leur ordinaire ; les oiseaux se taisaient,

tout au plaisir d'entendre le bruit de ses pas; les branches noires des arbres s'inclinaient vers elles; les vieilles lettres d'amour au fond des tiroirs s'agitaient, soudain ravivées sur son passage. Tout l'adorait, comment ne l'aurais-je pas adorée aussi? Et puis elle était si blonde et si rose, et son timide sourire révélait un cœur si naïf! Et maintenant ce n'était plus John Westlock, c'était moi seul qu'elle aimait! Ce n'était plus John Westlock, c'était moi qui la conduisais à travers les rues du paisible faubourg où nous allions demeurer. Que de jolis meubles dans les boutiques! Quelle joie, à l'idée que nous pourrions les acheter, quelque jour, bientôt, quand sa chaude tendresse aurait fait éclore mon génie! Et en attendant nous allions, nous tenant par la main: chacun de mes mots la grisait de bonheur.

Une autre fois, j'étais assis dans un boudoir, ou plutôt, non, je n'étais pas assis, j'étais

agenouillé près d'un vieux divan de la Perse; et sur le divan je voyais mollement étendue celle que j'aimais, ma seule bien-aimée, Mme Floriane, l'actrice que jadis à Douai j'avais poursuivie d'un culte si constant. Je l'avais conquise, enfin. Elle était trop pure et trop belle, et d'une beauté trop fragile, pour que j'eusse l'audace de la prendre dans mes bras; mais la hautaine fille m'avait donné sa main à baiser; et sa voix sonnait en de tendres aveux; et j'avais un spasme de bonheur à la contempler qui me souriait, de ce mystérieux sourire où s'alliaient, pour me charmer, la malice et l'ingénuité. Enfin je le savais tout à moi, ce sourire qui tant de fois avait enfiévré mes nuits! Et je tremblais, éperdu d'orgueil et de joie, car j'apprenais que, du premier soir où elle m'avait aperçu, au théâtre, celle-là aussi m'avait reconnu; et c'était pour m'aimer qu'elle m'avait permis de venir chez elle; et c'était pour m'aimer qu'elle

était descendue de sa loge, la nuit du bal masqué. Et moi, naïf enfant, qui n'avais pas voulu la comprendre ! Avec son sourire enchanté, et légèrement, tendrement, elle me raillait de ma modestie : et, moi, la mangeant des yeux, je savourais de nouveau l'affolante délice qui naguère me faisait pâmer, lorsque la blanche et svelte figure de Mme Floriane apparaissait sur la scène.

Voilà, Monsieur, quelles étaient, avec mille autres tour à tour, les compagnes de ma solitude. Elles surgissaient au hasard d'une lecture, d'un souvenir passager, d'une mélodie qui me bourdonnait à l'oreille. La fumée de mon cigare les amenait à moi, c'est elle encore qui les remmenait, quand j'étais las de les aimer. Je n'étais las d'aimer l'une d'elles, cependant, que pour aimer l'autre : car l'amour m'avait pris tout entier, et le reste des joies de la terre, malgré qu'elles s'offrissent à moi de la même façon, me semblaient

fades désormais en comparaison de celles-là. Ainsi, je vivais, goûtant sans arrêt les seules voluptés qui plaisaient à mon tendre cœur. Ces femmes belles et pures qui se succédaient auprès de moi, je ne me demandais pas même d'où elles venaient. Tout au plus je me rappelais avoir rencontré l'une dans un roman, l'autre dans un rêve, avoir jadis connu, puis perdu de vue, la troisième, pendant les lamentables années d'inaction et de somnolence qui avaient précédé ce réveil triomphant. Et c'était vraiment comme si ma vie antérieure, depuis l'enfance, n'eût servi qu'à préparer cette vie nouvelle : chacune de ses phases avait déposé en moi des germes féconds, un nom, un profil, une robe, un son de voix ; maintenant ces germes mûrissaient dans l'atmosphère chaude de ma chambre ; et c'était un monde de gracieuses, de touchantes images, qui toutes au premier appel accouraient dans mes bras,

d'autant plus parfaites à me séduire et à m'adorer qu'elles me connaissaient plus profondément, étant nées de mon âme.

Parfois seulement je m'affligeais de leur variété même, et de cette mobilité divine qui d'autres fois m'était si chère. Il me paraissait alors que mon bonheur eût été plus complet avec une seule femme, mais une femme en qui seraient réunies toutes les qualités que je pouvais désirer.

Et c'était, comme vous pensez, des qualités qu'on ne voit guère réunies. Car je la souhaitais tout ensemble brune et blonde, n'ayant pu me décider à choisir entre ces deux couleurs. Je la souhaitais robuste et ferme de cœur, pour me soutenir qui étais si fragile ; et puis je la souhaitais aussi délicate et faible, défaillante devant la vie, pour l'avoir à moi plus soumise. Et ces vains souhaits me valaient des instants de mélancolie, où je sentais toute mon âme s'affaisser. Mais bientôt

je ressaisissais au passage l'une de ces ombres légères qui flottaient devant moi : je l'animais de mon impérieux amour ; souriante elle accourait dans mes bras, et chassait ma tristesse sous un long baiser.

Et j'en étais là quand un soir, étendu sur mon canapé et fumant à mon ordinaire, je vis pour la première fois l'adorable Amie, celle qui devait être désormais, pour des semaines et des semaines, mon unique et fidèle compagne. Je l'appelle Amie parce qu'elle n'avait point d'autre nom ; jamais je n'ai eu le loisir de lui donner aucun nom, ni de songer à m'étonner de ce qu'elle n'en eût point. Mais je pourrais, en revanche, vous décrire sa délicieuse figure plus exactement et avec plus de détails que celle de personne, parmi les femmes que j'ai connues. Je l'ai regardée avec tant d'amour que son image m'est restée intacte dans l'esprit: je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir. Oui,

Amie, je te revois telle que tu m'es apparue dans ce bienheureux soir, telle que si longtemps tu as daigné être pour moi ! Mais je te revois lointaine, immobile, morte, ma bien-aimée, comme si un mauvais magicien avait paralysé mon cœur, lui ôtant son mystérieux pouvoir de te faire vivre toute à moi !

Sachez d'abord, Monsieur, que mon amie était aveugle. Pourquoi? Je me le suis souvent demandé depuis, dans ces cruelles nuits passées à l'appeler et à me désoler de sa perte. Pourquoi était-elle aveugle ? Peut-être parce que j'avais lu naguère un conte de Dostoïevsky où l'héroïne était boiteuse, et douce, et jolie, et tendre, à me faire haïr le beau jeune homme qu'elle aimait. Peut-être parce que j'avais rencontré dans mon enfance une petite fille atteinte de la cataracte, et que ses parents et les miens m'avaient laissé seul avec elle toute une après-midi, me chargeant de la distraire et de lui raconter des histoires. Mais

non : mon Amie était aveugle, simplement afin qu'elle eût toujours besoin de mes yeux et de mon bras, dans notre commun voyage à travers la vie, afin qu'elle me fût ainsi plus proche, et que le malheur où je la voyais me la rendît plus touchante. Ce n'est pas là, si vous voulez, un motif bien noble ; mais je vous ai livré assez de mon cœur pour y ajouter cela encore. D'ailleurs, il est arrivé deux ou trois fois que mon Amie n'était plus aveugle. Tantôt je l'avais conduite à un miraculeux chirurgien qui avait ouvert et rallumé ses grands yeux ; tantôt ses yeux d'eux-mêmes s'étaient rallumés, dans quelque royal musée où je l'avais menée.

C'était une jeune fée, et tour à tour elle m'apparaissait blonde ou brune, assidue à deviner mes secrets désirs. Mais blonde ou brune, elle m'offrait sans cesse le même beau visage pâle, tranquille et triste, un visage qui était vraiment comme la projection vivante de vingt

années de rêves et d'impressions fugitives. Elle était petite, ou plutôt frêle et délicate, telle exactement qu'il fallait pour ne point trop peser mon bras. Et à mon bras je l'avais toujours, si timide, si prête à s'alarmer d'un vain bruit, répondant par un amour si docile au protégeant amour que je lui offrais!

Je l'avais toujours à mon bras quand nous nous promenions : et c'était alors de lentes promenades au bord de la Seine, où ma voix pour l'émouvoir se teintait des tièdes nuances des arbres, de l'eau sous les vieux ponts, des palais endormis, et là-bas, de ces deux tours légères et massives, orgueil du monde. Délicieuses heures de paresse au long des rues, bruit de la foule à jamais en marche, et tant de figures singulières que je décrivais au passage ! Mon Amie était aveugle, mais je sentais son âme dans mes yeux.

Toujours je l'avais à mon bras quand nous nous promenions ; mais nous ne nous prome-

nions pas toujours. Nous préférions encore rester en tête-à-tête chez nous, dans l'élégant salon tout parfumé de silence que chaque jour nous meublions à notre fantaisie. Car j'oubliais de vous dire que le plus souvent nous étions mariés, et qu'une fortune nous était venue, je ne sais d'où : une petite fortune, mais nos désirs étaient si petits ! Mon Amie s'asseyait près de moi. Elle aimait à tenir ma main dans sa fine main tremblante. Elle ne me voyait pas, mais elle ne cessait pas de me regarder. Et je lui racontais les somptueux romans que j'allais écrire pour elle. Je lui lisais mes poèmes : était-ce l'admiration, ou l'amour, était-ce simplement le bonheur, qui illuminait d'un sourire son pâle visage, tandis qu'elle m'écoutait, sa fine main tremblante dans ma main ! Mais la voici qui se levait : elle marchait à tâtons dans la chambre; Dieu ! comme je suivais fiévreusement ses pas, comme la pitié débordait

de mon cœur en torrents d'amour et de joie !

Elle allait au piano. Elle jouait de singuliers préludes d'une tristesse résignée ; ou bien de sa divine voix si douce et si haute elle chantait, dans le calme du soir. Elle chantait les *lieds* de Beethoven, les *Cinq Poèmes* de Wagner, d'autres chants encore que je n'avais point soupçonnés, plus purs, plus imprégnés de mélancolie, plus émouvants que ceux-là.

Son âme, d'ailleurs, n'était rien qu'un chant prodigieux, la projection vivante de toutes les impressions qu'avait laissées en moi la musique des maîtres, depuis tant d'années. Son âme ! Il me suffit de fermer les yeux pour de nouveau l'entendre, un chœur d'accords doux et pâles, murmuré par des voix d'enfants. Hélas ! je puis encore l'entendre, mais comme un chœur de fantômes, et vainement je m'efforce de retrouver la troublante délice que j'en ai si longtemps ressentie. Je crois bien, à y son-

ger maintenant, que son âme était sœur de l'âme de la petite Marie, telle du moins qu'un douloureux souvenir me l'avait fait concevoir. Oui, mon Amie, elle aussi, était une princesse de féerie ; mais ses princières vertus s'étaient librement épanouies ; elle n'avait eu à les défendre d'aucune influence mauvaise ; et toutes ses pensées et toutes ses émotions gardaient une fraîcheur immortelle que je ne me lassais pas de chérir. D'autant plus m'enivrait la caresse de son amour. Je savais que pour moi seul se chantait cette musique ; que moi seul étais admis à respirer ce parfum. Et en même temps que mon cœur haletait d'orgueil et de passion, tout un univers de fervents désirs s'éveillait dans mes sens. Je rêvais de mêler ma chair à cette chair royale ; un rouge frémissement traversait mes nerfs : ma pensée défaillait, envahie tout à coup de lascives images.

Par un étrange scrupule, j'avais pris l'ha-

bitude, quand la nuit tombait, de ne pas allumer de lumières. Ainsi les ténèbres m'enveloppaient comme elle, ainsi nos deux cœurs pouvaient mieux s'unir. Et quand nous étions saturés de musique, c'est alors que, du lit où je reposais, j'appelais à moi mon Amie, et tout de suite je goûtais la volupté divine de la posséder dans mes bras. J'attachais mes lèvres à ses lèvres, ses cheveux dénoués flottaient sur mon front, et c'était comme si son corps eût fondu sous mon étreinte. Sans doute elle me voyait, car la nuit qui nous entourait ne m'empêchait pas de la voir, souriante et pâmée d'un frisson d'amour ; et le chant de son âme vibrait en des rythmes d'une joie fiévreuse. Son corps fondait sous mon étreinte, je couvrais de baisers ses pauvres vains yeux pleins de larmes, et puis de nouveau nos lèvres se mêlaient, et je sentais sur ma langue la moelleuse caresse de sa petite langue brûlante. Enfin, je l'avais

toute à moi! Des éternités passaient autour de nous, rapides et bienfaisantes, nous laissant à cette molle ivresse qui nous transfigurait. Et puis c'étaient des appels plus fervents : le flot de délice montait, nous emportant avec lui, sans cesse plus vite et plus haut. De suprêmes joies nous inondaient, si poignantes que par instants nous craignions d'y mourir. Et nos cœurs et nos chairs s'unissaient plus profondément, plus tendrement encore, secoués d'un commun vertige. Adorable angoisse, spasmes éperdus, minutes de sublime extase qui duraient des siècles! Et puis, c'était le repos, l'étreinte se desserrait, l'ineffable musique modulait sur des rythmes plus lents. Et puis c'était le sommeil avec ses rêves bleus ; et c'était, au clair soleil du matin qu'elle ne pouvait voir sans moi, c'était mon Amie assise à mon côté, attendant mon réveil pour connaître l'heure, et pour retomber dans mes bras. Et tandis que se taisaient mes

désirs, doucement rassasiés, la pitié reprenait possession de mon cœur, y ramenait un nouvel amour.

Voilà, Monsieur, quelle était ma vie pendant ces mois de printemps où mes amis m'accusaient de m'abrutir tout à fait, à passer mes heures comme je les passais, oisif et solitaire, sur mon canapé.

Mes amis ni personne ne savaient quelle royale compagne je m'étais élue, qui avait fermé ma pensée au reste des choses pour y régner d'un pouvoir plus complet. Oui, je puis dire que, à toute minute jour et nuit, j'ai vécu près de trois mois dans l'unique société de cette Amie sans nom, fée surgie tout à coup du plus profond de mon cœur et maintenue vivante à mes yeux par un bienheureux prodige que je ne parviens pas à comprendre. Je ne la voyais pas à toute minute, mais je la sentais autour de moi, comme si elle eût été dans une chambre

voisine, prête à me rejoindre au premier appel.

Et c'était surtout le soir que je l'appelais. Je dormais jusqu'à midi ; après le déjeuner, je jouais du piano, ou je lisais, ou je taquinais mon chat, ou bien c'était une visite à subir : mais le soir était tout à l'amour. Parfois je restais jusqu'au matin sur mon canapé, parfois je me mettais au lit dès huit heures, pour laisser mon rêve se dégager plus à l'aise. Mon rêve! Était-ce donc un rêve, cette apparition qui m'a si longtemps enchanté l'âme et les sens, si vivante, si constamment la même dans le changement de ses formes, et si bonne, si pleine des étranges vertus qui pouvaient me toucher? Pour moi, en tous cas, elle était plus réelle cent fois qu'aucune des femmes que j'ai connues dans ce qu'on nomme la réalité. Seule de toutes mes maîtresses elle a été réelle pour moi : les autres n'étaient rien que de vagues ombres qui se sont enfuies dès

que j'ai voulu les saisir. Celle-là ne s'est pas enfuie. Bonne d'une bonté surhumaine, elle m'a tout livré d'elle, pour toujours. Et c'est encore moi qui l'ai chassée, Monsieur, celle-là aussi ; et combien follement, et dans quelles pitoyables circonstances !

Apprenez donc que l'été passé, et malgré qu'il n'y eût point cette année-là de fêtes wagnériennes, j'ai senti l'étrange besoin de conduire mon Amie à Bayreuth, afin de partager avec elle l'enchantement de ce lieu béni. C'est que Bayreuth est pour moi quelque chose comme une patrie d'été. Il y a six ans que la première fois j'y suis venu, l'année de *Parsifal*, attiré déjà par le magique pouvoir de cette musique, dont un lointain écho m'avait bouleversé. J'y suis venu en véritable pèlerin, mendiant quasi d'étape en étape les petites sommes nécessaires pour continuer mon voyage. Et pas une fois depuis lors je n'ai pu résister à l'appel de ces bois et de ces

collines, théâtre miraculeux où le grand drame éternel des couchers de soleil se joue tous les soirs devant moi avec un charme nouveau, comme si l'âme de Wagner s'était répandue dans la vallée de son choix, l'imprégnant à jamais de chants langoureux et de molles harmonies.

Idéale musique, toute née au profond de mon cœur, personne mieux que mon idéale Amie ne pouvait m'aider à l'entendre ! Aussi mis-je un soin extrême, dès mon arrivée ici l'été dernier, à me choisir un logement isolé et commode où il me serait aisé d'évoquer à toute heure le cher fantôme de ma bien-aimée. Fuyant les odieux hôtels, je louai, à l'extrémité de la Wagnerstrasse, sur le chemin de l'Ermitage, ces deux petites chambres que j'habite cette année encore, que j'habiterai encore, probablement, les années prochaines. Je les louai à une vieille dame, la veuve d'un officier bavarois, qui occupait avec sa fille les

autres pièces du rez-de-chaussée. C'est précisément la fille de cette dame qui était venue m'ouvrir quand d'abord je m'étais présenté : une grande et belle fille, blonde avec des yeux bleus suivant l'usage du pays. Elle avait rougi à mes premiers mots; un sourire un peu niais m'avait découvert ses dents, qui étaient longues, blanches, et d'un style parfait. Et, tout de suite, j'avais résolu de demeurer dans cette maison, sans du reste penser à autre chose qu'à y installer mon Amie et tout mon bonheur avec elle.

Il m'arrive volontiers, l'après-midi vers trois heures, de prendre du thé. Et ce fut encore la fille de mon hôtesse qui, le jour de mon emménagement , vint me servir un énorme bol de soi-disant thé, sur un de ces énormes plateaux polychromes que vous connaissez. Elle avait joint au thé toute sorte de gâteaux et de fruits, et aussi elle y avait joint le même sourire un peu niais qui découvrait

ses dents. Ses mains étaient grosses et rouges, ses pieds s'abattaient lourdement sur le plancher, mais en dépit de tout cela je devinai aussitôt qu'elle n'était pas une fille comme les autres. Je fus étonné surtout de l'expression de ses traits. Non qu'il y eût sur ce visage régulier rien de bien séduisant, ni même de bien expressif; mais j'y sentais un mélange bizarre de timide ingénuité et de hardiesse provocante; et jamais, en effet, je n'ai retrouvé ce mélange à un tel degré. A tout moment elle rougissait avec de naïves manières enfantines, si bien que j'en vins à me demander si ce n'était pas une enfant, grandie et formée avant l'âge. Mais en même temps elle tenait levés sur moi ses yeux bleus, et mes questions les plus indiscrètes ne valaient pas à troubler l'audace pour ainsi dire effrontée de ses regards.

Le fait est, cependant, que je lui posai sur-le-champ les questions les plus indiscrètes.

Sa vue avait suffi pour réveiller mes maudits instincts de psychologue. Quelle âme avait-elle ? Que pensait-elle de moi? Je me promis de le savoir. Étendu à demi sur le beau divan de velours rose où j'avais donné pour le soir rendez-vous à mon Amie, longtemps je gardai la pauvre petite allemande debout devant moi. Elle-même d'ailleurs, c'était trop clair, ne demandait qu'à rester. Je lui dis qu'elle était jolie, que sa robe mauve lui seyait, que je préférais pour les blondes les nattes aux chignons. Je lui dis encore mille petites niaiseries de ce genre, qu'elle parut écouter avec un intarissable plaisir. Mais elle ne répondit rien, ne cessa pas de rougir, de joindre les mains comme une enfant timide, et de me regarder dans les yeux de son grand regard effronté. Par instants il me semblait que c'était une fille d'âge et d'expérience, accoutumée en quelque sorte à considérer son corps comme l'un des meubles que sous-louait sa

mère, et à tomber tous les étés dans de nouveaux bras. Mais lorsqu'ensuite je l'interrogeais, son attitude était plutôt d'une fillette échappée de pension. J'eus beau lui présenter tour à tour les sujets de conversation les plus divers, aucun ne l'intéressait, ni ses études, ni les plaisirs de Bayreuth, ni Wagner, ni même la pâtisserie. A peine si elle répondait d'un oui ou d'un non : on aurait cru qu'elle n'entendait pas, absorbée dans sa double occupation de rougir et de me dévisager. Si bien que je fus ravi de la voir enfin sortir; mais dès qu'elle fut sortie, je commençai à désirer de la revoir encore. Qui était-elle ? Que pensait-elle de moi ? Je saurais bien la forcer à me le révéler.

Ce fut elle, de nouveau, qui, le soir, m'apporta le dîner. Elle vint avec le même plateau, où elle avait rangé cette fois, d'un seul coup, les trois plats et la carafe de bière. Elle continuait de sourire, de rougir et de

joindre ses mains en de petits gestes d'enfant; mais elle ne me regardait plus, et dès qu'elle me crut disposé à la questionner, elle s'enfuit, me souhaitant, comme il est d'usage, bon appétit pour le dîner, bon sommeil pour la nuit, bon réveil pour le lendemain matin.

J'avais acheté, en passant à la gare de Nuremberg, une traduction allemande de *Dombey père et fils*. L'angélique figure du petit Dombey me fit oublier, ce soir-là, mon rendez-vous avec mon Amie. Je me couchai à minuit, résolu à lire encore une heure ou deux dans mon lit ; et un moment après je dormais, sans avoir même songé à consoler d'un baiser l'idéale compagne que je portais en moi. Ce fut là, j'imagine, mon véritable crime envers elle, celui dont elle m'a ensuite si cruellement puni.

Ainsi je dormais, commodément enchâssé, à la bavaroise, entre deux édredons, lorsque je fus soudain réveillé par un bruit, comme

de légers coups à la porte ; et je n'avais pas encore rallumé la bougie, que je vis la porte s'ouvrir. La fille de mon hôtesse était debout près de mon lit, en chemise, pieds nus, les cheveux dénoués.

Elle me parut en vérité plus belle infiniment qu'elle ne m'avait semblé dans le jour. Ses formes étaient pleines et nobles ; je sentais frémir sous sa chemise une chair jeune, rose, parfumée ; et ses longs cheveux blonds se répandaient en folles tresses sur ses épaules, entourant comme d'une couronne fantastique son grand visage timide et hautain. Telle je la vis, d'un rapide coup d'œil ; un mouvement instinctif me fit étendre les bras vers elle, et tout de suite elle s'y jeta, collant ses lèvres sur mes lèvres.

Elle grelottait sous le froid de la nuit. Je lui ménageai une place près de moi dans le lit, et, toujours sans nous dire un mot, nous recommençâmes à nous manger de baisers.

J'étais trop surpris, trop heureux peut-être, pour songer à lui parler ; elle, de son côté, évitait même de lever les yeux ; elle me tenait embrassé, son beau jeune corps frémissait dans mes mains, ses lèvres restaient collées à mes lèvres. Elles étaient rouges et brûlantes, de grosses lèvres d'amour, comme des coussins à baisers.

On se fatigue de tout, moi du moins, car ma nouvelle amie semblait infatigable dans son tendre zèle. Aussi, la voyant obstinée à ne me rien dire, je retournai, sans plus tarder, à mes méditations psychologiques. Et un profond mépris m'envahit, devant cette dépravation précoce, ce grossier abandon, cette conception toute matérielle du bonheur et de l'amour. Je pensai cependant que je serais bien sot et même aussi un peu ridicule, à ne point profiter d'une occasion qui s'offrait si aisée. Et je me mis en devoir d'accorder à l'impétueuse créature

la satisfaction suprême qu'elle paraissait désirer.

Jugez donc de ma surprise lorsque je reconnus à des signes certains que j'avais dans mon lit une fillette ignorante et pure, qui concevait, en effet, l'amour et le bonheur d'une façon toute matérielle, mais seulement comme un échange indéfini de serrements de mains et de baisers sur les lèvres ! Peut-être avait-elle entendu dire qu'il était plus doux de s'aimer la nuit, et en tête-à-tête dans un lit ; mais elle ne savait, elle ne voulait savoir rien de plus. Et pendant deux heures elle se tint ainsi à demi nue, serrée contre moi, sans me dire un seul mot ni me regarder.

Un autre, à ma place, aurait sans doute jugé que cette ingénuité était un embarras plutôt qu'une vertu chez une jeune fille aussi expansive. Mais avec tous mes vices, voyez-vous, je garde dans ces matières une sorte de probité dont les tentations les plus fortes

ne parviendraient pas à me départir. C'est ainsi que l'idée de l'adultère m'a toujours fait horreur : il n'y a pas une forme du vol que je ne mette au-dessus de celle-là. Et pour des scrupules du même ordre je me suis tout de suite interdit de sacrifier à quelques secondes d'un vain plaisir sensuel la destinée de cette malheureuse, qu'un funeste vent de démence avait jetée dans mon lit.

Mais plus était ferme ma résolution, mieux j'en sentais le mérite, et aussi tout ce qu'il y avait de fâcheux dans mon aventure : de sorte que mon mépris ne tarda pas à se changer en une vive colère, si vive que je n'eus guère la force de la dissimuler. L'enfant, d'ailleurs, aurait mis à bout la patience la plus têtue. J'eus beau lui représenter le danger qu'elle courait, j'eus beau lui dire que mon voyage m'avait fatigué, et que maintenant je voulais dormir. Sans doute elle ne

m'entendait pas, car elle continuait à me tenir embrassé. Parfois elle souriait, puis de grosses larmes coulaient sur ses joues. Et sa chaude haleine me brûlait. Enfin, désespérant de la congédier, je feignis de dormir : elle se releva, colla une dernière fois ses lèvres sur mes lèvres, éteignit la lumière, et s'enfuit.

Si elle était restée, je crois que je me serais vraiment endormi ; mais elle emporta, en s'en allant, ma part de sommeil pour cette nuit-là. Jusqu'au matin, je me retournai dans ce lit tout battu, qu'enfiévrait encore le feu de sa jeune chair. Je revoyais tous les détails de la scène, et je songeais, je songeais, tâchant à modérer le tourbillon pressé d'images, de sentiments, de projets qui tournoyait devant moi. Je découvris alors que mon impression dominante n'était plus la colère, mais, comme tant de fois déjà, la honte ; et il me parut même que jamais

auparavant je ne m'étais comporté d'une aussi détestable façon. Voilà donc comment j'avais répondu à l'amour de la première femme qui m'avait aimé ! Mon Amie et tous mes autres rêves, ce n'était rien, au fond, que les expressions de mon intime désir d'être aimé ; et voilà comment je profitais du miracle qui avait réalisé mon intime désir ! J'eus dégoût de moi-même. Je résolus d'offrir tout de suite ma main et mon cœur à cette jeune fille, par expiation.

Non, pourtant, jamais je n'aurais le courage de lui offrir mon cœur, ni ma main ! Elle était trop sensuelle, trop exclusivement assoiffée de baisers. Comment espérer que je la garderais longtemps toute à moi, avec cette humeur insatiable, et cet inquiétant mutisme, et ces rouges lèvres d'amour dont je sentais encore la brûlure ?

Créature terrible ! me disais-je ; et je songeais ensuite que c'était surtout une pauvre

créature. Elle m'avait pris pour l'incarnation de Dieu sait quels rêves éclos dans sa folle tête d'enfant. Elle était venue chercher auprès de moi des consolations tendres, quelqu'une de ces douces paroles qui réchauffent le cœur des jeunes filles, et agrandissent leurs yeux. Si un chien s'était attaché à moi d'un attachement aussi parfait, je l'aurais recueilli, choyé, je l'aurais aimé. Et, elle, avec quelle cruauté je l'avais congédiée ! Étais-je donc à jamais méchant, moi qui n'avais de goût que pour la bonté ? Je me rappelais le baiser d'adieu qu'elle m'avait laissé sur la bouche, me croyant endormi. Et je ne l'avais pas reprise dans mes bras, je n'avais pas trouvé un sourire pour la remercier ! Je me rappelais son timide sourire, je me rappelais ses larmes, que je n'avais pas même essayé de tarir. Pourquoi avait-elle pleuré ? Pourquoi s'était-elle obstinée à ne point parler ? La malheureuse ! Cependant je ne l'aimais pas :

après ce qui s'était passé, je ne pouvais plus l'aimer !

Voilà, Monsieur, quelques-unes des tristes pensées qui me harcelaient, tandis que je me retournais dans mon lit, comptant les heures, désespérant de voir arriver le matin. Et à côté de mon remords et de ma honte de moi-même, un autre sentiment se dégageait, grandissait en moi : une immense pitié pour cette enfant qui m'avait cru capable de l'aimer.

Ma pitié grandit encore, les jours suivants, lorsque je connus l'histoire de la pauvre fille. Son père, l'officier bavarois, était mort d'alcoolisme, après vingt ans d'une horrible fureur ; et sans doute Lischen avait été conçue dans une nuit mauvaise, car, avec l'épanouissement splendide de ses formes, qui, à seize ans, faisait d'elle une femme, elle gardait un petit cerveau de bébé. On avait eu grand'peine à la faire parler ; elle ne savait quasi point lire ; de rien au monde elle n'était

curieuse, sinon de tendres caresses. Et jamais elle n'avait obtenu, en fait de caresses, que des reproches, des moqueries, des coups. Et il avait suffi de mon sourire, quand je lui étais apparu sur la porte de sa maison, du ton bienveillant de mes questions, pour la précipiter dans mes bras. Elle s'était figuré que je devinais sa peine; dans la noire solitude qu'elle sentait autour d'elle et en elle, il avait suffi de mon premier regard pour me la conquérir.

Je ne vous dirai pas les ennuis que m'a valus cette triste conquête. Au lieu de quitter aussitôt la maison et le pays, comme j'aurais dû le faire, je suis resté, je me suis juré d'être pour Lischen le fidèle et compatissant ami que désirait son cœur. Je suis resté, je me suis laissé aimer, assidu à recevoir et à rendre les baisers, m'efforçant de cacher mes impatiences sous des sourires indulgents. Mes intentions étaient pures, pas

un moment je ne me suis complu dans l'égoïste jouissance de respirer le parfum de cet amour printanier. Je souffrais, et je ne voulais que souffrir, pour donner à la malheureuse enfant l'illusion d'un parfait amour. Mais je me refusais à prévoir les effets de ma conduite : je chassais obstinément de mon esprit l'idée de mon prochain départ, et de tout ce que je déposais en réserve de chagrins et d'angoisses dans une âme si naïve, pour ce moment-là.

Il me fallut bien pourtant aborder ces importunes pensées ; car, deux semaines environ après mon arrivée, je me trouvais si fatigué du rôle que je jouais, et des caresses de Lischen, et de ses silences, que je résolus de partir. Pas une seule fois je n'avais pu mander devant moi mon idéale Amie. Je perdais mon temps, je m'ennuyais ; mes amis, s'ils avaient pu me voir, se seraient ri de moi. Et cela n'avait déjà que trop duré. Un soir

donc où la jeune fille m'avait semblé plus lourde à supporter encore que d'ordinaire — lourde en toute façon, car elle s'était installée en permanence sur mes genoux pour m'embrasser plus à l'aise, — je lui déclarai qu'une lettre pressante m'obligeait à la quitter dès le lendemain matin. Elle s'affaissa sur le divan ; je la vis pâlir, fermer les yeux, je crus qu'elle allait s'évanouir. Et je lui promis de rester. Et je restai.

Je restai plus d'un mois, jusqu'au milieu de septembre, sans autre occupation que de consoler cette jeune chatte amoureuse, sans autre pensée que de la maudire, et de songer aux moyens de me délivrer d'elle. A toute heure, depuis le déjeuner jusqu'au souper, souvent même la nuit, je l'avais chez moi, assise sur mes genoux, me regardant de ses grands yeux immobiles.

Sa mère, les premiers jours, avait essayé de la gronder ; mais ni les gronderies de sa

mère, ni les miennes, elle ne daignait seulement les entendre. Pour toute réponse à mes remontrances, elle me donnait sa main à baiser ; et puis, avec un étrange sourire mêlé d'ironie et de tendresse, elle me répétait sans arrêt : *Ach, du, du, mein lieber Papsack !* « Papsack » était un nom d'amour qu'elle avait inventé pour moi. Parfois elle le variait à sa guise, m'appelant Rapsack, Schapsack, Lapsack. Parfois elle y substituait les noms de tous les objets qu'elle voyait dans ma chambre, et de tous ceux qui lui passaient par l'esprit. Elle m'appelait alors *sa chère table*, *son cher cahier de musique*, et moi-même, amusé à ce jeu, tour à tour je lui donnais des noms d'objets divers : c'était un de nos plus grands plaisirs. Un autre était de faire des réussites avec de vieilles cartes qu'elle avait dérobées à sa mère. Ou bien elle me demandait de lui raconter des histoires, qu'elle écoutait longtemps, longtemps, sans

chercher à les comprendre, avec une patience infinie. Mais toujours c'était son refrain : *Ach du, mein lieber Papsack !* qui donnait le signal de la vraie fête ; et la vraie fête, c'était toujours de nous embrasser. Si bien que, dans les derniers jours de septembre, je crus très sérieusement qu'il ne me restait plus qu'à me tuer. J'étais énervé, épuisé, tout à fait à bout de pitié. Je ne voyais plus dans la pauvre Lischen qu'une méchante petite bête, acharnée à me poursuivre de ses taquineries. J'employais mille ruses pour la détourner de mon chemin. Mais avec tout cela je ne pouvais me résigner à lui annoncer mon départ : l'idée seule du chagrin qu'elle en aurait me déchirait le cœur. Il me semblait par instants que le plus sage moyen serait de la saturer de caresses : alors je me montrais patient, indulgent, parfaitement soumis à ses détestables caprices amoureux : je croyais qu'ainsi du moins je lui enlèverais le droit de se plain-

dre et de m'accuser. Et je m'apercevais ensuite que je me l'étais seulement attachée davantage. Et je me désespérais, furieux contre moi-même, contre elle, contre le monde entier. Voilà ce que j'avais gagné à vouloir pratiquer la pitié, cette haute vertu dont j'avais fait le but de ma vie, à défaut de l'amour.

Et je rougis d'avoir à vous raconter par quel honteux subterfuge je réussis enfin à me délivrer. Je dis à la malheureuse qu'une lettre m'appelait à Paris, cette fois sans rémission, mais seulement pour huit jours; au bout de ces huit jours je reviendrais, je m'installerais à demeure auprès d'elle. Si encore elle avait hésité à me croire, si elle avait eu un doute, l'ombre d'un soupçon ! Abominable tromperie ! Mais en vérité je n'ai pas le courage de me la reprocher, car ma situation était trop affreuse, et jamais je n'aurais pu supporter la vue du chagrin de Lischen. Je lui écrivis le len-

demain et les jours suivants. Je l'amenai, par degrés, à m'attendre un an, au lieu d'une semaine. Et, comme vous le voyez, j'ai tenu parole. Depuis un mois je suis ici avec elle; je vais rester quelque temps encore, et puis sans doute j'emploierai de nouveau la même ruse, et l'année prochaine je reviendrai de nouveau. C'est une chaîne que je dois désormais me résigner à porter. Elle me devient, du reste, de moins en moins lourde, par l'habitude que j'en prends ; et puis ma jeune amie, cette fois, paraît avoir beaucoup réduit ses exigences, soit que son âme rudimentaire ait enfin senti le mérite de mon amitié, soit qu'elle désire maintenant d'autres distractions, que je me refuserai toujours à lui faire connaître. Et je me demande avec un peu d'effroi si je ne vais pas à mon tour pâlir, et trembler, et souffrir, et la regretter, lorsque la froideur de mon attachement l'aura décidément rebutée.

Vous vous demandez sans doute dans le même temps, Monsieur, le rapport que peut avoir cette banale aventure avec l'histoire de ma divine Amie bien-aimée, et du bonheur d'amour qui me venait d'elle. Ce rapport, hélas ! je puis vous le dire, mais je ne puis vous l'expliquer. A moins que vous ne vous contentiez de cette explication sommaire, dont il faut bien que je me contente moi-même : *Un hasard m'avait donné mon Amie ; un hasard me l'a ôtée.*

Car vainement, dès mon retour à Paris, j'évoquai mon cher fantôme, et je lui tendis les bras : lui, naguère si empressé à mes premiers appels, maintenant il y était sourd, et pas une fois depuis lors il n'a daigné revenir. Dieu sait pourtant combien je l'ai passionnément désiré, tous les moyens que j'ai employés pour vaincre ses refus ! Amie, bien-aimée Amie, pourquoi m'as-tu quitté, après m'avoir laissé de toi un si profond souvenir? Pour-

quoi m'as-tu laissé ce souvenir cruel, qui ne sert qu'à raviver mon désespoir de t'avoir perdue ? Oui, Monsieur, son image est restée en moi aussi claire, plus claire, qu'aux adorables nuits où elle était vivante près de moi. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir sa douce figure, et pour entendre la douce musique de son âme. Mais je ne la vois, je ne l'entends, qu'à travers un voile, ou plutôt à travers le couvercle d'un cercueil. Elle demeure en moi tout entière, mais elle a cessé d'y vivre ! Tel est le prix dont elle m'a fait payer mon stupide projet de la conduire à Bayreuth, comme si Bayreuth et tous les lieux de la terre n'avaient pas été dans ma petite chambre de Montmartre, embaumés de son haleine, illuminés de son sourire !

Il y a dans les contes de ma nourrice un jeune pâtre qui avait obtenu le secret de la langue des oiseaux. Mais un jour il tua un oiseau qui voulait en tuer un autre, et du

coup toute sa science l'abandonna. Il continuait à entendre parler les oiseaux ; mais il ne comprenait plus rien à ce qu'ils disaient. Par un enchantement pareil j'ai gardé mon Amie présente devant moi, mais j'ai cessé de pouvoir jouir de sa délicieuse présence. Je la contemple, je l'admire, je la regrette, mais j'ai cessé de pouvoir croire en elle.

Quel oiseau ai-je donc tué, pour mériter un si dur châtiment? Car mon Amie ne s'est pas seulement enfuie à jamais de mes bras et de mon cœur, elle en a emporté aussi tous mes autres rêves. Vainement, la voyant si rebelle, j'ai essayé de rappeler du moins ces légères amantes qui naguère m'avaient aidé à l'attendre. Je m'installais des journées sur mon canapé, je contraignais mon esprit à l'unique idée d'un amoureux entretien; et mon esprit s'échappait vers d'autres idées, et les ombres que j'évoquais ne se montraient que pour aussitôt disparaître, et je me retrou-

vais seul, épouvantablement seul, anéanti sous mon misérable effort à étreindre des nuées.

Et ce n'est pas seulement mes rêves que mon infidèle Amie a emportés avec elle. Elle a emporté mon cœur tout entier; par sa faute, j'ai fini d'aimer. Ni à mes rêves, ni aux choses de la vie réelle je n'ai plus la force de croire. Et que je me renferme dans ma pensée ou que je me mêle à la société des hommes, j'ai toujours l'impression comme d'un songe lointain et confus, où les formes des objets s'altèrent, s'effacent, dès que je veux les atteindre. Comment admettre la réalité de ces vaines ombres, quand l'image de mon idéale Amie est encore en moi si réelle? Comment prendre plaisir au spectacle de ces ombres imparfaites, quand toute mon âme est pleine encore du souvenir de tant de perfection?

Lorsque j'ai retrouvé au Moulin-Rouge ma

petite Marie, l'hiver passé, elle n'était plus rien qu'une fille, et c'est ce qui m'a empêché de mettre ma vie à ses pieds. Mais avec tout le chagrin que je vous ai dit, il y a eu des heures où je me suis réjoui du changement fatal que je découvrais en elle. Si elle était restée la Marie d'autrefois, certes je ne l'aurais pas traitée de la même façon qu'autrefois. Occupé seulement de la servir et de lui rendre hommage, je n'aurais pas exigé son amour en échange de mes soins. Tout orgueil s'est effacé de mon âme, peu à peu, et avec l'orgueil s'en sont allées la haine, la jalousie, la cruauté, qui ne me venaient que de lui. Si Marie était restée la surnaturelle princesse d'autrefois, je n'aurais plus exigé son amour; mais je me serais cru obligé à lui offrir le mien, et je n'aurais pu le lui offrir, car j'avais perdu le pouvoir d'aimer.

Imaginez un musicien qui, ayant négligé toute sa vie d'entendre *Parsifal*, éprouverait

enfin l'impérieux besoin de l'entendre, et qui s'apercevrait alors qu'il est sourd, et que toute musique désormais a cessé pour lui. Monsieur, je suis pareil à ce musicien! Toute ma vie j'ai désiré Dieu sait quelles chimères, la gloire, l'intelligence, la domination. J'ai désiré d'être aimé, ce qui était bien la chimère la plus chimérique. Aujourd'hui je ne désire plus que d'aimer. J'ai renoncé aux joies de l'action, aux joies de la pensée; dans le sommeil de mes sens et de mon cerveau j'ai senti s'éveiller mon cœur. Et je ne trouve personne que je puisse aimer.

Dans une accueillante maison de Provence où j'ai demeuré ce printemps, j'ai rencontré trois jeunes filles, trois sœurs, qui du premier coup d'œil me sont apparues l'incarnation vivante de mon idéal féminin. Toutes trois étaient blondes, élégantes, gracieuses, avec ce bon sourire ingénu qui a fini par devenir pour moi l'unique beauté vraiment belle. Je

les savais pauvres, je savais que toutes trois dédaignaient les plaisirs du monde, et que leurs âmes étaient de celles que la vie ne saurait flétrir. L'aînée avait vingt ans, la plus jeune seize; elles étaient sérieuses comme des femmes et rieuses comme des enfants. Leur vue me donna l'impression d'un asile discret et sûr où m'attendait le repos. Huit jours il me sembla que mon malheureux cœur s'était rouvert à l'amour. Je courais, je riais avec ces délicieuses jeunes filles : elles chantaient et je les accompagnais; elles vivaient et je les regardais vivre ; je prenais ma part du matin d'avril qu'elles étaient. La nuit je rêvais d'elle; le jour, je m'ingéniais à les divertir, et toutes mes pensées n'étaient que pour elles. Quelles fleurs n'avons-nous pas cueillies, les anémones des champs, les violettes des bois, les étoiles des cieux !

Mais un soir l'idée me vint de me choisir une femme parmi ces trois jeunes filles ; et ce fut

comme si de nouveau je m'étais éveillé, après un rêve trop charmant. Car je m'aperçus que ces jeunes filles m'avaient séduit parce qu'elles étaient trois, et si différentes l'une de l'autre, et pourtant si pareilles! J'avais aimé le groupe de leurs trois figures, la douce harmonie de leurs trois sourires. Je les examinai séparément, avec un désir passionné de découvrir la plus aimable, et chacune, à tour de rôle, me parut seulement la plus déplaisante. Je vis que chacune était pauvre d'âme plus encore que d'argent; une gentille poupée qui m'ennuierait, et s'ennuierait de moi après un an de mariage. Et les deux autres, à tour de rôle, je les voyais si préférables! Non, je ne pouvais songer à choisir l'une d'elles! C'était elles trois que j'aimais, le gracieux mélange de leurs trois chansons; ou plutôt à elles trois elles n'étaient qu'une seule chanson. Séparées, elles n'avaient plus rien pour me plaire. L'aînée faisait voir trop

de goût pour l'ordre et la régularité, mon indolence l'eût fâchée; une autre parlait trop vite; la troisième n'avait que seize ans, et quelque chose dans ses yeux disait un cœur trop mobile. Et je me suis enfui, craignant que l'habitude de les examiner l'une sans l'autre ne finit même par m'empêcher de les aimer toutes ensembles, et de garder au moins l'odorant souvenir du matin d'avril qu'elles étaient.

Et je revins à Paris, et je continuai à chercher l'impossible jeune femme que je pourrais aimer. Je l'ai trouvée, cette jeune femme, grande, pâle, grave et souriante, telle tout à fait que je la rêvais. Hélas! il eût mieux valu que je ne la visse jamais! Car c'était la femme d'un de mes amis : depuis huit jours à peine elle était mariée lorsque je l'ai connue. Il me sembla que, sans me connaître, elle aurait dû m'attendre, comme moi-même depuis tant d'années je l'avais attendue. Et je fus navré

de voir un autre homme occuper ce cœur généreux et doux, où j'aurais été si à l'aise ! Son mari était jeune, beau, ardent à la vie. Il était mon ami, et sa femme n'était rien qu'une étrangère pour moi. Pourquoi donc n'ai-je point cessé, depuis lors, de m'écarter de lui, et peut-être de lui garder un peu de rancune, sous mon amitié? C'est sans doute que je lui reproche de ne point savoir apprécier, autant que je l'aurais fait à sa place, la surnaturelle beauté de cette âme qui s'est offerte à lui. Mais n'est-ce pas aussi que je l'accuse en secret d'avoir accepté un hommage qui n'aurait dû revenir qu'à moi? Et suis-je donc condamné à ne désirer que le bien des autres, un bien que mille scrupules, par ailleurs, me défendront toujours d'approcher? Et si j'avais rencontré cette adorable jeune femme plus tôt, et s'il m'avait été permis de l'aimer, me serait-elle apparue déjà telle que maintenant je la vois, aurais-je comme maintenant découvert en

elle le miraculeux assemblage des seules grâces qui me plaisent? Vous m'avez demandé ce que c'était que l'amour : qu'est-ce que l'amour, en vérité? Nous nous agitons à travers la vie sans rien savoir des autres ni de nous-mêmes ; notre pensée nous trompe, nos cœurs sont pleins de ténèbres ; et nous n'avons de force que pour souffrir ou pour faire souffrir.

J'ai rencontré à quelques jours d'intervalle deux jeunes femmes dont le sourire m'a séduit. Le sourire de l'une était dans ses yeux, ses bons yeux bleus naïfs et tendres, qui semblaient promettre une reconnaissance infinie à qui voudrait les aimer. L'autre était blonde avec des yeux noirs, et je lisais sur ses lèvres un étrange sourire provocant et dédaigneux, comme si la mauvaise créature m'eût à la fois demandé mon amour et refusé le sien. Et j'ai essayé d'aimer ensemble ces deux jeunes femmes. Pour vaincre la froideur de

l'une, je m'abaissais à mille feintes, je lui prodiguais les témoignages d'un désir passionné, je me forçais à éprouver ce désir; et mon effort, plus encore que l'insuccès de mes démarches, m'accablait de tristesse. Et puis j'allais me consoler auprès de celle qui, doucement souriante, dès le premier instant m'avait abandonné son cœur : mais au lieu qu'elle me consolât, c'était moi qui, en dépit de moi-même, m'acharnais à la désoler. Je lui racontais les cruelles moqueries de mon autre maîtresse, j'étalais devant elle mon âme toute saignante. Je la prenais dans mes bras, et nous pleurions ensemble : mais je sentais qu'elle pleurait de ce que mes larmes ne fussent point pour elle ; et l'aveu que je lui faisais de mes remords achevait de la désoler.

Elle finit par se lasser d'une compassion si pénible : et vers le même temps sa rivale finit par se lasser de sa cruauté. Je pus enfin, d'un baiser de mes lèvres, effacer sur ses

lèvres ce méchant sourire qui m'avait tant raillé ; je pus ouvrir ce cœur mystérieux que je m'étais cru à jamais fermé. Je l'ouvris ; et je reconnus aussitôt que c'était un cœur médiocre et banal, où rien ne se trouvait de ce qui pouvait me toucher. Pour la première fois, je m'avisai de la niaiserie de ma maîtresse, de son mauvais goût, de la lourdeur de ses hanches et de la vulgarité de ses mains. Et je découvris que celle qui m'avait coûté tant de larmes m'avait, au fond, toujours été moins chère que l'aimable et douce rivale que je lui avais sacrifiée. J'avais désiré son amour, je m'étais torturé de ne pouvoir point l'obtenir, mais je n'avais aimé en elle que son refus de m'aimer, et la source d'angoisses qu'elle était pour moi.

Vous m'avez demandé, Monsieur, ce que c'était que l'amour : ce que c'est, jamais je ne l'ai su, et vous voyez, par le récit de mes aventures, qu'il n'y a guère de chance

maintenant que je le sache jamais. Mais peut-être vous ai-je fait voir aussi combien mortellement je souffrais de cette impossibilité de connaître l'amour. Oui, c'est une souffrance que je porte en souriant, mais jour et nuit elle m'est présente, et un ulcère qui me rongerait la peau ne me ferait pas souffrir davantage. Car avec tout cela je n'aime que l'amour, je n'ai de goût, je n'ai de pensée que pour lui. Les autres hommes s'acharnent à la poursuite d'une idée, ou bien se divertissent dans les plaisirs des sens ; mais moi, les idées m'ennuient, et les plaisirs des sens me fatiguent sans me divertir. L'art lui-même, par l'exaltation qu'il me donne, ne fait qu'aviver mon désir d'amour. Je veux aimer, j'ai besoin d'aimer ! Et quand une femme m'offre son cœur, je la dédaigne, m'apercevant aussitôt que c'est un autre cœur qu'il m'aurait fallu ! Et je suis seul, affreusement seul, et tous les jours je sens le vide s'étendre autour de moi !

Qu'ai-je donc fait pour mériter ce châtiment? Malgré les mille ruses et folies dont je me suis accusé devant vous, je ne crois pas être pire que le reste des hommes: peut-être même suis-je meilleur que la plupart, j'ai en tout cas des intentions plus généreuses, un plus constant désir de bien faire. Et ce que je demande à la vie n'est point si exagéré que je ne puisse prétendre à l'obtenir. Je ne demande à la vie ni la fortune ni la gloire, ni de ces difficiles et précieuses conquêtes qui excitent l'ambition des âmes romanesques. Je voudrais seulement trouver une femme qui me permît de l'aimer! C'est cela déjà, me semble-t-il, c'est cela que je désirais aux temps lointains de mon enfance, lorsque j'importunais Mademoiselle Irène de mes sanglots et de mes baisers. Je la suppliais de faire que mon cœur se mît d'accord avec le sien, pour qu'ensuite nous n'ayons plus qu'à goûter l'immortelle délice de cette entente à jamais fixée. Mais

ni Mademoiselle Irène ni personne n'ont daigné réaliser ce miracle. Je suis resté seul à travers la vie, déchu du rêve et séparé de la réalité, gardant toujours au fond de moi-même ce funeste besoin d'amour, dont je n'ai su user que pour souffrir et pour faire souffrir. Qu'ai-je fait pour mériter un tel châtiment? Et qu'est-ce que l'amour ? Et quelle infirmité secrète porté-je dans mon cœur qui l'empêche de connaître l'unique bien dont il soit curieux?

*
* *

Le lecteur aura dû s'apercevoir que ce dernier récit de Valbert avait duré davantage que les précédents. Mais c'est de quoi Valbert ni moi-même ne nous apercevions : le malheureux était tout à son chagrin, et j'étais tout au chagrin de ne pouvoir lui rien dire pour le consoler. Quand la foule survenue nous avait chassés du restaurant, lentement nous avions gravi le petit chemin planté d'arbres qui, par-delà le théâtre, conduit à la Tour de Victoire. C'était là que, dix jours auparavant, la rencontre imprévue de Valbert avait éteint mon cigare. J'avais espéré qu'en échange il me renseignerait sur l'amour, et voici maintenant que c'était à moi de le ren-

seigner ! Tremblant d'émotion et de fatigue, il s'était arrêté au milieu du chemin. Et peut-être y serions-nous encore, à nous lamenter en silence, si l'appel lointain des trompettes du théâtre ne nous avait fait souvenir de *Parsifal*, qu'on allait jouer ce soir-là pour la dernière fois. Alors seulement nous découvrîmes que notre entretien avait trop duré, car le soleil s'était couché, et déjà quelques étoiles s'allumaient au ciel. Les deux premiers actes de *Parsifal* s'étaient joués sans nous : à peine nous pouvions espérer d'arriver pour le troisième.

Nous courûmes à toutes jambes ; et je crois bien que si nous avions manqué encore le troisième acte de *Parsifal*, j'en aurais gardé contre Valbert une rancune assez forte pour effacer en moi le souvenir de ses tristes récits. Mais nous arrivâmes à temps, et lorsque nous nous quittâmes, sur le seuil du théâtre, j'avais retrouvé toute ma compassion.

— Adieu donc, dis-je à Valbert, adieu, mon pauvre ami !

Déjà l'on avait fait la nuit dans le théâtre, lorsque j'y entrai. Je m'efforçai d'oublier Valbert et le reste des choses pour recueillir une fois de plus la bienfaisante délice de cette musique surnaturelle, dont les premiers accords doucement s'exhalaient des profondeurs de l'orchestre. Mais ces premiers accords m'arrivaient comme l'écho d'une plainte ; et malgré moi j'eus l'impression d'entendre encore les plaintives paroles de Valbert. « Pourquoi donc ne parvient-il pas à connaître l'amour, me disais-je, ce malheureux ? » Et à mesure que s'emmêlaient dans l'orchestre les thèmes si poignants de *Parsifal*, je voyais surgir devant moi les douloureux épisodes des récits de mon ami ; je les voyais, mais sous une lumière plus sereine et plus calme, comme si l'espérance de la Pâque prochaine eût un peu tempéré la mortelle angoisse du Vendredi

Saint. N'était-ce pas un reflet de cette espérence bénie qui adoucissait la plainte du vieux Gurnemanz, la plainte de Kundry? « Quel est donc le remède à la souffrance de Valbert? » me demandais-je; et la consolante musique me répondait: « Tu le sauras bientôt! »

Et voici que toute plainte se tut: un flot divin de caresses inonda la terre et les cieux. Tous les cœurs autour de moi s'apaisaient, pâmés d'un tendre bonheur. L'adorable jeune homme était venu; il avait reconquis, il ramenait à Montsalvat la lance sacrée. Debout dans sa longue robe blanche, tranquille et doux, sa seule venue avait suffi pour transfigurer la nature. C'était lui que célébraient maintenant, avec mille chansons si naïves, les oiseaux, les arbres, les fleurs, et ces voix mystérieuses qui s'éveillaient dans nos âmes.

Toutes choses l'aimaient: et lui, d'un amour harmonieux et puissant, il aimait toutes

choses. Il avait traversé le monde, il avait subi la faim et la soif et les dangers de mort pour ramener à Montsalvat cette lance divine, qui devait guérir Amfortas et tirer de leur peine les chevaliers du Graal. Cette lance qu'il avait reconquise, c'était le symbole du bonheur, d'un immuable bonheur enfin retrouvé dans l'amour. Et en lui et autour de lui s'épanouissait l'amoureuse joie. Par quel miracle avait-il donc découvert le secret du véritable amour ? Je me demandais cela, tandis que frémissaient tous mes sens, baignés par le grand flot de caresses de *l'Enchantement du Vendredi Saint*. Et c'est encore la consolante musique qui me répondit. Car de nouveau l'orchestre me chanta cette phrase d'une expression si profonde et si claire, la phrase sublime qui sanctifie, comme d'une auréole céleste, le dernier drame de Wagner: « *Durch Mitleid Wissend, der reine Thor !* » *le niais, l'imbécile, mais qui a le cœur pur et*

qui trouve toute science dans la compassion. Oui, je savais maintenant par quelle grâce s'acquiert le seul vrai bonheur dans l'amour. Il n'est donné qu'à ceux qui dédaignent de penser et qui renoncent à eux-mêmes, pour trouver toute science dans la compassion !

Et je comprenais du même coup la raison qui avait toujours empêché Valbert de pouvoir me renseigner sur l'amour.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Où l'on verra enfin le chevalier Valbert sur le seuil du bonheur

> Triste chose que la vie, si elle ne nous offrait au moins deux plaisirs : l'amour et la mort !
>
> Ansiaume.
> (*Petit choix d'idées*, p. 7.)

Sur la demande expresse de l'empereur d'Allemagne et du Régent de Bavière, il y eut de nouveau des fêtes wagnériennes à Bayreuth l'année suivante, en 1889. J'y assistai de nouveau; et de nouveau il m'arriva, certain beau soir cette année-là, de manquer le second acte des *Maîtres Chanteurs* pour garder plus longtemps fraîche et vivante en moi la délicieuse impression que m'avait laissée le premier.

Et de nouveau, comme je conduisais len-

tement vers le petit bois mon cigare et mes rêveries, je m'entendis appeler; et de nouveau, m'étant retourné, je vis le chevalier Valbert.

Dieu! je voudrais pouvoir oublier l'étrange et douloureuse émotion que je ressentis à sa vue. Comme ses joues s'étaient creusées, comme son nez s'était aminci, comme son pauvre visage avait maigri et jauni, avec ces vilaines taches rouges sur les pommettes saillantes! Deux grosses boules de verre, ses yeux, lui sortaient de la tête. La sueur découlait, en sillons parallèles, de son front; et je vis que son front était devenu énorme, haut et large démesurément, comme si ses cheveux eussent reculé pour lui faire plus de place. Valbert, mon malheureux ami! Et ce corps que je devinais si réduit, ces épaules pointues, cette main décharnée qui frissonnait de fièvre dans ma main.

— Mon ami, criai-je, qu'avez-vous? Êtes-vous souffrant?

Mais, au lieu de me répondre, Valbert se mit à tousser. Une toux lugubre, un terrible râle avec des hoquets, une plainte d'angoisse qui toujours montait du plus profond de sa poitrine, s'exhalait sur sa bouche en un flot d'écume sanglante.

Enfin la toux cessa. Valbert s'essuya la bouche, égoutta la sueur qui roulait dans son cou. Et alors seulement il put me répondre.

« Oh ! dit-il, ce n'est rien ! Un méchant rhume qui m'est venu l'automne passé et qui ne veut pas s'en aller. Mais ce n'est rien, ce n'est rien! Je me porte à merveille. Ce n'est absolument rien du tout! Et voici donc que je vous retrouve, mon cher ami! Comme je vous ai cherché depuis un an, combien j'avais hâte de vous voir! Mon cher ami, un miracle m'a transfiguré ! Je connais le bonheur, le repos, je connais l'amour! Cette toux qui vous alarme, ce n'est rien! Oui, mon ami, je connais l'amour! Et je suis

heureux, follement heureux, divinement heureux ! »

Et je vis, avec une joie mêlée d'épouvante, que Valbert disait vrai. Il était heureux. Le bonheur rayonnait dans ses gros yeux transparents. Le sourire de ses lèvres pâlies s'était comme purifié de toute amertume, pour devenir désormais un doux sourire plein d'espérance et de vie. Son blême visage d'agonisant m'apparaissait à présent si calme, si gai, si parfumé d'allégresse qu'une jalousie secrète me mordit au cœur. Avec sa toux, avec ses joues creusées et ses poumons déchirés, Valbert était follement, divinement heureux !

Nous nous assîmes sur un banc de la *Bürgerreuth ;* chaque pas lui coûtait trop d'efforts. Et voici ce qu'il me dit. A tout instant il s'interrompait pour tousser et souffler ; deux fois je crus qu'il allait mourir ; mais dans les intervalles de ses accès de toux, sa

voix aussitôt reprenait chaude et claire, avec de singuliers accents de tranquille enthousiasme. Et la joie, la confiance, la vie rayonnaient dans ses yeux.

— Ami, disait-il, vous me croyez malade, et moi je suis tout au bonheur de me sentir guéri. Ce rhume n'est rien, il passera; et en attendant je suis guéri d'un mal cent fois plus cruel, de cette impuissance à aimer et à vivre dont je me plaignais il y a un an, dans ce même lieu où nous sommes, vous en souvenez-vous? Maintenant j'aime, je vis, je sais rire; je comprends le langage des oiseaux dans les bois. Vous n'imaginez pas combien la vie est belle: je poursuivais des rêves, jadis, et maintenant c'est la vie qui m'apparaît comme le rêve le plus charmant. Et vous n'imaginez pas combien il est facile à rêver !

« Un miracle m'a donné ce bonheur. Mais c'est un miracle où vous avez eu votre part, mon ami, comme aussi ces aimables lieux,

et la bienfaisante musique de notre cher Wagner. Vous vous rappelez comment nous nous sommes dit adieu, l'année passée, sur le seuil du théâtre. Je vous avais montré le fond de mon âme, mais c'est à moi surtout que je l'avais montré : jamais encore je n'avais vu si clairement les symptômes et les tristes effets du mal qui me ravageait. Et à peine l'orchestre eut-il joué, ce soir-là, les premières harmonies du *Vendredi Saint*, qu'une surnaturelle lumière se répandit en moi. Je n'avais fait jusqu'alors qu'entendre et admirer *Parsifal;* pour la première fois je le compris. *Der reine Thor*, *durch Mitleid wissend*, voilà ce qu'il fallait être, et j'avais été précisément l'opposé de cela, et c'était l'unique origine de toutes mes misères. Mes yeux s'ouvrirent, une joie désormais immortelle inonda mon cœur.

« Oui, toutes mes misères m'étaient venues de ce que j'avais toujours pensé à moi-même,

tandis que le secret du bonheur est de ne penser qu'à autrui. Ou plutôt le secret du bonheur est de ne point penser : car le premier et le dernier résultat de la pensée est de nous convaincre de notre existence, et de la non-existence des autres ; tandis qu'il n'y a point de bonheur pour qui n'est point convaincu de l'existence des autres, et de sa non-existence. J'avais essayé de voir, de sentir, d'aimer ; ma pensée m'avait toujours condamné à ne voir a ne sentir, à n'aimer que moi seul. Abominable erreur, je vous ai dit toute l'angoisse où elle m'avait conduit ! Mon cœur avait soif d'amour, et ma pensée lui défendait de trouver personne à aimer.

« Il y a je ne sais quel philosophe qui s'est vanté d'avoir sauvé les hommes en déplaçant l'axe de la pensée, de façon à mettre l'esprit humain au centre des choses. Ce triste baladin était trop niais, je suppose, pour mesurer l'étendue de l'abîme où il jetait les

hommes : et d'autres niais sont venus après lui, qui ont achevé le désastre. Mettre l'esprit au centre des choses, c'est supprimer le reste des choses : c'est se condamner à l'éternel tête-à-tête avec soi-même, et il n'y a point d'âme un peu généreuse qui puisse subir ce tête-à-tête sans un profond dégoût. Ma vieille nourrice m'a toujours affirmé que les femmes qui se regardaient trop longtemps dans un miroir finissaient par y voir, au lieu de leur figure, le diable avec toutes ses cornes ; et pareillement nous ne saurions regarder trop longtemps en nous-mêmes sans y voir le diable. L'âme qui n'a point d'issue au dehors ne peut manquer de se pourrir ; et une puanteur s'en exhale qui a failli m'asphyxier.

« *L'imbécile, mais qui a le cœur pur, et qui trouve toute science dans la compassion :* c'est le seul homme vraiment heureux. J'ai toujours vécu en moi-même, j'aurais dû toujours sortir de moi et vivre en autrui. Alors j'au-

rais connu l'amour, j'aurais compris la beauté de la nature, la grâce des jeunes filles ; cessant d'être moi-même, j'aurais pu être, délicieusement, tout le reste des choses.

« Voilà, mon cher ami, ce que m'a révélé, quand je vous eus quitté, le troisième acte de *Parsifal*. Je me jurai de chercher désormais le bonheur à sa vraie source, qui était l'oubli de moi-même et la compassion. Et je n'eus pas de peine, en vérité, à tenir mon serment : car depuis longtemps déjà mon cœur était mûr pour cette conversion. J'étais las de moi-même, je haïssais mon esprit, j'aspirais à compatir. J'étais seulement emprisonné dans cette muraille de ma pensée, et quand j'étendais le bras pour saisir un autre objet à aimer, mon bras heurtait la muraille, et je ne parvenais qu'à souffrir. Mais c'était une muraille depuis longtemps vermoulue, et au premier effort je la vis tomber. Je me sentis enfin libre, mon ami, libéré de moi-même. Immense

fut ma joie. Je respirais, je vivais, un univers enchanté s'offrait à mon cœur.

« Un univers de légers parfums, de couleurs délicates, de tendres chansons. Car cessant de m'intéresser à moi-même, je pus désormais m'intéresser à tout. Je compris que la beauté véritable n'était pas où je l'avais cherchée, dans ces misérables ouvrages de l'esprit des hommes qui seuls, jusque-là, m'avaient attiré. C'était moi-même encore que j'avais aimé dans les œuvres d'art ; j'y avais aimé l'originalité de mon jugement, la finesse de mon goût, mon aptitude à devenir l'égal de ceux dont je devinais si bien la pensée. Mais tout cela n'est que vanité ; et quand j'y eus renoncé, l'éternelle beauté des choses enfin m'apparut. Je vis qu'il y avait d'inépuisables, de prodigieuses délices dans la verdeur des plaines, le mouvement des feuillages, dans le murmure des sources, et dans la musique des étoiles. Je vis que dans ma pensée tout

était laid, et que tout était beau en dehors d'elle. Adorable printemps de mes sens, je regardais, j'écoutais, pour la première fois dans ma vie je découvrais la vie !

« Un miracle m'a donné ce bonheur. Et vous savez qu'un miracle ne vient jamais seul. Peu de temps après vous avoir quitté, j'ai eu en quelque sorte une seconde révélation. Rentré en France depuis la veille, j'étais allé avec un de mes amis et sa jeune femme à la foire de Saint-Cloud, où la petite Marie, autrefois, m'avait tant humilié de son enfantine gaieté. J'étais moi-même, désormais, d'une gaieté d'enfant, et quand nous eûmes essayé tour à tour des chevaux de bois, des balançoires, des montagnes russes avec leur chute si troublante, quand nous eûmes entendu tous les boniments des pîtres et le répertoire complet des orchestres à vapeur, la jeune femme me pria de la mener dans le parc, pour se griser d'un peu d'air et de l'odeur des arbres avant de

retourner à Paris. Nous marchions au long des sentiers, c'était un soir d'automne tranquille et tel que je les aime, et la vue de cette gracieuse jeune femme s'ajoutait pour me charmer à la sereine harmonie du grand silence d'alentour. Mais il me sembla bientôt que ma compagne mettait plus d'efforts à sourire, comme si quelque pensée triste eût assombri son rêve. Je l'interrogeai, elle rougit; et elle m'avoua enfin qu'un caillou, sans doute, était entré dans son soulier qui la blessait à chaque pas.

« J'ai toujours détesté le travail; mais, entre toutes les formes du travail, il n'en est point que je haïsse autant que les occupations matérielles; et je me résignerais plus aisément à porter toute ma vie mes bottines non cirées, qu'à essayer de les cirer moi-même. Je priai cependant, je suppliai la jeune femme de me montrer ce soulier qui la faisait souffrir: ce n'était pas un caillou qui y était entré,

mais un petit clou s'était relevé de la semelle, et je le sentais, au fond du soulier, qui me piquait le doigt. Je m'assis sur un banc, j'installai la jeune femme près de moi, et longtemps, longtemps, je travaillai pour renfoncer le clou. Mais à défaut d'adresse j'étais plein de zèle, et je finis par réussir. Et la jeune femme retrouva son sourire, et nous revînmes lentement vers la gare où son mari nous attendait.

« Le croiriez-vous? Cette aventure banale fut pour moi d'une portée infinie. Car je m'aperçus que, sans mettre à mon travail aucune pensée d'intérêt, le seul fait de travailler pour autrui m'avait rendu agréable et facile la plus fâcheuse des besognes. Oui, j'avais éprouvé un plaisir singulier à renfoncer ce méchant clou, simplement parce qu'ainsi je procurais du plaisir à une jeune femme qui sans moi eût souffert. Je n'avais songé ni à mon mérite, ni à sa reconnaissance : je n'avais eu d'idée que

de la souffrance que je voulais lui éviter. Et j'achevai ce soir-là de comprendre la sublime leçon de *Parsifal*. Il me suffisait, pour être heureux, de déplacer le centre de ma vie, de m'intéresser aux choses au lieu de m'intéresser à moi-même, de travailler pour autrui au lieu de travailler pour moi. Honte à ceux qui travaillent pour leur plaisir propre et par goût natif du travail : car c'est un vieux sang d'esclaves qui revit en eux. Plutôt que de travailler, l'homme né libre doit se priver de tout, il doit croître comme le lys des champs, qui ne moissonne ni ne file. Mais travailler pour le plaisir des autres, ce n'est rien qu'un jeu ; et, sauf les jeux de l'amour, je n'en ai point connu de plus agréables.

« Et c'est ainsi que j'ai secoué jusqu'aux dernières cendres du lamentable cadavre que j'avais été. Rien ne survit plus, désormais, de Valbert le compositeur. J'ai compris que personne n'avait besoin de mes drames lyriques ;

les belles œuvres d'art sont déjà trop nombreuses ; je suis sûr qu'on en jouirait davantage s'il y en avait un peu moins. Et vous pensez bien que, renonçant à tout ce qui existait en moi, je ne pouvais manquer de renoncer d'abord à mon génie, qui peut-être n'existait pas.

« J'ai renoncé à mon génie ; mais j'ai pris l'habitude du travail, et au lieu d'importuner les autres de mes vains projets d'action, je me suis efforcé d'agir pour les autres. J'ai rencontré de malheureux garçons que la maladie, la malchance, ou des habitudes de paresse rendaient incapables de gagner leur vie. J'ai souffert de les voir souffrir ; comment aurais-je pu me dispenser de les tirer de peine ? N'ayant plus moi-même de besoins, j'ai partagé leurs besoins, je me suis ingénié à les satisfaire. Et si vous saviez l'adorable source de plaisirs que j'y ai découverte ! Le travail, qui n'était pour moi qu'une humiliante fatigue,

si vous saviez combien à présent il m'est léger et précieux ! J'ai pris un métier, je transcris des partitions, réduis des morceaux, restitue de vieux textes, pour un éditeur de musique : c'est un métier dont j'aurais autrefois rougi, mais aujourd'hui je l'aime. J'aime en lui le prix du terme de tel de mes amis, qui a perdu sa fortune aux courses, ou encore l'heureuse soirée de tel autre, qui n'est curieux au monde que des caresses des filles, et qui sans mon travail en serait privé. Les plus grosses sommes sont si peu de chose, lorsqu'il s'agit de nos propres besoins, et les plus petites sommes sont une chose si considérable lorsqu'il s'agit du besoin des autres ! J'ai déplacé l'objet de mon fatal égoïsme ; je me suis chassé de mon cœur pour y appeler d'autres cœurs ; ce n'est encore que le rêve, comme lorsque je serrais dans mes bras d'idéales amies ; mais c'est un rêve vivant, un beau rêve que je ne crains plus

de voir s'enfuir au premier réveil. Ah ! mon cher ami, combien je suis heureux ! Ces misérables morceaux que je copie, je les entends qui chantent un chant d'allégresse ; il me semble parfois que chacune de leurs notes s'anime, prend un corps, et tendrement me sourit, pour m'encourager au travail. Et je revois alors le parc de Saint-Cloud, le petit sentier tapissé de feuilles rouges, et cette gracieuse jeune femme assise sur le banc, près de moi, me récompensant de mon apprentissage de cordonnier par la calme gaieté de ses yeux.

« Je connais maintenant le bonheur de vivre, je connais le travail, et tout ce qu'il offre de repos et de soulagement aux âmes fatiguées. Et je connais aussi l'amour, le seul vrai bien. En tout temps j'ai désiré le connaître, guidé vers lui, à travers les ténèbres d'une vie de mensonges, par quelque sûr instinct originel qui m'interdisait de prendre plaisir au reste

des choses. Et maintenant je le connais. Oui, c'était une étoile enchantée qui me guidait vers lui ; car le reste des choses n'est que misère et néant, en comparaison de l'amour ; et dans l'amour j'ai trouvé l'unique asile de mon pauvre cœur. Et je peux enfin vous dire ce que c'est que l'amour... »

Je crus bien que le chevalier Valbert se trompait, une fois de plus, et que jamais, décidément, il ne parviendrait à me dire ce qu'était l'amour. Car la passion qu'il avait mise à me dépeindre son bonheur l'avait tout à fait épuisé ; et juste à ce moment il dut s'interrompre, et un accès de toux le saisit où il me sembla que son reste de vie allait s'abîmer. Une toux épouvantable, je ne puis me la rappeler sans frémir de pitié. Les gros yeux soudain s'étaient remplis de sang, et un flot de sang coulait sur la bouche grande ouverte, rougissant la sueur qui tombait du front. La

poitrine se soulevait par saccades subites, puis je la voyais se creuser, je voyais tous les membres du malheureux se crisper dans un effort d'agonie. Valbert, mon cher Valbert, j'aurais offert tout le sang de mes veines pour adoucir son supplice ! Mais l'horrible supplice, par degrés, s'adoucit. De rauques soupirs succédèrent à la toux, le sang cessa de couler, un reflet de vie reparut, illumina de nouveau la mortelle pâleur des joues. Et je vis reparaître sur les lèvres décolorées de Valbert ce joyeux et tranquille sourire qui disait la sécurité, l'espoir, le naïf épanouissement d'une jeunesse à jamais reconquise.

— Vous êtes bon et je vous aime, reprit Valbert quand il fut en état de parler. Mais ne vous alarmez point de cette toux, qui n'est rien qu'un rhume. On m'avait affirmé que le printemps, puis l'été, le feraient passer ; mais, bah ! ce sera donc l'automne, ai-

mable saison qui m'a toujours été la plus chère. J'ai vingt-sept ans, je viens à peine d'apercevoir la beauté de la vie, mille joies m'attendent; j'ai droit à vivre, j'ai besoin de vivre ; quelle folie d'admettre que je puisse mourir ! Je vous jure, d'ailleurs, que cette toux n'est qu'un rhume. Et plutôt que de m'en alarmer, je la bénis; car c'est à elle précisément que je dois d'avoir connu la délice d'aimer.

« Je toussais beaucoup déjà au début de l'hiver dernier ; et comme rien ne m'empêchait de continuer mon travail hors de Paris, les médecins m'engagèrent à aller attendre le printemps dans un endroit moins humide. J'allai à Cannes, où le soleil, tous les soirs, offre de si prodigieuses fêtes aux montagnes et aux bois. Le mistral, quand il y vient, n'est qu'une brise un peu vive; l'air y est frais et léger; le Casino, éloigné de la ville, ne gêne personne que ceux qui y entrent, et la vue

des saintes vieilles îles, à l'horizon, ne tarde pas à faire oublier la laideur des hôtels, le mauvais goût des villas, l'envahissement continuel des rues par les Anglais et les domestiques.

« Sans compter que, d'année en année, je peuple davantage de mes rêves cette terre provençale, la seule qui ne réserve point de déception à ceux qui l'ont choisie pour patrie. Je ne m'explique pas quel malencontreux hasard m'a fait naître si loin de ces cieux bleus et de cette mer bleue. C'est là que mes nerfs se détendent; un attrait mystérieux contraint ma pensée à sortir de moi-même; mes sens s'animent d'une vie nouvelle, douce, égale, harmonieuse; mon cerveau s'assoupit, et j'entends chanter les fauvettes dans les bocages de mon cœur.

« J'occupais mes matinées à de longues promenades sur les routes. L'après-midi, je venais m'asseoir sur la plage. Je m'intéres-

sais aux travaux des pêcheurs, je prenais ma part de leurs peines et de leurs plaisirs, j'écoutais leurs entretiens ; et plus volontiers encore j'écoutais les mobiles discours de la mer, qui me parlait de rives de féerie, de magiques soleils, de barques enchantées surgissant des flots au premier appel des étoiles.

« Aimant la vie comme je l'aime, je ne puis m'empêcher de haïr la mer : sa désolation me désole ; je devine un désespoir infini dans son gémissement. Mais la mer bleue de Provence ne gémit point comme les autres mers. Au lieu de réclamer ma pitié, elle m'offre la sienne ; ses petites vagues doucement s'insinuent en moi ; sa voix, pour me cajoler, se fait tendre et pleine d'indulgence. Et je ne puis me retrouver en face d'elle sans qu'aussitôt toutes mes pensées d'homme se fondent sous sa caresse ; les contes de ma nourrice prennent la place de mes réflexions habi-

tuelles; et dans ma joie de me sentir bercé, je redeviens un enfant.

« Aussi n'eus-je point de peine à me lier d'une très cordiale et parfaite amitié avec deux enfants qui, tous les jours, venaient jouer près de moi sur le sable de la plage. C'étaient d'ailleurs deux enfants délicieux, un petit garçon de six ans et une petite fille de quatre ans, blonds, naïfs, doux, avides de lumière et de vie, exactement pareils à ce que j'étais moi-même en leur compagnie. Dès le premier soir, nous nous entendions comme de vieux amis. Je laissais aux deux enfants toute la part intellectuelle de nos jeux : c'était eux qui combinaient les plans des routes, des canaux, des lignes de chemin de fer à creuser dans le sable ; et, moi, la pelle en main, j'exécutais les travaux. Nous construisions, — dans le sable toujours — des bateaux de guerre qui allaient mitrailler les Allemands : le petit garçon était le capitaine, la petite

fille le mousse, ou encore l'amiral; j'étais le chauffeur, le canonnier, le cuisinier du bord. D'autres fois nous jouions à *nous porter* sur la plage; le petit garçon, puis la petite fille, me grimpaient sur les épaules ; je courais où ils voulaient que je coure ; et quand, la course finie, je toussais un peu trop, mes deux amis se pendaient à mon cou; leurs regards inquiets et repentants avaient vite fait de me guérir.

« Ils m'expliquaient tout : ils me disaient les noms des bateaux dans le port, la différence des grands yachts et des petits, la cruelle façon dont les Anglais venaient de traiter Jeanne d'Arc, la bonté de Dieu, qui avait puni Absalon en le suspendant à un arbre. Mais je n'avais pas besoin qu'ils m'expliquent la bonté de Dieu, car je la sentais et je l'admirais dans le vivant sourire de leurs yeux. Ils se fatiguaient à m'instruire; et moi, pour les remercier, je les instruisais à mon tour. De

mon cœur, où la caressante voix de la mer les avait rappelés, les contes de ma nourrice allaient tout droit à leur cœur. Sans cesse j'en découvrais de nouveaux. Je révélais à mes petits amis jusqu'aux plus intimes secrets de la vie : je les apitoyais sur les chagrins des étoiles, je leur apprenais à distinguer les nixes d'avec les ondines ; je les mettais en garde contre les mandragores, qui ne pouvaient penser qu'à leur nuire.

« Nous nous connaissions depuis quinze jours, et je n'étais plus leur ami mais leur frère aîné, lorsqu'ils m'annoncèrent l'arrivée à Cannes de leur grande sœur Alice, enfin revenue de Paris. Et le lendemain, leur grande sœur Alice les accompagna sur la plage. Elle avait dix-neuf ans, elle était mince et frêle, avec une petite bouche toute petite, et de grands yeux accueillants. Et dès le premier instant où je l'aperçus, je l'aimai.

« Je l'aimai du seul amour véritable, et

c'est du même amour que je l'aimerai toute ma vie. Je me sentais auprès d'elle parfaitement tranquille et heureux ; je trouvais à toutes ses paroles, à tous ses mouvements, quelque chose de simple qui me ravissait de plaisir. Je ne songeais pas à me demander si elle était jolie, si elle avait de l'esprit, si je l'aimais. Je crois bien que non seulement je m'oubliais moi-même, mais je l'oubliais elle aussi, ou plutôt que d'elle et de moi je ne faisais qu'un être. Jamais, depuis six mois, je n'ai réfléchi un instant à son sujet. Lorsque j'étais près d'elle, tout m'intéressait, j'éprouvais comme la sensation d'une vie plus complète ; et lorsque je l'avais quittée, toutes choses me semblaient décolorées, fanées, un voile gris s'étendait sur mon âme.

« Travailler pour les autres, servir les autres, était pour moi un plaisir constant : mais ce plaisir redoublait et devenait une béatitude céleste, lorsque j'avais l'occasion de

servir Alice, de travailler pour elle. C'est, ma foi! la forme la plus décisive sous laquelle je pourrai vous représenter mon amour. Je ne pense à cette jeune fille que pour vouloir la servir, et dans tous mes rêves de bonheur je me vois travaillant pour lui plaire.

« Ne croyez pas au moins que je l'aime d'une façon maladive, par une folie de compassion. Je désire son corps de tout mon corps, et son âme de toute mon âme. Les autres femmes, maintenant, me semblent laides; je ne conçois pas autour de mon cou d'autres bras que ceux d'Alice. Mes yeux ont besoin de son visage, mes oreilles ont besoin de sa voix, mes lèvres s'impatientent de sa petite bouche de poupée.

« Et je ne me soucie point de ce j'ai à lui dire, ni de ce qu'elle me dit. Sans effort, nos âmes se comprennent; les paroles, entre nous, ne sont que pour entendre le son de nos voix. Ce qui lui plaît me plaît. Elle s'amuse d'un

rien ; et moi, rien ne m'amuse que de l'amuser.

« Et par un dernier miracle, mon cher ami, elle m'aime autant que je l'aime ! Dès le premier instant, elle m'a aimé ! Non qu'elle ait ressenti pour moi cette romanesque passion que j'attendais jadis en échange de ma sympathie ! Elle prend plaisir à causer avec moi, elle consent à partager mes joies et mes chagrins, elle s'efforce de me trouver supérieur au reste des hommes. Elle a été vivement touchée de mes soins pour les deux petits, attribuant à ma bonté ce qui n'était qu'un facile plaisir. Elle me croit bon, et elle est si bonne, et je l'aime si profondément qu'elle conservera toujours cette illusion sur mon compte. Et je suppose qu'elle aussi est impatiente d'unir tout à fait sa vie à la mienne. Nous allons nous marier, nous aurons des enfants, alors notre amour sera enfin consacré pour toujours.

« Ses parents sont pauvres; mais ce sont de braves gens qui m'aiment déjà comme leur fils. Sans cette toux, nous nous serions mariés le mois dernier. Mais cette toux n'est rien : d'un jour à l'autre, tout sera fini. Et alors, mon cher ami, alors commencera véritablement ma vie. J'ai mille projets, je veux procurer mille jouissances à Alice et à nos enfants. Quel univers de tendre bonheur j'aperçois devant moi! Ah! combien j'ai été stupide, injuste, cruel envers la vie! L'amour, le bonheur, la vie... »

Valbert ne put achever, car de nouveau son exaltation amena un terrible accès de toux. Comment il a pu survivre à ce dernier accès, je ne puis me l'expliquer. Cinq minutes au moins il resta étendu sur le banc, livide et immobile; on eut toutes les peines à le ranimer. Et quand il revint à lui, le mouvement de la foule dans le jardinet du théâtre

nous fit voir que le second acte des *Maîtres Chanteurs* était fini. Aussitôt Valbert se releva, et étreignant mes mains dans ses pauvres mains glacées :

— Adieu, me dit-il, mon cher ami. Je vais rejoindre ma fiancée, qui est ici avec sa mère. Je vous ai vu tout à l'heure, à la fin de l'entr'acte, j'ai voulu vous apprendre mon bonheur. Mais maintenant j'ai hâte d'aller retrouver Alice. Nous partons demain pour Paris; mais, sitôt marié, je vous écrirai; et vous consentirez, n'est-ce pas, à venir voir souvent notre petit ménage? »

Là-dessus Valbert me quitta. Je descendis vers le théâtre, et, au moment où j'allais entrer pour le troisième acte, j'entrevis mon ami en compagnie de sa future femme. Celle-ci me parut une jeune fille assez banale, point jolie, mais simple et aimable, au demeurant, avec de bons yeux. Valbert la

contemplait en souriant : jamais je ne lui avais vu cette radieuse expression de confiance et de bonheur.

Pendant tout le troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, j'entendis les lugubres hoquets de sa toux. Il toussait avec une persistance si fâcheuse que tout le public, à la fin, s'impatienta. On murmura des « silence ! » Et une grosse dame assise près de moi déclara presque haut que, lorsqu'on était malade à ce point, c'était de religion qu'il fallait s'occuper, et non point de musique ni des *Maîtres Chanteurs*. J'avoue que cette représentation, troublée ainsi d'épisodes divers, ne m'apporta pas tout le contentement que j'en avais espéré.

Bayreuth, août 1888. — Bonn, mai 1893.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE. — Où le chevalier Valbert se présente à l'auteur, qui le présente au public..... 1

LES RÉCITS DU CHEVALIER VALBERT

Premier récit. — Où le chevalier Valbert révèle de précoces dispositions pour toutes sortes de vertus et de vices..... 17

Deuxième récit. — Où, après une manière de préface de l'auteur, qui aurait été mieux placée en tête du livre, le chevalier Valbert se fait voir en d'assez piteuses conjonctures..... 43

Troisième récit. — Où l'on voit le chevalier Valbert s'égarer déjà dans des amours illicites..... 73

Quatrième récit. — Qui serait à donner des doutes sur le bon sens du chevalier..... 101

Cinquième rcit. — Où le chevalier Valbert achève enfin son éducation..... 125

Sixième récit. — Où l'on jugera peut-être que le chevalier s'excite hors de propos..... 149

Septième et dernier récit. — Où l'on trouvera toutes sortes d'aventures..... 189

ÉPILOGUE. — Où l'on verra enfin le chevalier Valbert sur le seuil du bonheur..... 265

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

7 Dec'64

REC'D LD
FEB 2 '65-8 AM

NOV 1 1 1965 6 1

REC'D LD
JAN 2 1 '66-1 PM

LD 21A-40m-11,'63
(E1602s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YB 39484